LA REVUE DE PARIS

AOUT

ROBERT D'HARCOURT...	L'Allemagne en Face de l'Arme atomique
HONORÉ DE BALZAC....	Lettres de Saché (1848)
F. MALLET-JORIS.....	Un Saint grec
PAUL VIALAR.....	Le Mythe des Stars
E. GISCARD D'ESTAING..	Déraillement de l'Économie
MARCEL BRION.....	A la Découverte des Hittites
PÄR LAGERKVIST.....	La Sibylle (II)
MARCEL THIÉBAUT.....	De Claudine à Colette
R.M. ALBÉRÈS.....	Pour comprendre Buenos Aires
JEAN CORDEY.....	Le Square Louvois
THIERRY MAULNIER.....	Le Théâtre des Nations

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, GEORGES PILLEMENT, RENÉ LALOU, PHILIPPE SOUPAULT, RAYMOND LAS VERGNAS, BÉATRIX BECK, MARCEL THIÉBAUT, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 200 FRS

1957 - 64e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ROBERT D'HARCOURT	L'Allemagne en Face de l'Arme atomique ..	3
HONORE DE BALZAC	Lettres de Saché	14
FRANÇOISE MALLET-JORIS	Un Saint grec	32
PAUL VIALAR	Le Mythe des Stars	46
ED. GISCARD D'ESTAING	Déraillement de l'Economie	52
MARCEL BRION	A la Découverte des Hittites	61
PAR LAGERKVIST	La Sibylle (II)	76
MARCEL THIEBAUT	De Claudine à Colette	95
R. M. ALBERES	Pour comprendre Buenos Aires	120
JEAN CORDEY	Le Square Louvois et le Théâtre Montansier	140
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre des Nations	152
Le Mois à Paris	156 Chronique bibliographique	168

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

CIVILISATION ET CIVILISATIONS
par **Pierre GAXOTTE**

LETTRES INÉDITES
du **Père TEILHARD de CHARDIN**

HISTOIRES ÉTRANGES
par **André DESLANDES**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. .. Fr. 2.000
— : Six mois (6 numéros) 1.000

Étranger : Un an (12 numéros) . .. Fr. 2.400
— : Six mois (6 numéros). 1.200

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A. .. .. $ 7,35

Canada .. .. $ canadiens 7,70

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève. Fr.S. 30,75

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.S. 31,50

Espagne .. .. Pesetas 337

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles. Fr.B. 345

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.B. 357

Italie.. .. .. Lires 4.590

Angleterre .. .. £ 2/11

Égypte .. .. Piastres 305

Hollande.. .. .. Florins 27,3

Portugal .. .. Escudos 208

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
***LA REVUE DE PARIS* n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**

© Revue de Paris 1957.

Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez

Commentaire du Rapport de l'Assemblée Générale

La COMPAGNIE UNIVERSELLE du CANAL MARITIME de SUEZ continue. C'est le fait marquant de son Assemblée générale du 25 juin 1957.

Depuis la « nationalisation » du 26 juillet 1956, dont l'illégalité a été maintes fois établie, la Compagnie a tout mis en œuvre, aussi bien pour faire respecter ses droits que pour aider les gouvernements, les organismes et les armements intéressés à maintenir ou à rétablir la libre circulation à travers une voie d'eau d'importance vitale pour le monde entier.

Aujourd'hui, la préoccupation essentielle de la Compagnie est d'obtenir une indemnisation aussi équitable que possible pour la saisie de ses biens et la rupture de sa Concession. Tous les efforts ont été faits pour atteindre cet objectif. En effet, si personne ne discute le principe de l'indemnisation et si l'Egypte a admis que cette question pouvait faire l'objet d'un arbitrage international en cas de désaccord entre les parties, il reste à établir son montant et à fixer les modalités selon lesquelles elle devra être payée.

En ce qui concerne l'avenir, si la Compagnie n'a pas reconnu que sa concession lui avait été retirée en droit, il n'en reste pas moins qu'elle est en fait privée de la possibilité de l'exploiter.

Cet empêchement ne porte cependant pas atteinte à sa volonté de poursuivre sa vie sociale.

Pour pouvoir poursuivre son activité, la Compagnie était obligée de réaliser une adaption de sa structure aux conditions découlant de sa situation actuelle. C'est pourquoi les statuts sont modifiés en ce qui concerne notamment :

La durée de la Société qui ne doit plus être exclusivement liée à celle de la Concession ;

L'objet social de la Compagnie, qui doit être étendu, pour faire fructifier ses avoirs présents et futurs dans des activités de reconversion, profitables à la fois aux actionnaires et à la communauté internationale ;

D'autre part, le capital social, exprimé jusqu'ici en valeur or, est fixé dorénavant à son équivelence en francs.

Tels sont les enseignements principaux qui se dégagent du rapport du Conseil à l'assemblée générale du 25 juin, document qui contient en outre les références habituelles aux comptes de l'exercice écoulé et à l'activité sociale courante.

Demeurer une force vive du monde économique, continuer en s'adaptant aux circonstances et aux impératifs de l'époque, l'œuvre entreprise voici un siècle par Ferdinand de Lesseps, c'est le vœu que forme la Compagnie de Suez, un an après la « nationalisation ».

INFORMATIONS FINANCIÈRES

COMPAGNIE DE SAINT-GOBAIN

L'Assemblée générale ordinaire du 24 juin 1957 a voté les résolutions proposées par le Conseil d'administration et a, notamment, fixé le dividende à 550 fr. net pour chacune des actions anciennes au nominal de 5 000 F.

Ce dividende s'applique au capital social de: 12 456 910 000 F, — les actions nouvelles provenant de l'augmentation de capital devenue définitive le 17 avril dernier ne portant jouissance que du 1er janvier 1957.

L'Assemblée extraordinaire qui a suivi a donné au Conseil d'administration l'autorisation d'augmenter éventuellement le capital social, en une ou plusieurs fois, d'une somme de 10 milliards de francs au maximum ; l'autorisation antérieure étant annulée pour la part non encore utilisée, soit 5 847 700 000 F.

Cette opération pourrait être réalisée, soit par l'émission d'actions de numéraire nouvelles, soit par l'incorporation de bénéfices ou de réserves, soit par l'emploi successif ou simultané de l'un et l'autre de ces procédés.

CRÉDIT NATIONAL

L'Assemblée générale ordinaire du CRÉDIT NATIONAL s'est tenue le 27 juin 1957. Elle a fixé à 450 fr. net d'impôt par action le dividende de l'exercice 1956. Une Assemblée générale extraordinaire réunie à la même date a autorisé le Conseil à porter le capital social, en une ou plusieurs fois, jusqu'à 5 milliards de francs au moyen, soit de l'émission d'actions de numéraire, avec ou sans prime, soit de l'élévation du montant nominal des actions.

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : 149 fr. GRAV. - FERET PARIS

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

L'ALLEMAGNE
EN FACE DE L'ARME ATOMIQUE

par Robert d'Harcourt

Les maîtres du Kremlin se succèdent sans se ressembler. La marque de Staline — et sa force — était le silence. La marque de Boulganine — et sa faiblesse — est l'intempérance verbale. Ce maréchal aime parler et aime écrire, et ce goût l'incite à trop écrire. Il inonde littéralement le monde de sa prose. Trop écrire expose à se répéter. Les messages-fleuves du chef soviétique n'échappent pas à ce danger.

Ces messages — qu'ils soient adressés à la République Fédérale d'Allemagne, à l'Angleterre, à la France, aux pays scandinaves — présentent deux caractéristiques de base. D'abord l'alternance calculée entre l'amabilité et la menace. On commence par le sourire, et tout de suite après viennent les gros yeux. La douche écossaise a eu son heure de célébrité. Elle a en médecine un peu vieilli. Boulganine pense la rajeunir en politique. Les Allemands ont une très bonne expression : *Zuckerbrot und Peitsche*. Le gâteau, bien ostensiblement offert dans la main droite. La cravache, un peu en retrait, et serrée dans la main gauche. Le malheur est qu'elle se voit encore trop et inquiète celui qu'on voudrait tenter. Les Soviétiques, la main sur le cœur, protestent de leur volonté de désarmer la haine entre les peuples et de vider les arsenaux de la guerre. L'instant d'après, ils déclarent

qu'ils ont, eux aussi, tout comme les méchants « bellicistes de l'Ouest », de bonnes armes dans les mains et sauront à l'occasion s'en servir et « frapper dur ».

Leur hostilité se tourne principalement contre l'arme atomique qu'ils savent parvenue chez le vis-à-vis (les U.S.A.) à un degré de puissance qui les alarme. Ils s'inquiètent moins des armes dites « conventionnelles », sachant très bien que, sur ce terrain, ils possèdent une écrasante supériorité et une avance impossible à rattraper.

Le second caractère frappant des messages du Kremlin est qu'ils ne visent pas leur destinataire direct. Ils visent plus haut, et au-delà. Ils visent le peuple auquel appartient le gouvernement auquel officiellement ils s'adressent. Ce sont des messages-propagande. Ne prêtons pas au maréchal soviétique la naïveté d'espérer qu'il convaincra par ses papiers Konrad Adenauer ou Guy Mollet. Ce qu'il veut atteindre, c'est l'Allemand de la rue ou le Français de la rue, c'est le lecteur moyen de la petite ville allemande ou de la petite ville française qui absorbera sa prose en ouvrant son journal à côté du café matinal. Ce lecteur moyen, c'est par la peur qu'il pense le plus sûrement l'atteindre, par la peur physique qui prend aux entrailles. De tous les arguments, l'argument viscéral reste le meilleur.

Pour nous borner au cas de l'Allemagne, auquel se limiteront les pages qui suivent, Boulganine sait parfaitement ce qu'il est en droit d'attendre par exemple des passages de sa lettre à Bonn où il promet à ses voisins la peu enviable certitude de voir leur pays « converti en cimetière » dans le cas d'une guerre atomique. Il veut créer chez le lecteur des remous de sensibilité favorables à son dessein qui est de voir l'Ouest, sous l'irrésistible pression de l'opinion populaire, se dessaisir de l'arme atomique tandis que l'Est restera en possession d'un immense réservoir d'armes classiques depuis longtemps accumulées et régulièrement augmentées. Il veut créer la panique, et il y parvient.

Sévère réquisitoire socialiste : le gouvernement de Bonn accusé d'inertie devant le péril nucléaire.

Quelle est la position allemande, ou plus exactement quelles sont les positions allemandes à l'égard de l'arme nucléaire et de son emploi ? Nulle part ces positions ne nous apparaissent sous un jour plus clair d'irréductible inconciliabilité qu'au cours du débat passionné qui le 10 mai, au Bundestag, a fait s'affronter les deux grands partis allemands : les chrétiens-démocrates d'une part, qui sont le parti gouvernemental (C.D.U.-C.S.U.), les socialistes de l'autre. Que l'on nous permette de donner ici une analyse rapide de cette importante discussion

qui fixe vraiment un moment de l'histoire d'Allemagne et à laquelle notre presse française n'a pas fait la place qu'elle mérite.

Séance des grands jours. Pas un vide dans les tribunes de la presse et de la diplomatie. La Télévision et la Radio ont été invitées. Le « débat atomique » (*Atomdebatte* — c'est le nom que lui donneront les journaux) fait salle comble. Il est ouvert par les socialistes. Ils ont délégué, pour l'interpellation solennelle qui doit placer le gouvernement fédéral devant ses responsabilités, l'un de leurs leaders, en même temps spécialiste des questions militaires, Fritz Erler. L'orateur commence par rappeler un mot du Président Eisenhower qui lui paraît situer d'emblée dans son vrai jour tout le débat sur l'emploi de l'arme atomique. L'homme d'État américain, dans une saisissante image, a comparé les deux grandes puissances rivales du monde contemporain à « deux scorpions enfermés dans la même bouteille et auxquels ne reste que la perspective de se détruire mutuellement ». La controverse sur la possession respective et quantitative d'engins atomiques apparaît à Erler tragiquement dérisoire. Quand les deux grandes puissances atomiques seront arrivées au beau résultat de s'anéantir mutuellement, la question de savoir sur quel territoire se trouveront encore en réserve des stocks nucléaires tombera dans le vide.

L'orateur socialiste déplore l'absence d'écho d'une voix aussi haute que celle d'un Albert Schweitzer auprès des hommes d'Etat qui tiennent aujourd'hui entre leurs mains le destin du monde. Il flétrit l'argument éternellement repris : « aux autres de commencer, nous suivrons ».

N'est-ce pas à nos amis de l'Ouest, aussi convaincus que nous le sommes nous-mêmes ici en Allemagne de la priorité morale du Droit sur la Force, n'est-ce pas à eux que revient le devoir de faire le premier pas et de donner l'exemple?... Quelle nécessité peut autoriser un peuple à employer des armes qui ne détruiront pas seulement les combattants, mais la population civile du peuple voisin?

Le premier devoir actuel du gouvernement fédéral, poursuit Fritz Erler, est de créer un climat favorable à un aboutissement concret de la conférence de Londres sur le désarmement. Il existe un sûr moyen de ne point parvenir au résultat que doivent avoir devant les yeux tous les peuples civilisés, à savoir la mise hors la loi de l'arme atomique, ce moyen c'est de commencer par en faire la répartition entre les divers peuples du globe. Qu'arriverait-il si, demain, un Nasser ou un Syngman Rhee l'avait, cette arme, entre les mains? La France a fait connaître son intention de la posséder, la Suède en discute.

Quant à la République Fédérale, son attitude a été contradictoire. Elle a commencé par déclarer qu'elle ne voulait pas d'armes nucléaires. Plus tard elle est, par la bouche du chancelier, revenue sur cette déclaration en affirmant que l'arme nucléaire *tactique* ne constituait qu'une

intensification de la puissance de feu de l'artillerie classique, n'était qu'un « prolongement de l'artillerie régulière ». Pareilles vues ne laissaient place qu'à deux conclusions : elles trahissaient ou bien une affligeante ignorance de la question chez l'homme qui les émettait, ou bien la volonté de tromper délibérément son public. Les dernières manœuvres militaires, dites du « Lion Noir », avaient apporté la preuve accablante de la terrifiante efficacité de l'arme nucléaire *tactique* dont l'emploi ne laisserait sur le champ du conflit que des cadavres dans les deux camps.

Qu'avait fait le gouvernement fédéral à la dernière conférence de l'OTAN ? Avait-il seulement élevé la voix pour demander que fût mis un terme aux expériences nucléaires ? De sévères paroles suivaient, visant directement Adenauer : « *Il est impossible d'atteindre un but auquel on ne croit pas, et ceci vaut aussi bien pour le désarmement que pour la réunification* ». Sur toute la politique du chancelier s'abattait, par la voix du leader socialiste, un verdict global dont la dureté était ponctuée par les applaudissements enthousiastes de l'opposition. Le réquisitoire se poursuivait sous la forme d'un questionnaire pressant, impitoyable : le gouvernement fédéral avait-il accepté le stockage d'engins nucléaires sur son territoire ? Avait-il même été consulté avant la mise à exécution ? Avait-il encore un droit de regard ? Qu'avait-il été fait pour la protection de la population civile en cas de guerre atomique ? Les mesures prises sur ce plan jusqu'à ce jour, comparées à l'effort de l'armement, étaient dans la proportion de 100 à zéro. Le Pape Pie XII, Albert Schweitzer, concluait l'orateur, avaient, au milieu de la folie des hommes, et devant la perspective d'un « suicide universel », élevé la protestation de l'Humanité. Mais « *de quelle efficacité étaient les mots si, dans la pratique, les actes contredisaient les paroles?* »

La riposte du Gouvernement.

A l'offensive socialiste c'est maintenant le gouvernement qui va répondre et dans la personne d'un chef octogénaire qui ne peut laisser croire qu'il élude les responsabilités. Adenauer est courageux. Il s'est lourdement levé de son banc, salué par les ovations de son parti. Que va-t-il dire dans cette enceinte parlementaire où il n'ignore pas le nombre et l'acharnement de ses ennemis, où il sait que sa place est guettée ? Que l'on a déformé ses vues en essayant de « discréditer sa personne ». Que ses positions sont pourtant bien connues et invariables. Que son vœu le plus ardent est le désarmement général, mais un désarmement *contrôlé*. Que sur ce terrain il a toujours suivi Washington. Que les deux attitudes, américaine et allemande, sont rigoureusement superposables. Qu'il n'est pas un utopiste, un rêveur. Que l'atroce réalité du péril atomique lui est présente autant qu'à quiconque de

son peuple. Qu'il ressent, dans toute son ampleur et aussi profondément que l'orateur socialiste qui l'a précédé, le terrible débat de conscience auquel ce péril accule tout homme politique conscient de ses responsabilités. Enfin que son gouvernement n'a jamais demandé d'engins nucléaires et est résolu à n'en jamais fabriquer.

Le chancelier a fini. Il a repris sa place à son banc. C'est maintenant au ministre de la défense, Strauss, à présenter dans le détail la position de Bonn. L'orateur commence par des généralités. Il rappelle des faits qu'à son avis on oublie trop : l'origine du Pacte Atlantique né de l'inquiétant déséquilibre des forces créé par l'U.R.S.S. demeurée armée jusqu'aux dents tandis que les démocraties de l'Ouest désarmaient jusqu'à n'avoir plus aucun moyen de défense entre les mains. L'OTAN n'est qu'un « bouclier ». Seule la mauvaise foi peut dénoncer en elle un instrument d'agression. La République Fédérale donne son accord enthousiaste à tout effort international pour faire du désarmement général une réalité concrète. Mais, tant que cette réalité n'existe pas, son devoir, non moins impérieux, est de contribuer au maintien de la Paix et à la défense du monde libre.

Seule une politique commune de l'Ouest, poursuit le ministre de la Défense, peut opposer un barrage à la guerre. A cet effort de l'Occident l'Allemagne doit sa part. En s'insérant dans le front de défense occidentale, c'est elle-même qu'elle défend, qu'elle sauve de l'esclavage soviétique. L'exemple de la Hongrie n'est-il pas devant elle comme un salubre avertissement sur le sort qui attend en face de l'U.R.S.S. les peuples désarmés ? L'Allemagne ne peut commettre plus lourde faute contre elle-même que de s'opposer au stockage d'armes atomiques américaines sur son sol. Pareille attitude serait proprement un suicide. Elle équivaudrait à remettre spontanément entre les mains de l'U.R.S.S. le moyen, en menaçant les peuples d'Europe Occidentale de l'emploi d'armes nucléaires dont ces peuples seraient eux-mêmes démunis, de les acculer à la capitulation sans conditions. Refuser aux troupes américaines stationnées en Allemagne un équipement atomique de même valeur technique que celui des Soviets est proprement une « invitation à l'agression » de l'Est. « La responsabilité du destin du peuple allemand confiée au gouvernement de la République Fédérale interdit à ce dernier pareil comportement. »

A l'appui de ces vues de bon sens le ministre Strauss invoquait les déclarations récentes, sur le même thème, des gouvernants de deux petits peuples dont ne pouvaient raisonnablement être mises en doute les intentions pacifiques. Que disait, le 28 avril, après réception de la note comminatoire des Soviets, le président du Conseil danois Hansen ? Qu'il ne se faisait aucune illusion sur l'atroce puissance meurtrière des engins téléguidés que son pays s'apprêtait à recevoir d'Amérique,

mais que cette puissance de destruction ne se tournerait jamais que contre les puissances auxquelles viendrait la tentation d'envahir le Danemark. Et que disait, de son côté, le Ministre des Affaires Étrangères de Belgique? Spaak ironisait, non sans quelque amertume. Aux pays qui, disait-il, intimidés par les Soviets refusaient l'arme nucléaire restait toujours la ressource d'en revenir à l'arc et aux flèches comme moyens de combat.

La tactique présente du Kremlin, continuait Strauss, était claire : c'était celle de la guerre des nerfs (*Nervenkrieg*). Moscou voulait ronger lentement la volonté de résistance de l'Ouest. Moscou espérait lasser l'Occident, « l'avoir à l'usure ». Le Gouvernement Fédéral conjurait le peuple d'Allemagne d'opposer à ce calcul, d'opposer à la vague d'une propagande calculée de panique une attitude de virilité. Le ministre responsable de la défense allemande résumait ses vues en huit points :

1° La république Fédérale reste aujourd'hui comme hier exposée à la menace de l'Est. Les desseins de *subversion idéologique et politique* des Soviets, desseins appuyés sur un énorme potentiel militaire, demeurent inchangés.

2° Une politique de sécurité allemande *isolée* est une chimère. Les mesure propres à éloigner la guerre de l'Allemagne ne sont réalisables que si elle reste adossée à ses Alliés de l'Ouest.

3° Ces mesures occidentales, axées exclusivement sur la préservation de la paix, il n'est pas concevable que l'Union Soviétique puisse y voir sincèrement, sérieusement, une menace de guerre tournée contre elle. Le Kremlin est le premier à savoir que toute la structure *purement défensive* de l'OTAN le rend impropre à des opérations d'agression.

4° La République Fédérale renouvelle solennellement sa résolution de faire tout ce qui est en son pouvoir pour hâter un accord de désarmement général. La condition de cet accord est l'*élimination du foyer de tension* majeur de l'Europe : la coupure de l'Allemagne en deux. Détente, désarmement, sécurité et réunification sont les maillons indissolubles d'une même chaîne. Si la réunification allemande reste sans solution, toute la responsabilité en retombera sur le persistant mauvais vouloir de l'Union Soviétique dont la claire décision est de faire de l'Allemagne Orientale un satellite.

5° La République Fédérale n'a, jusqu'à présent, adressé à l'Amérique *aucune demande* pour obtenir des armes nucléaires. Ces armes ne lui ont pas davantage été proposées. Elle est, au sein des États actuels, le seul à avoir délibérément renoncé à leur fabrication, et c'est là de sa part une contribution positive au vœu mondial de désarmement qui en toute justice doit être reconnue.

6° Toutefois, et jusqu'à l'heure où le désarmement sera devenu une réalité, il ne lui est pas possible, dans l'intérêt de sa propre sécurité, d'*interdire aux troupes américaines* stationnées sur son sol et seules

garantes de la défense commune, la possession d'armes atomiques pour le moins égales en efficacité à celles de l'armée rouge.

7° Des *mesures de protection* efficaces, conformes aux derniers progrès de la technique et destinées à sauvegarder la vie de la population civile, non seulement sont envisagées, mais sont dès à présent en voie d'exécution.

8° L'Union Soviétique, puissance militaire formidable, disposant d'un énorme réservoir d'armes tant classiques qu'atomiques, n'a hélas ! jusqu'à présent apporté aucune preuve d'une volonté de renoncement aux *buts d'agression* dirigés contre le monde libre.

Et voici la conclusion du ministre de la Défense de la République Fédérale que nous reproduisons dans son texte : « Aussi longtemps que l'Union Soviétique n'aura fourni aucue preuve tangible de sa volonté de supprimer le foyer de tension mondiale que constitue l'écartèlement de l'Allemagne, le Gouvernement Fédéral considère comme son devoir de mettre en garde contre tout relâchement dans une attitude de défense matérielle et psychologique. Il est tout prêt, et à tout moment, à se rallier à un accord de désarmement. Tant que cette heure, dont aucun peuple plus que le nôtre ne désire la venue, n'aura pas sonné, notre mot d'ordre doit rester celui de tous les peuples unis dans la communauté atlantique de sécurité. *Vigilia pretium libertatis* : «Celui-là seul mérite la liberté qui reste sur ses gardes. »

Ceux qui font confiance a Moscou.

Après l'exposé gouvernemental, c'est à l'opposition que va de nouveau revenir la parole. C'est maintenant Carlo Schmid, vice-président du Bundestag et le plus brillant orateur socialiste, qui va défendre la thèse de son parti. Il s'acquittera de son rôle avec le talent et avec la passion qui sont sa marque. Et tout de suite en élevant le débat. Avocat de l'Allemagne, il entend être l'avocat de l'humanité.

Deux voies, dira-t-il, s'ouvrent devant l'Allemagne placée au centre de l'Europe. « Terre du milieu. » Elle peut être « un pont », ou « un champ de bataille ». On va ergotant, discutaillant sur « l'efficacité technique » des divers armements. Puérilité et aveuglement ! Ce n'est pas de « technique » qu'il s'agit. Il y a beau temps que tout cela est dépassé, balayé par le fait. La vérité brutale, mise dans une fulgurante lumière d'explosion par les expériences nucléaires, est que l'Allemagne, comme le monde, n'est pas placée devant des « problèmes », mais devant une « option » et une option vitale. C'est littéralement « d'être ou de ne pas être » qu'il s'agit aujourd'hui pour elle.

Le climat atomique a remis en question les rapports entre morale et politique. Il faut prendre parti, et le risque que comporte l'erreur est incalculable. Prendre parti, et ne plus se contenter de nobles décla-

mations humanitaires. *La claire vision des effets de ces armes sataniques* (Teufelswaffen) *pèse davantage que tous les morceaux d'éloquence.*

L'Allemagne tout entière devrait chanter un hymne de reconnaissance à la gloire des dix-huit savants atomistes qui ont signé le manifeste libérateur de Gottingen. Quel est l'avenir qui l'attend en cas de guerre nucléaire? La destruction totale, l'anéantissement intégral, des deux côtés du rideau de fer. Une destruction qui n'atteindra pas seulement les combattants, mais s'abattra sur toute la population. Ce n'est plus de « pertes » qu'il s'agira, mais d'une désintégration de la substance biologique d'un peuple. La dégénérescence biologique s'étendra sur des générations. Si d'aussi hauts esprits que le Souverain Pontife et Albert Schweitzer ont élevé leur voix, c'est qu'ils sentaient le poids de la responsabilité qui leur incombait devant un avenir « où les mères ne donneraient plus le jour à des hommes, mais à des monstres ».

De cette vision d'un lendemain d'Apocalypse, quelles conséquences concrètes devaient être tirées? La première : le renoncement des États occidentaux aux expériences atomiques. Renoncement unilatéral. C'était à l'Ouest à ouvrir la voie en donnant l'exemple. La Russie soviétique suivrait. Sa « réaction morale » au geste occidental serait spontanée. Carlo Schmid allait au bout de sa pensée en condamnant résolument les vues du gouvernement fédéral selon lesquelles un accord de désarmement avec les Soviets n'aurait de valeur que si le Kremlin acceptait le *contrôle* réciproque de la réalité du désarmement. Formuler cette réserve du contrôle, inspirée par l'esprit de défiance, c'était à l'avance se condamner à l'insuccès. La défiance était un cercle infernal, un cercle sans fin. La seule chance de réussite était un crédit de *confiance inconditionnelle* accordé à Moscou.

Non seulement la fabrication d'armes atomiques par l'Allemagne, mais le stockage par les Alliés des mêmes armes sur son territoire, aujourd'hui point le plus menacé, véritable point névralgique d'Europe, représentait un danger immense. Il fallait éloigner l'arme nucléaire, l'exiler, la reléguer loin de l'Europe. Les seules régions où elle pouvait être tolérée étaient l'Amérique ou le Groenland. Le malheur était que le gouvernement fédéral était sans aucune action sur le stationnement en Allemagne occidentale d'effectifs militaires occidentaux équipés atomiquement. Le danger s'accroissait encore du fait que l'ultime décision, en cas de conflit, n'appartiendrait pas au Conseil Atlantique, mais serait entre les mains d'un homme, d'un seul homme, le commandant en chef des forces de l'OTAN, et qu'il suffirait à cet homme, chargé du poids du destin du monde, de poser le doigt sur un bouton pour déclencher l'horreur. Quant au problème éternellement débattu et jamais résolu de la réunification, l'orateur socialiste n'apercevait de chance de solution, ou du moins d'approche de solution, que dans l'adoption du plan Eden — coïncidant avec cer-

taines déclarations du Président Eisenhower — sur la création d'une zone neutre en Europe Centrale.

La Voix de l'Homme de la Rue.

Nous venons de voir quelles sont, devant les perspectives atomiques, les positions des gouvernementaux et celles des socialistes à travers les déclarations au Bundestag de leurs meilleurs porte-parole. Nous avons entendu le Parlement ; il nous reste à entendre l'homme de la rue. Voici la lettre qu'un lecteur d'une des plus importantes gazettes d'Allemagne adresse à la rédaction de son journal favori :

Que ne fait-on de nos jours pour le bien de l'homme et pour lui apporter secours et assistance dans les cas de sinistres? Croix-Rouge internationale, associations de médecins, caisses de secours d'urgence, appels répétés des chefs de l'Église et des chefs d'Etats — nous assistons à une véritable surenchère dans l'empressement humanitaire. C'est à croire que la charité chrétienne est, en vérité et réalité, devenue la loi de l'heure. Mais que voyons-nous en même temps sur l'autre moitié de la toile? Cette même humanité à laquelle on manifeste tant de tendresse, nous la voyons terrorisée par une poignée de fous, d'obsédés, de spécialistes de la destruction en masse (Spezialisten der Massenvernichtung) *aux ordres de politiciens qui ne croient qu'à la force et poursuivent obstinément leur démentielle politique atomique. La guerre se prépare. Elle se rapproche tous les jours à travers les expériences sans fin d'explosions nucléaires. L'humanité est systématiquement poussée vers une horreur sans nom et sans précédent dans l'Histoire. Dans leur incroyable aveuglement les politiciens de la force s'imaginent sauver la paix du monde au moyen de la fabrication en masse d'engins thermo-nucléaires et de la distribution à d'autres peuples de ces engins de mort. Les Etats se comptent de plus en plus nombreux qui entendent nous prouver que la suprême sagesse politique réside dans la juste crainte d'une destruction totale inspirée au voisin. Que dire de l'impudent ridicule des mesures, dites de « protection » contre la bombe, que l'on ose présenter au peuple comme efficaces? Evacuations massives, abris et canaux souterrains, déplacement des populations urbaines des quartiers centraux vers la périphérie, éloignement de dix, vingt, vingt-cinq kilomètres. Que le territoire de notre République fédérale soit demain le théâtre des opérations, et tous ces plans de prétendue protection, dont l'exécution exigerait des années, seront d'une efficacité exactement égale à zéro. C'est au peuple d'Allemagne et à ses représentants qu'il appartient de tirer les conséquences, des conséquences dont nous puissions assumer la responsabilité devant nos enfants et petits-enfants.*

Ces conséquences quelles sont-elles, dans l'esprit de l'auteur de la lettre que nous venons de lire, d'une lettre qui est un long cri d'épouvante et dont l'intérêt à nos yeux est d'être le reflet du sentiment d'une partie importante de la masse allemande à l'heure actuelle? Ces conséquences sont le renversement d'une politique que ses adversaires accusent de mener aux abîmes l'Allemagne en même temps que le monde. Dans les dernières lignes de la lettre citée l'appel aux « représentants du peuple » s'exprime en clair. L'Allemand de la rue se tourne du côté du Parlement, du côté des députés qui doivent leur siège à son

bulletin de vote d'hier et auxquels il fait très clairement entendre que le bulletin qu'il glissera dans l'urne en septembre prochain dépend de l'attitude qu'ils prendront dans une question à ses yeux existentielle.

Offensive contre Adenauer.

Les pronostics électoraux sont toujours hasardeux. Ne doutons cependant pas de l'influence qu'aura sur les élections allemandes un manifeste comme celui des 18 savants atomistes de Göttingen, avec l'énorme remous émotif qu'il a provoqué dans la masse allemande. Ces hommes de laboratoire ont beau être au-dessus de tout calcul d'opportunisme politique, rien n'empêchera que leur voix n'apporte de l'eau au moulin socialiste et que l'arme nucléaire ne devienne arme électorale. Des paroles comme celles de Carlo Schmid : les mères allemandes « se refusent à donner le jour à des monstres » dépassent l'enceinte parlementaire et ont un écho d'épouvante dans les profondeurs du pays. Le ministre de Bonn a beau conjurer son peuple de ne pas s'abandonner à une « psychose de panique » qui sert les intérêts du Kremlin, cette psychose existe. Il est difficilement pensable qu'elle reste sans incidence sur le scrutin de septembre prochain.

Elle est, dès à présent, copieusement exploitée non seulement de l'extérieur par Moscou, mais à l'intérieur par l'opposition socialiste. Celle-ci continue à se défendre vigoureusement de toute collusion avec les Soviets et à maintenir, en dépit du flirt assez compromettant de son aile gauche (Wehner) avec l'U.R.S.S., son irréductible hostilité de principe à l'idéologie rouge. Il n'en est pas moins certain que les messages du Kremlin, et singulièrement celui de la fin d'avril sur l'horreur du destin spécialement réservé à la République fédérale en cas de conflit atomique, viennent à point pour servir sa propagande. Une caricature parue dans un grand hebdomadaire rhénan situe assez bien les choses. Nous voyons Erich Ollenhauer, le chef socialiste, marchant à grands pas et puisant à pleines mains, avec le geste du semeur, dans une corbeille sur laquelle sont inscrits les mots « Panique atomique ». Dans le fond, Boulganine, désignant du doigt un gros sac portant l'étiquette « Messages », s'adresse au leader allemand : « En voulez-vous encore ? Nous avons des réserves ».

Ollenhauer a trouvé dans le manifeste de Göttingen le meilleur des tremplins de propagande. Les dix-huit savants atomistes sont pour lui, dans le combat acharné que, depuis des années, il livre à la politique de Bonn, des alliés inespérés. Appuyé sur eux, enhardi par la résonance que leur déclaration a rencontrée dans le pays, il se laisse maintenant aller, après avoir longtemps observé une certaine correction à l'égard de la personne du chancelier, à des violences de langage qu'il n'avait pas encore osées. Ce n'est plus seulement une politique

qu'il attaque, c'est un homme qu'il veut abattre. Tout trahit dans les lignes que nous allons citer la certitude joyeuse de la victoire sur celui qu'il ne se cache plus de vouloir remplacer.

L'homme qui, par sa réaction devant le manifeste de Göttingen, a témoigné d'une aussi prodigieuse arrogance, a perdu le droit de conduire un peuple. Ce manque de respect devant une manifestation de la conscience libre, a démasqué, dans une crudité d'éclairage jusqu'ici inconnue, l'autoritarisme totalitaire de cet homme. Un homme, un parti qui n'ont en tête qu'une idée, une seule : la recherche de la prétendue sécurité de la République Fédérale sur l'unique plan de l'armement, avec les dernières et plus redoutables conséquences de ce dernier — cet homme, ce parti s'avèrent incapables de donner à notre pays une politique qui puisse lui offrir la sécurité qu'ils prétendent vouloir lui assurer.

Nous croyons entendre la voix de Moscou, et nous ne nous trompons guère. Écoutons la presse domestiquée de la zone rouge d'Allemagne. Que trouvons-nous dans le *Neues Deutschland* organe officiel de Pankow? Habillés d'un vocabulaire un peu plus haut en couleur, exactement les mêmes reproches « d'autoritarisme totalitaire » adressés au chancelier, et cette synchronisation dans l'attaque entre socialistes et moscoutaires a quelque chose de frappant : « *La réponse d'Adenauer au manifeste de Gôttingen est un chef-d'œuvre d'impudente ignorance. Le chancelier met ses pas dans ceux d'Adolf Hitler qui, lui aussi, prétendait tout mieux savoir que les autres. Chacun des dix-huit savants de Gôttingen dépasse de cent coudées ce pauvre M. Adenauer, non seulement en science, mais plus encore en hauteur de conscience. Et par le vrai souci du destin de l'Allemagne* ».

L'Allemand de la rue est aujourd'hui désorienté par la multitude des voix contradictoires que perçoit son oreille. Au milieu du trouble universel et du grand désordre du monde, pour une large part délibérément entretenu par Moscou, il reste, dans son ensemble, sentimentalement attaché au « vieux monsieur » (*der alte Herr*) de Bonn auquel il reproche certes son entêtement à vouloir des soldats, mais auquel il sait aussi qu'il doit la prospérité miraculeuse de son pays et la montée en flèche de sa monnaie. Il serait imprudent cependant d'attendre des élections prochaines, qui se feront dans la confusion des esprits, un résultat comparable à celui des élections de 1953 qui furent pour Adenauer le triomphe que l'on n'a pas oublié.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.

LETTRES DE BALZAC A L'ÉTRANGÈRE

(JUIN 1848)

Juin 1848 [1], *les événements politiques vident les salles de théâtre, les représentations de* la Maràtre, *créée le* 25 *mai, sont suspendues, Balzac quitte un Paris troublé pour aller travailler à de nouvelles pièces sous le ciel reposant de sa Touraine natale. Une fois de plus, ce sera la dernière, il demande l'hospitalité à son vieil ami Jean de Margonne, châtelain de Saché, et il retrouve avec joie la petite chambre où il a naguère travaillé à tant de chefs-d'œuvre :* Louis Lambert, Le Père Goriot, Séraphita, Illusions perdues, le Lys dans la Vallée... *Mais le cœur n'y est plus, le travailleur acharné des années passées se laisse aller à la rêverie et à la flânerie. Il conte à sa lointaine amie les petits potins de la province et nous livre ainsi, à côté des cancans du cru, de précieux renseignements pour l'histoire de sa vie et de ses œuvres. Il nous révèle sa conviction intime : son frère Henri était en réalité le fils de M. de Margonne, et il attire notre attention sur la folie d'un camarade de collège, sans doute le prototype de son* Louis Lambert.

Les lettres de la fin du mois nous donnent un écho affaibli des tragiques journées de juin 1848. *C'est la révolution parisienne avec ses milliers de morts perçue à soixante lieues par un témoin malveillant. L'annonce de l'abolition de l'esclavage et les troubles des Antilles arrachent un cri de détresse à Balzac — nouveau Père Goriot — car son cher George Mniszech, gendre de* Mme *Hanska, qu'il aime comme un fils, ne pourra obtenir les coléoptères qu'il désirait...*

ROGER PIERROT

1. Voir les diverses séries de lettres à Mme Hanska publiées dans la *Revue de Paris* de novembre 1949, août 1950, août 1952, septembre et octobre 1954, novembre 1956, le *Journal* de Balzac, de février à juin 1848.

— Au-dessus du titre le château de Saché.

A Madame HANDSKA,

à Wierzchownia (Ukraine).

[Saché, 3-13 juin 1848.]

Samedi, Dimanche 4.

ME voici dans la vallée de l'Indre. Je suis parti samedi à sept heures un quart de Paris, et à une heure et demie j'étais à Tours, où M. de Margonne [1] m'attendait. Comment j'ai fait le chemin de Paris à Orléans ?... vous le savez : en pensant à vous et à Annette. Je me souvenais des plus petits incidents et, quand je suis arrivé à Tours, je croyais être encore à Orléans, tant j'étais absorbé [...]

Hier, nous sommes arrivés à six heures et demie, après être partis de Tours à trois heures et demie près de quatre heures, nous avons dîné, fait un whist, car M. de Margonne a ramené Mme Donnadieu, la femme du célèbre général de Grenoble [2] ; je me suis couché à onze heures, et, ce matin, je suis allé dès sept heures me promener, respirer l'air natal à pleins poumons, et j'ai éprouvé le premier plaisir que j'ai[e] eu depuis Wierzchownia (vos lettres à part, car c'est plus que le plaisir). Cela m'a fait un bien positif, comme à vous les eaux de Baden. Je viens de m'établir dans ma petite chambre, cette petite chambre où je vous ai tant écrit, où j'ai tant pensé à vous ; et mon premier soin est de vous écrire encore, au lieu d'aller à la messe, au grand scandale de la population femelle de Saché, qui se compose de Mlle Alix [3] et de Mme Donnadieu. J'attends le déjeuner, et je me souviens de ce qui se passait à W[ierzchownia] à pareille heure, où j'entendais le froufrou d'une robe et le joli : « Peut-on ? » de la plus ravissante et de la plus aimée châtelaine, sans compter Zu [4] qui venait bavarder et faire des profils dans les glaces des glaces !

Je viens de couper mon papier pour écrire *les Petits Bourgeois* [4 bis]. Plus de Mme *Hancha* à tromper, plus de papier blanc à lui laisser voir en lui cachant le papier écrit !... Je suis en ce moment comme L[ouis]-Philippe se rappelant ses Tuileries, son Versailles et ses terres !... Allons, adieu

1. Jean de Margonne (1780-1858), châtelain de Saché (Indre-et-Loire), vieil ami de la famille Balzac. Il était très probablement le père d'Henri de Balzac (1807-1858), le frère cadet du romancier.

2. Gabriel Donnadieu (1777-1849), après une carrière mouvementée sous l'Empire, avait été nommé lieutenant général par Louis XVIII qu'il accompagna à Gand en 1815. En 1816, gouverneur militaire de Grenoble, il réprima brutalement la conspiration de Jean-Paul Didier. Sa femme était née Catherine Goislard de La Droittère.

3. Alix (ou Alice) Salleyx, fille naturelle de J. de Margonne.

4. Gendre de Mme Hanska.

4 *bis*. Pièce restée à l'état d'ébauche.

pour aujourd'hui. Vous saurez demain si j'ai travaillé, ce dont je doute [...]

Mardi.

Nous nous promenons et nous jouons au whist ; on déjeune à dix heures, on dîne à cinq heures et demie ; on joue après le déjeuner et après le dîner, et voilà comme on tue le temps. C'est une vie absolument pareille à celle de Wierzchownia, mais sans les trois chers saltimbanques [5] ; donc, vous pouvez juger de la différence. Je puis parler de vous avec M. Margonne ; c'est un adoucissement [6]. Je me suis levé tard, ce matin, et je suis allé me recueillir dans les bois. Ah ! quels bois, et comme c'est tenu ; comme c'est coupé à son temps, et comme c'est épais et serré, et bien portant ! J'ai pensé à l'état effroyable de vos forêts, où les arbres sont des curiosités, où l'on saccage, où l'on pille tout, où l'on ne ressème rien, où il y a tant de places vides, et j'ai gémi. Notre politique est toujours le sublime de l'absurde ; vous verrez cela par les journaux, et je ne vous en parle que comme mémoire.

Mme Donnadieu est une vieille femme, encore plus vieillie que ne le voudrait son âge, tant elle a eu de malheurs, très spirituelle, pleine de cœur et de naturel. C'est la nature tourangelle du beau côté. L'on ne peut plus rien retrouver d'une beauté que M. Margonne dit avoir été extraordinaire, car elle a été épousée par amour ! Le général, qui est un vrai sacripant du premier ordre, l'a rendue folle de malheur. Elle a connu par son fait deux fois le dieu du commerce, et c'est le seul métal qu'il lui laissera jamais. Ce n'est que les roses des chagrins ; jugez du reste. Elle est dans une situation affreuse comme fortune, et elle a conservé un reste de gaieté, troublé par les plus cruels souvenirs à tout instant. Elle ne conçoit point qu'on ne puisse épouser un homme comme votre serviteur ; elle me trouve *aimable* au suprême degré, et elle admire pardessus tout mon attachement, sans savoir combien il est naturel. Voilà tout ce que je puis vous dire sur les choses et les êtres de la vallée de l'Indre, dont la beauté survit à toutes les révolutions. Mille tendresses à vous et à la prébende [...]

Mercredi.

J'éprouve un tel bien-être physique ici, que tous les ressorts du cerveau et de l'intelligence si prodigieusement tendus à Paris, se sont relâchés, et je sens des difficultés à remonter toutes les cordes au diapason voulu pour le travail. Il y a tant d'oiseaux qui chantent, tant de prairies émaillées qui vous sourient, de si beaux arbres majestueux comme des

5. Mme Hanska, sa fille et son gendre (surnommé Zu).

6. M. de Margonne connaissait Mme Hanska qui avait séjourné à Tours en 1845 et 1846. Il l'avait peut-être reçue à Saché.

douairières, avec tant de panaches et de tapisseries, qu'on écoute, qu'on regarde et qu'on admire tout cela. La misère semble être à mille lieues. Je n'ai pas de madame Hancha à qui je ne veuille déplaire en restant oisif, et, alors, au lieu de mordre aux *Petits Bourgeois*, je me laisse aller à la paresse du cheval qui se refait d'une course. Je suis physiquement heureux, ce qui permet de s'abandonner admirablement aux chagrins du cœur, et je me promène en pensant à vous, au lieu de penser aux comédies et aux pièces de théâtre que je suis venu faire. Les plus petites choses ramènent un homme à sa femme, quand il l'adore, et vous ne sauriez croire combien les pigeons de Saché m'empêchent de travailler. Il y en a autant qu'à Wierzchownia. Ceux de l'Ukraine se massaient devant moi sur le toit de chaume du palais commencé, et ici, ils s'attroupent comme cela sur un toit en face de mes fenêtres, et ces pigeons sont un prétexte à *Wierzchowniser*. Je me souviens des visites de Zu, et de ses petits rires sardoniques quand il croyait que je n'avais rien écrit. Tous ces détails de Wierzchownia sont ma folie ; j'y pense sans cesse et cela me prouve que j'ai pour vocation unique, non pas la littérature, mais le bonheur de vivre au milieu de vous.

Je me suis levé ce matin depuis cinq heures et je n'ai fait que penser à vous, me rappeler vos robes, vos toilettes, nos promenades et ce que nous disions. Je ne pense plus qu'à Constantinople [7] ; j'attends la nouvelle du passeport. Enfin, vous ne pouvez pas vous imaginer l'indifférence que me causent les renversements politiques. Je deviens un excellent sujet russe. Plus je vais, plus il me semble que le reste de vie que j'ai, ne suffit pas à exprimer, à prouver tous les sentiments que j'ai pour mon loup dans mon âme, dans mon cœur, quoiqu'ici je me sente toujours jeune, et surtout rajeunir. Voici neuf heures ; il faut faire sa toilette et une demi-heure de promenade, en espérant trouver le premier acte des *Petits Bourgeois* au coin d'une allée. Oh ! comme je vous aime, et avec quelle ferveur de passion ; il me semble qu'autrefois, dans ces allées où je pensais tant à la jolie femme de vingt-sept ans, je vous aimais moins, c'est-à-dire je ne savais pas tant combien l'on devait vous aimer. Pardonnez-moi ces redites ; mais ici, je ne littérature pas ; je suis tout à ma chère Ève. Adieu pour aujourd'hui. Mille ravissantes choses et un petit bonjour aux chers enfants. Que fait à cette heure *And'richard* [8]? Supprimera-t-on le *And* ? Aura-t-il l'autre Anna ? Dieu doit bénir les saltimbanques ! Allons, il faut vous quitter.

Jeudi.

Si ma tête est rebelle, il faut attribuer ce temps d'arrêt à la grasse vie matérielle que je mène, et ma santé s'en arrange à merveille. Je ne

7. Balzac, en raison de la révolution allemande, envisageait alors de retourner en Ukraine par Constantinople.

8. André Mniszech, frère de Georges.

fais que boire, manger, dormir, me promener et jouer au whist. Impossible de fixer ma pensée sur les *Petits Bourgeois* et Lockroy [9] m'a fait demander hier par ma sœur, qui m'a écrit, s'il pouvait compter là-dessus pour la fin du mois. J'ai répondu très intrépidement qu'il pouvait y compter. La nécessité veut tellement que ce soit fait, que cela le sera. J'y pense, mais en pure perte ; enfin, je vais m'y mettre avec toute ma volonté. Je n'ai rien à vous dire dans une vie si dénuée d'accidents, absolument comme à W[ierzchownia], que vous ne sachiez. J'ai peur de vous ennuyer avec cette adoration perpétuelle, qui fait ma vie réelle. Je m'abandonne avec délices à ne penser qu'à vous.

M. de M[argonne] a du vin de Vouvray de vingt-cinq ans de bouteille chez lui. Vous ne vous figurez pas ce que c'est, comme c'est doux et liquoreux, absolument comme le vin de Tockay. Je pense à mon gourmet de Zorzi à chaque verre, et je lui en voudrais de pareil. Si vous tenez à en avoir, il faudrait me l'écrire, car alors j'en ferais un marché de trois pièces pour vous, et de deux pour moi. Je vous les enverrais par Odessa. De même pour du vin de l'Hermitage, de Bordeaux et de Champagne ; mais répondez-moi catégoriquement à ce sujet. Pour le paiement, je tirerais à vue sur Zu, car c'est une affaire. Mais par hasard, j'ai la faculté de procurer par mes connaissances, Souverain [10], Périollas [11], Margonne et un Bordelais ami de M. Margonne, tous ces vins-là. Or, dans ce moment, il y a des réductions de prix extrêmement importantes. Vous me répondrez, n'est-ce pas ? Votre cargaison serait mise en double fût, et irait par le Rhône, Marseille et Odessa. Je vous conseillerais d'avoir aussi du vin d'Arbois, que je puis avoir par Ch[arles] de Bernard [12]. Cette année, le vin est d'une abondance excessive. L'année dernière a été abondante sans qualité, de sorte que le vin est pour rien. Si le temps continue, le tonneau sera plus cher que le vin. Si vous vous décidiez à cela, je joindrais à cette expédition une demi-pièce de vieille eau-de-vie de Cognac que j'aurais à Angoulême d'amis que je m'y suis fait, du temps que j'allais y voir Mme Carraud à la Poudrerie, car ceci, chez vous, est inestimable. Adieu pour aujourd'hui, chère et adorée prébende.

Vendredi.

Hier, j'ai trouvé beaucoup de détails, mais rien sur l'ensemble, je ne vois pas encore l'antagonisme à créer. Je n'en suis qu'à l'esprit général

9. Joseph-Philippe Simon, *dit* Lockroy (1803-1891), acteur et auteur dramatique, avait remplacé Buloz à la tête du Théâtre français, devenu, provisoirement, *Théâtre de la République*.

10. Hippolyte Souverain, éditeur de Balzac.

11. Le lieutenant-colonel Louis-Nicolas Périolas (1785-1859) que Balzac avait connu à Saint-Cyr, où il était instructeur. Cf. M. Bouteron, *Etudes Balzaciennes*, 1954, p. 75-91.

12. Le romancier Charles de Bernard (1804-1850), ami de Balzac depuis 1831.

de la composition, qui est la lutte des vieilles mœurs probes, prudhommesques, et celles de la jeunesse dorée ; mais il faut que j'aie une pièce au répertoire de la grrrande Comédie Française, et j'ai tant d'ardeur que j'y arriverai.

Je veux vous donner le plaisir de recevoir une lettre timbrée d'Azay-le-Rideau, d'où il vous en est venu autrefois, et je vous enverrai ce journal dans trois jours [...].

Samedi.

Ce matin, j'ai accompagné M. de Margonne, qui allait à Tours, jusqu'à l'endroit d'où l'on aperçoit la vallée décrite dans *le Lys*, et je suis revenu à pied par l'autre côté de l'Indre, en sorte que je suis fatigué. Il doit ramener un de mes anciens condisciples, M. de Trélan, dont le frère, aide de camp du maréchal Bourmont, est mort à l'attaque d'Alger. C'est du légitimisme pur ; il est cousin des Larochejacquelein. Adieu pour aujourd'hui, car je suis horriblement fatigué. Mon hypertrophie du cœur fait de tristes progrès ; je ne puis plus monter quoi que ce soit, ni marcher vite. Cela m'attriste beaucoup, car je suis obligé de réprimer à tout moment ma vivacité naturelle. Mille tendresses.

Dimanche [11 juin.]

Aujourd'hui, la Pentecôte. Il faut aller à la messe. Il y a première communion à Saché, distribution de prix, etc.

Lundi.

Si vous aviez été ici, vous auriez été édifiée du curé de Saché, qui a tout contre lui. Il est très borné, sans moyens, sans capacité ; mais il a la foi. C'est un curieux spectacle que ce digne homme, et il vous aurait fait rire avec sa théologie et tout ce qu'il disait à ses communiants. La grand'messe a duré longtemps : et après nous avons fait le whist toute la journée, car il a plu. Ce matin, je suis à l'ouvrage et je vais écrire plusieurs scènes ; aussi vais-je déjeuner seul dans ma chambre et travailler jusqu'à cinq heures, car Trélan peut faire le whist de la générale Donnadieu et de sa cousine Alix. Alix, vous savez, est fille de M. de Margonne. Elle devait avoir les plus beaux yeux du monde, et, à six ans, elle en a eu un de crevé par les ciseaux de sa bonne, qui les avait attachés, selon la mode de Touraine, à sa ceinture, et en courant à l'enfant, elle lui flanqua la pointe dans l'œil.

Mme de Margonne a toujours aimé cette petite, aujourd'hui âgée de trente-deux ans, elle était sa marraine ; elle lui a laissé 30 000 francs [13].

13. M. de Margonne avait épousé, en 1803, sa cousine germaine Anne de Savary, qui ne lui donna pas d'enfants et mourut en 1841.

Je vous ai, je crois, dit tout cela, à propos de mon frère, qui n'a jamais eu auprès de M. de Margonne le même succès que cette petite, que j'ai vue enfant, et qui maintenant est l'objet des tendresses paternelles de M. de Margonne. Trélan a épousé une cousine de Mme Salleyx (Alix). Le frère aîné d'Alix est général, et commande à l'armée des Alpes. C'est avec elle que j'ai parié pour un lambrequin, à propos de notre mariage, et M. de Margonne l'a condamnée à faire le lambrequin en tapisserie. Vous ne démentirez pas M. de Margonne. Allons, adieu. A demain, car Trélan part, et M. de Margonne aussi, mais plus tard. Pendant son absence j'irai dans un autre château, chez un ami de collège, un certain Amédée Cassin [14], qui a sa terre [15] près de Châtellerault et qui a fini par épouser sa belle-sœur, car il avait pris le soin de faire les enfants de son frère, mort fou, et qui était déjà fou au collège [16]. Vous voyez que nos histoires de Touraine ne le cèdent en rien aux histoires de Pologne. Le monde est le même partout. Mille tendresses.

Mardi.

Nous sommes assassinés de nouvelles funestes. On dit que l'on se bat à Paris, et le préfet d'Indre-et-Loire a expédié des estafettes pour rassembler les troupes du département et les envoyer à Paris. Cela nous tient ici dans un émoi perpétuel. Trélan est parti hier matin. J'éprouve les sentiments que vous m'exprimiez : « On ne comprend pas les agitations des hommes, dans la solitude et le calme des bois, au sein de la nature. » On fait ici une route départementale superbe, qui passe par Saché, et qui va relier deux points extrêmes du département, et qui comble les vœux de M. de Margonne. On pourra aller de Saché à Azay par un magnifique chemin. On bâtit des ponts sur tous les ruisseaux.

Je suis content du premier acte des *Petits Bourgeois*. Il sera écrit ce jour.

Je suis inquiet de ma lettre ; je ne sais si elle vous arrivera, car s'il y a une nouvelle révolution à Paris, dans quel sens se fera-t-elle ? C'est Louis Bonaparte dont il est question [17]. Alors que deviendront les lettres ? N'importe, je vous l'envoie aujourd'hui à Azay. Que vont devenir les affaires ? Je suis bien las de ces commotions, et sans la maison, mon parti serait bien pris d'imiter M. de Fougères. Allons adieu [...]

14. Amédée Cassin (1800-1875), officier de cavalerie.

15. Piolant, par Les Ormes (Vienne).

16. Louis Lambert, le héros de Balzac, élève génial et fou du collège de Vendôme, a probablement emprunté certains traits à ce personnage. (Auguste-Raoul Cassin, de deux ans l'aîné de Balzac.)

17. Louis-Napoléon Bonaparte avait été élu aux élections complémentaires du 4 juin dans quatre départements. Jugeant que son heure n'était pas encore arrivée, il démissionna le 15 juin.

A Madame HANDSKA,

à Wierzchownia (Ukraine).

[Saché, 15-29 juin 1848.]

Jeudi 15.

Pas de nouvelles de votre auguste sœur. Son nez n'est pas à l'ouest, il est en plein midi, car elle profite sans doute des derniers jours qu'elle pourra jamais donner à l'amour. Une fois revenue, elle ne trouvera plus de si joli fanandel [17 bis]. La pluie a pris et elle tiendra si longtemps que je crois les blés perdus. Ne vendez pas les vôtres ; vous aurez une aubaine comme celle de 1846-1847. Toute la récolte dépend de ces jours-ci. Que la récolte soit insuffisante, et la France est perdue.

En ce moment, Louis-Napoléon a d'énormes chances ; il est souhaité par tous les gens de la campagne et par le peuple. Nous aurons la parodie de l'Empire, comme celle de la Révolution, dans cette fatale année, et cela finira par Henri V.

Vendredi.

Mon café est venu de Paris ; j'en prenais ici de détestable, et j'attribuais mon incapacité cérébrale à ce mauvais café. Je vais voir si les *Petits Bourgeois* s'en trouveront mieux. Ah ! rassurez-vous sur le mot : *dentelles*, que vous aurez lu dans la lettre de ma sœur qui enveloppe ma [dernière] lettre. Il s'agit d'une bagatelle. Les curés se défont à bas prix des dentelles données par les dévotes pour des devants d'autel, et j'ai trouvé dix mètres de point de Caen, qui est une espèce de point d'Angleterre, pour 60 francs, 10 francs le mètre, et qu'on ne ferait pas à 60 francs le mètre. C'est pour garnir les rideaux de l'alcôve de la coupole, qui vont être finis à mon retour. C'est de ces occasions qu'il faut saisir au vol. J'espère qu'à mon retour la jolie bibliothèque en marqueterie, pour vos livres illustrés, sera finie, et que le salon vert sera terminé, sauf les vases, les buires et les flambeaux en malachite. Il n'y manque plus qu'une lampe, une jardinière et une console en marqueterie ; sans compter deux tableaux qui viendront quand on en trouvera ; j'ai les cadres, et je ne m'en occupe pas, parce que je me figure que ce sera la place du tableau que Zu a acheté à Kiew et de votre vierge de votre oratoire. Vous voyez qu'au milieu des beaux bois de Saché (et bien soignés ! Ah ! comme je voudrais que vous les vissiez !) je pense à la rue Fortunée, ou plutôt à la rue Infortunée. Ah ! quand y verrais-je mes chers saltimbanques ! Allons, adieu. Il faut tenter l'assaut de la Muse.

17 *bis*. Allusion à l'amant (polonais) de cette sœur.

Samedi 17.

Hier, j'en ai été pour une tasse de café moka inutile. Je ne pense qu'à vous, à Wierzchownia, à ce qu'on y fait. Mes pensées y vont, comme l'eau à la rivière, par des pentes invincibles, et qui sont comme des ruisseaux fleuris où elles aiment à couler [...]

Dimanche.

Mme Donnadieu s'en va demain, en sorte qu'aujourd'hui, par politesse, il faut jouer avec elle et lui tenir compagnie. Elle est très indulgente pour votre serviteur et trouve que je suis l'homme le plus aimable qu'elle ait rencontré, ce qui est très flatteur chez une femme de soixante bientôt. Elle ne conçoit pas qu'on puisse me quitter. Tout cela prouve qu'il y a peu de gens d'esprit en Touraine. Cependant, je ne puis vous cacher que ce qu'elle prise le plus dans votre illustre moujgick, c'est les qualités du cœur. Elle dit à M. de Margonne que c'te comtesse est bien heureuse d'avoir inspiré une si constante amitié à un pareil homme. Vous voyez que je n'en suis pas plus fier, et que je vous en aime, je crois, davantage ; mais il faut bien que je vous dise cela, puisque c'est tous les événements de la vie de Saché. M. de Biencourt [18] est arrivé à Azay ; nous sommes menacés de l'avoir. Cependant les pluies continuelles ont bien gâté les chemins, et il est possible que nous ne l'ayons pas. Allons, adieu pour aujourd'hui, à demain, chère et adorée Line.

Lundi.

Il est midi, je viens de faire mes adieux à la vicomtesse, que M. de Margonne conduit à Tours, ils sont partis. Je suis seul pour tout le jour, car M. de Margonne et Mlle Alix dîneront à Tours et ne reviendront que ce soir. Décidément cette excellente Mme Donnadieu est pleine de cœur ; elle est contrite de me voir travaillant comme un mercenaire, à cinquante ans bientôt, et surtout de me savoir dénué par cette affreuse révolution ; et hier, en faisant un piquet, elle m'a offert, les larmes aux yeux, ses économies, avec des ménagements et des circonlocutions à tirer des larmes ; je l'ai remerciée bien affectueusement, et lui ai dit que je n'en avais nul besoin, que j'étais riche, puisque j'avais 1 000 francs en billets de mon libraire, qui réimprimait les *Parents Pauvres* et que d'ailleurs cet honneur, comme elle disait, de m'obliger, n'appartenait qu'à une seule personne au monde (les saltimbanques, bien entendu) ; que si j'étais malheureux, j'avais une famille d'amis ; que je n'avais que trois êtres à qui je donnais ce nom sacré, bien mérité d'ailleurs. Et tout ce que je lui ai dit l'a touchée beaucoup.

18. Armand, marquis de Biencourt (1802-1862), châtelain d'Azay-le-Rideau. En 1832, il avait accueilli favorablement une démarche du duc de Fitz-James en faveur de la candidature de Balzac à Chinon.

Elle sait que M. de Margonne est le père d'Henri [19], et je lui ai appris que tout espoir était perdu pour mon frère. Je lui ai dit que je doutais fort que M. de Margonne fît quelque chose pour Alice, car M. de Margonne n'a pas de cœur du tout ; il n'a jamais aimé. Tout chez lui est *calcul*. Mais il est très gentilhomme, et tout, jusqu'à sa stricte économie, est couvert par des manières polies et par un ton exquis, mais froid. Je me suis fait un plaisir d'enfant de faire rapetasser mes souliers à Thilouze, en mémoire de mon conte drolatique [20].

Je vais écrire à mon camarade de collège [21] pour la visite que je veux lui faire en l'absence de M. Margonne.

Adieu pour aujourd'hui. Mille tendresses.

Mardi

Impossible de travailler ! Je souffre continuellement du cœur. La plus petite montée me fait palpiter. Il faut retourner à Paris pour y consulter, car ces palpitations peuvent encore se guérir, et il faut y songer absolument. Nous allons demain voir M. de Biencourt à Azay. Aujourd'hui nous avons eu Môssieur le Maire de Saché à déjeuner, car il est venu faire un mariage. On se marie beaucoup ici, à cause de la mobilisation de la Garde Nationale et du recrutement. Je ne vous parle pas de l'absurde Constitution qu'on vient de donner à la France ; c'est de la démence, comme tout ce qui se fait en finances, en commerce, en législation. C'est maintenant absolument fini de Lamartine. Henri V, qui était toujours, dans mes convictions, sans aucun espoir, est redevenu possible. Il n'y a plus que ce dénouement-là. Nous savons que la duchesse d'Orléans s'est entièrement séparée de Louis-Philippe, et qu'elle négocie pour son compte avec Henri V, qui, en cas de non-postérité, adopterait ses enfants, et ils rentreraient ensemble. Cet accord réunirait les Légitimistes et les gens du dernier Gouvernement. Voilà ce qui se trame et ce qui a des chances. Adieu pour aujourd'hui.

Mercredi.

Je me suis levé tard. Je viens de déjeuner et nous partons, M. de Margonne et moi, pour Azay.

19. Balzac révèle ainsi qu'il tient son frère Henri-François, né à Tours, le 21 décembre 1807, pour un enfant adultérin. Henri de Balzac mena une existence lamentable et mourut à l'hôpital militaire de Dzaoudzi (île Mayotte dans l'archipel des Comores), le 12 mars 1858, sans pouvoir bénéficier du legs de 200 000 francs que M. de Margonne lui faisait dans son testament du 15 décembre 1857, car il devança dans la tombe M. de Margonne mort à Paris, le 11 mai 1858. Alix Salleyx, devenue comtesse des Pictières, fut la légataire universelle de M. de Margonne.

20. *La Pucelle de Thilouze.*

21. Amédée Cassin.

Jeudi.

M. de Biencourt a fait comme moi ; il a vieilli de dix ans depuis février. Il se meurt, et n'a plus que quelques mois à vivre. Il croit avoir trois ans, et il n'a plus que trois mois. Tours est le refuge de bien du monde, car on y est tranquille, et les personnes n'auront rien à craindre. Il a fini la tour qui était en construction quand nous y sommes venus, et c'est fort bien. Ça a été fait pareil à tout le reste du château. Une veuve qui s'est remariée à un M. de Lussac et qui adore son mari, de qui elle est aimée, vient de faire bâtir, dans la terre de son mari, un château gothique où il y a des figurines autant qu'il y a de statues dans la cathédrale de Milan. J'irai voir cela, car toute la Touraine en parle ! Moi, je veux voir le ménage, si c'est possible, car c'est plus beau que le château. Annette a fait mieux ; mais y-a-t-il deux Zu ? Figurez-vous que cette chère veuve faisait faire de faux mémoires, où l'on mettait moins pour son mari et elle donnait secrètement la différence à l'architecte ; le château s'appelle Comacre [22], car il ne faut pas vous oublier le nom de ce château de l'amour, qui est d'ailleurs sur la route d'Espagne. Je compte vous faire une description du ménage, du château et de tout ce que je verrai. Vous voyez qu'en voilà une heureuse ; mais autant qu'Anichon, j'en doute. Je dois aller là avec Mme Donnadieu, pendant que M. de Margonne sera à Paris. Allons, adieu pour aujourd'hui. J'ai beaucoup souffert du cœur hier, et ce matin je m'en sens encore. Mais je dors bien, je n'ai pas de fièvre, et je me porte, d'ailleurs, à merveille.

Vendredi.

[...] Je ne puis rien faire. Les idées, l'envie de travailler, tout manque, car l'esprit n'y est pas. Nous sommes à la veille d'une conflagration générale, cela est clair, car il n'y a pas de journée qui n'amène son malheur. Egalement ruinés si l'Etat prend les chemins de fer, ruinés également si on nous les laisse, car les versements seront à faire ; les théâtres fermés. la littérature impossible, plus d'argent, que faire ?... Ces considérations, si vivaces à Paris, m'ont repris à la campagne. M. de Margonne lui-même pense à quitter Saché, car les campagnes ne seront pas tenables en cas de soulèvement. Les paysans de Touraine possédant tous quelque chose, sont cependant les meilleurs. La France ne peut pas supporter l'impôt des 45 centimes additionnels. (C'est moitié en sus, des impôts). Aucune ressource ne sera suffisante, car tout périt. Que deviendront les obligations de l'État ? Vous nous verrez prendre Henri V comme seul remède à tant de maux. Et il faut vivre ! Et que fera-t-on quand les ressources

22. Ou plus exactement Commacre, près de Sainte-Catherine de Flerbois (Indre-et-Loire). Ce château, pastiche de l'architecture du xvᵉ siècle, fut construit en 1845.

seront épuisées ? M. de Margonne va demain à Tours pour vendre ses laines, s'il y a des acquéreurs.

Samedi [24 juin.]

Je viens d'écrire une petite lettre à notre chère Anucio ; cette lettre vous fera attendre celle-ci, que je ne mettrai à la poste qu'à mon départ d'ici, qui aura lieu la semaine prochaine. Vous verrez par l'enveloppe de la lettre d'Anna que Lockroy compte sur ma pièce, et je l'ai déjà toute changée, elle est à refaire.

Le malheur d'aujourd'hui, vous le verrez dans *les Débats*, c'est les Antilles en révolution, comme en 1793 [23] ! Ainsi, voilà l'insecte de Georges impossible à avoir. Oh ! que de gens ruinés par les doctrines négrophiles, par les Schœlcher, Lamartine, et autres ! Ce résultat était bien prévu ; mais, quoique le malheur soit attendu, l'on espère toujours, et il nous épouvante comme si on ne l'attendait pas. Ce coup-là a redoublé la morosité de mon esprit. J'allais travailler ; je vais aller errer dans les bois. Les malheurs de la France sont si bien identifiés avec nos malheurs à nous, malheurs financiers, malheurs de cœur, que chaque coup nouveau me ranime toutes les parties de la plaie. Faut-il lutter ? Faut-il tout abandonner, et tâcher d'aller vous rejoindre ? Telle est la question suprême que j'agite. C'est dans ces moments-là que je voudrais une lettre, un mot, un conseil de vous. Si l'homme qui a fait *la Marâtre*, de février à avril, ne peut plus travailler en ce moment, vous devez croire que tout est bien grave, et que la chaleur du cratère est intolérable. J'ai tâché d'écrire gaiement à notre chère petite adorée et à notre Zu. Ah ! j'étais prophète quand je ne voulais pas écrire de romans à Wierchownia, et quand je voulais rester à Pawuska le reste de ma vie !

Nous apprendrons dans quelques jours que tous les colons sont massacrés aux Antilles. Ah ! les républicains font bien les affaires de l'Angleterre et les vôtres, depuis quatre mois ; il n'y a plus que vous et l'Angleterre debout, parce que l'Angleterre et la Russie vivent par le même principe ; un pouvoir absolu, impérial chez vous, oligarchique en Angleterre. Je ne vous parle pas des nouvelles de Paris, qui sont affreuses [24]. Vous les lirez dans *les Débats*. On y vit sous le régime de cent vingt mille ouvriers, des barbares intelligents, ce qui est la pire espèce de barbares. Adieu pour aujourd'hui.

23. Le décret abolissant l'esclavage (27 avril 1848) avait été suivi de troubles aux Antilles.

24. Le 21 juin, la Commission exécutive avait pris des mesures contre les Ateliers nationaux, publiées au *Moniteur* du jeudi 22 uin. Le vendredi 23 à l'aube, Paris commença à se couvrir de barricades, Cavaignac laissa l'insurrection se développer le 23, et contre-attaqua le samedi 24. Ce furent, du 24 au 26, trois journées de combat de rues qui se terminèrent par l'écrasement des insurgés parisiens.

Dimanche [25 juin.]

Hier, je me suis couché à huit heures, et me voilà levé à quatre heures et demie, ayant pris mon café, car hier j'ai senti bien péniblement le poids de la vie. Aussi, me suis-je jeté à corps perdu dans les souvenirs, ce vaste champ où vous êtes partout comme une consolatrice. Vous marchiez à mes côtés ; je vous parlais dans ces bois ; je vous montrais chaque jolie fleur.

Ce matin, la pluie qui va dévorer les récoltes a repris. Elle dure depuis douze jours ; elle continuera car c'est l'effet d'un mousson, du solstice, et alors on ne peut pas savoir ce que nous deviendrons, si la récolte est insuffisante. Oh, j'installe ma mère, je renvoie Zanella [25] et je vous arrive ! Le ciel est tout pris ce matin, et l'atmosphère est basse ; il va pleuvoir toute la journée.

Je n'ai point de nouvelles de mon ami Amédée Cassin. Alors, je partirai pour Paris avec M. de Margonne. Vous lirez le discours de Montalembert sur le rachat des chemins de fer ; si, après ce discours, on les vole, il ne faut plus rien attendre de sensé de la part des gens qui nous gouvernent. Tout ce qui nous arrive depuis quatre mois est un horrible plaidoyer en faveur du régime napoléonien, et en faveur du pouvoir tsarien ; jamais mes opinions politiques n'ont eu de plus éclatante confirmation. A demain, ou à tantôt, si je ne travaille pas. Je n'ai plus d'encre et M. de Margonne a dû en rapporter de Tours.

7 heures.

Ma profonde tristesse d'hier avait un sens. Paris, dit-on, est à feu et à sang ; on s'y bat, et l'on a fait partir la Garde Nationale de Tours par le chemin de fer pour Paris, afin d'y défendre... Quoi ?... Un si stupide gouvernement. Ah ! il vaut encore mieux être à Paris, qu'au fond d'une province, livré à l'incertitude des nouvelles, et de pareilles nouvelles.

Lundi [26 juin.]

La bataille que je vous annonçais depuis trois ou quatre courriers a eu lieu ; mais, quelque sanglante qu'elle soit, ce n'est malheureusement qu'un épisode de notre maladie ; la maladie, c'est la République, et nous ne savons pas quand elle cessera. Voici Lamartine tombé dans le dernier mépris. Est-ce un pas fait vers un meilleur ordre de choses, j'en doute. Nous serons toujours gouvernés par la rédaction du *National* et de la *Réforme*, c'est-à-dire par des gens anarchiques et à qui l'on n'obéira jamais, à moins qu'ils ne fassent la terreur. Ainsi, c'est un mauvais jour

25. Sa domestique de la rue Fortunée.

de notre fièvre, et voilà tout. Aucun journal n'ose dire ce que je vous écris. Nous sommes toujours tranquilles ici, comme s'il n'y avait aucun changement. J'ai pensé que vous seriez très aise de me savoir à Saché, et que les quartiers où étaient les champs de bataille étaient très éloignés de notre rue Fortunée [26].

Vous pensez bien qu'on ne travaille pas, ces jours néfastes ; on est dans des anxiétés inexprimables. Et que devenir ? Que faire ? Enfin, je me suis réfugié par la pensée à Wierzchownia, près de vous, c'est une vie sans alarmes, pleine de bonheur, mais à huit cents lieues, huit cents lieues franchies par la pensée avec la rapidité de l'éclair. Adieu pour aujourd'hui ; il est trois heures après midi ; je vais me promener dans les bois, penser à vos adorables gronderies, à vos gentillesses, à vos lèvres avancées, en façon de commission de finances. J'espère que vous vous promenez, que vous tournez dans l'établissement, sous les noyers, devant la serre, dans l'allée de Sibérie, et que les arbres plantés dans les environs de la laiterie ont bien pris. Oh, cher Wierzchownia ! Que de regrets il y a dans le sable de ces allées, sous tes toits clairsemés ! Ecoutez-vous tout ce que l'air doit vous apporter de douces paroles, de demandes, d'appels ! Enfin, Dieu m'éprouve ; mais que font à ces grands événements deux cœurs séparés et dont l'un, le mien, ne peut se passer de l'autre ? A demain.

Mardi [27 juin.]

Hier au soir, on est venu nous annoncer que tout était terminé à Paris ; mais les ouvriers essayeront encore une fois de l'emporter. On parle de vingt-cinq mille morts [27], mais je n'y crois pas ; je crois à cinq mille au plus. Du reste, on a appelé tant de gardes nationaux de la province, qu'il va s'en trouver deux cent mille à Paris, et peut-être vont-ils renvoyer la République dont personne ne veut. Je retournerai à Paris dès que cela se pourra, car on a interrompu la circulation sur les chemins de fer, pour empêcher les troupes d'arriver à Paris. Ceci vous dit assez dans quel gouffre d'anarchie nous sommes. Le beau temps est revenu, car il a plu pendant quinze jours, néanmoins, le vent est encore mal placé. Ce beau temps n'est pas sûr. Je vous dirai que l'Allemagne est aussi folle que la France. Elle veut déclarer la guerre à tout le monde. Elle prétend que Trieste est un port allemand. On finira par voir que les Allemands sont les plus grands brouillons et les plus grands ambitieux. On ferait bien de les partager. Ah ! si nous avions un gouvernement régulier, quelle belle partie pour la Russie et la France. Vous savez que l'alliance des deux pays est ma marotte depuis vingt ans [...]

26. Rappelons qu'il s'agit de l'hôtel que possédait Balzac à Paris.

27. Ce chiffre est très exagéré. L'armée à eu environ 1 600 tués et les insurgés 2 000.

Mercredi.

Les Débats vous raconteront la terrible bataille de Paris que je vous annonçais depuis un mois. Il s'y est passé des atrocités de sauvages et des choses sublimes. Jugez où en est la France, puisqu'elle s'est fait écharper pour soutenir ses égorgeurs, ses assassins, qui, depuis le mois de février, ruinent tout chez elle et en elle. On s'est battu pour soutenir la République, qui, dans cette circonstance, *était l'ordre*. J'ai pleuré à certains détails. Vous savez qu'un malheur a beau être prévu, il n'en cause pas moins des larmes, quand il arrive.

Les journaux, m'écrit ma sœur, cachent le nombre des morts, il faut croire aux vingt-cinq mille, car tout Paris, m'écrit-elle, fait de la charpie. Elle a vu passer des tapissières pleines de morts, qu'on va vider dans les champs. Quel sera notre lendemain ? Voilà ce qu'on se demande. Le quartier Beaujon a été d'une tranquillité précieuse pour vous. Lamartine est tombé dans un hideux mépris ; personne ne lui parle à la Chambre. On l'évite. Il est comme un pestiféré d'autrefois. Songez que ce misérable donnait à dîner à Proudhon, à Lagrange et à Pierre Leroux, la veille des événements. Il y a une dernière *méditation* à faire. Nous sommes consternés ici, car les campagnes se remuent. L'Assemblée est insensée ; ce sont des fous, qui tous voudraient se donner en spectacle. Au milieu d'un tel désastre, qui recule de plusieurs mois la guérison sociale, on s'oublie ; mais, que devenir ? Que vais-je faire ? Il est impossible de travailler ? le cerveau se désorganise. Je vais retourner à Paris, car je suis sans argent, et il faut en faire. Les théâtres n'auront pas de spectateurs avant trois mois. Rien ne reprendra tant que durera la République, fût-elle, comme on le dit, *honnête*. Il n'y a pas de République possible avec l'état des finances actuel ; il faudra des mesures violentes pour trouver de l'argent, et adieu l'honnêteté de la République. Quelle misère générale ! Je garde précieusement la caisse d'argenterie de voyage, pour pouvoir aller jusqu'à Brody. Allons, adieu.

Jeudi [29 juin.]

Hier, M. de Biencourt est venu nous voir d'Azay ; il est vieilli d'un siècle ; il a soixante-quinze ans, et il ressemble à un cadavre exhumé. Il m'a prié à dîner pour samedi, jour où M. de Margonne va à Tours, et il nous a raconté des détails épouvantables. Des femmes coupaient le cou à des officiers sur des billots avec des couperets, et leur abattaient les mains auparavant. C'est l'élite des Parisiens qui a combattu ; mais auront-ils le courage moral ? Attaqueront-ils l'Assemblée, et la forceront-ils à établir le possible ?

Comme je pense à vous ! Autant que vous pensez à moi ! J'en suis sûr.

Si vous saviez ma joie d'avoir encore du linge blanchi à Wierzchownia. Ce matin, je parodiais le vers de Voltaire :

A tous les corps bien nets que le lavage est cher !

Je tâche d'éloigner les sombres pensées en me plongeant dans tous nos chers souvenirs. Quand hier M. de Biencourt est venu, je me rappelais un certain retour à Vienne [28], le soir, en calèche, et j'y étais, je vous assure, et je fermais les yeux pour plus d'illusion. Quels trésors pour l'âme qu'une affection unique et vraie ! Combien de consolations on y puise ! Je vous ai bien souvent dû la vie, dans la plus stricte acception du mot. Aujourd'hui, sans vous, je ferais une maladie de foie qui pourrait être mortelle ; mais à tout moment, j'évoque les plus beaux moments de notre vie, et puis ceux de nos voyages, la douce figure si charmante de Zorzi, et la gentille, la suave Annette ; les moindres choses de mes trois êtres chéris deviennent des bonheurs. Un saut d'Anna, un de ses fous rires, une de vos sublimes paroles, un de vos mouvements d'âme, les plaisanteries de Zu, tout cela, voyez-vous, c'est ma vie actuelle, c'est toute ma vie. Je vis de vous, par vous, pour vous. Non, vraiment, je mérite d'être aimé, car il n'y a pas l'ombre de l'égoïsme dans mon cœur ; je me livre à ce bonheur comme la nature marche, comme les nuages roulent dans l'éther, comme les fleurs s'épanouissent, et adieu les *Petits Bourgeois*, et *Pierre et Catherine* qu'Hostein me fait demander par ma sœur.

Mon mal vient des poumons qui, je crois, s'emplissent de sang et m'empêchent de respirer, le mal est opiniâtre ; il ne me permet de faire aucun mouvement violent, d'aucune espèce. Me voilà condamné à habiter les rez-de-chaussée, et à monter un escalier avec les plus grandes précautions.

Voici la dernière lettre que vous recevrez d'ici. Je vous écrirai de Paris ; aussi, vous trouverez des fleurettes prises dans les bois de Saché sous cette enveloppe [...]

A vous seule.

Jamais, mon louploup, je ne t'ai tant aimé. Je ne sais pas si c'est un bien d'avoir ainsi toute sa vie hors de soi, car on tremble à tous les bruits de l'âme. Les chiens effrayent surtout. Je ne t'ai point parlé ostensiblement du chagrin que m'a fait l'aventure des chiens, non pas à cause de ta peur, mais de ta course. Les personnes grasses, comme nous, ne doivent plus courir à un certain âge, et cet âge est certain pour nous. Cette réflexion, je la fais ici à tout moment, car ici, l'hypertrophie du cœur s'est tant développée sans aucune raison apparente, que je ne peux plus marcher après dîner. D'abord, en tout temps, je ne peux plus hâter le pas, sans avoir le cœur gonflé, puis, il faut s'arrêter, car je ne respire plus. Tels sont les bobos de ton Noré, bobos qui le rendent inquiet, non

28. En 1835.

par rapport à moi, mais à toi, à qui je ne veux pas donner un invalide. Ces maux, insupportables à un homme de ma vivacité, et sur lesquels il n'y a pas de guérison à espérer, me donnent des craintes pour l'avenir, car l'avenir sans mon loup, c'est la mort, et telles sont peut-être les raisons occultes et involontaires qui me font désirer à toute heure de voir mon loup. A part cette incommodité, jamais je ne me suis mieux porté qu'ici. Le Bengali m'incommodait beaucoup à Paris. Ici l'apaisement a été général, et toute cette fougue de pensées exclusivement prébenditaires a passé dans le cœur. Je suis par rapport à ma Line, ce que sainte Thérèse était dans son oratoire : je me livre à des tendresses infinies, et suis au désespoir de ne pas avoir pris le Daffinger [29] avec moi.

Aussitôt que je serai de retour à Paris, je consulterai le docteur sur ce cœur. Ah ! louploup, j'ai eu tant de chagrins et de toutes sortes, depuis le 20 février !... Non, comment je ne suis pas mort, c'est un prodige ! Il a fallu me sentir bien malade pour être venu à Saché. Songe ! Cette petite fortune amassée avec tant de persistance de part et d'autre, composée des perles de tant de privations, respectée avec tant d'amour par moi, placée après une délibération des deux loups, tout cela perdu !...

Plus de sécurité pour moi ; la misère des années 1830 et 1831 revenue ! Puis, l'éloignement, l'absence avec tous les maux qu'elle entraîne. *La Marâtre !* chef-d'œuvre, dit-on mais chef-d'œuvre inutile et qui a consumé mes dernières forces. L'amour m'est resté, mais sans espérer. Le découragement est entré dans mon âme et y a fait des ravages terribles ; je n'ose plus penser au bonheur qui était mon soutien ; car comment apporter à ce qu'on aime une fatalité de malheur évidente, être un perpétuel sujet de chagrin ? Le petit et grand bonheur de cette infâme [29 bis], casée et hors d'état de nuire, car elle a cette épée de Damoclès qu'elle tenait sur nous, elle l'a sur elle ! Eh ! bien, cette victoire qui m'a donné tant de joie, a fini par me paraître peu de choses, quand je me suis dit : « Mon loup est perdu pour moi »

Il faudrait que me Lididda [30] eût bien du courage ; et, encore, le courage ne suffit pas : il faut un passeport ; néanmoins, si Constantinople était possible, ah ! comme j'y courrais !... Eh bien, cet espoir diminue, à cause des affaires, si les dernières des quatre principautés sont vraies. Aussi, depuis deux jours, mon désespoir s'est augmenté. Il sera bientôt aussi grand que mon amour, et alors que deviendrais-je ? Allons, mon cher bon gros loup, il ne faut pas finir par des tristesses.

Apprends donc, mon cher cœur, qu'il y a bien des moments où je donnerais ma vie pour revoir, sentir et adorer cette belle, et douce, et délicieuse prébende, y reprendre les millions de baisers que j'y ai donnés seulement ici. Par instants, c'est du délire, car je ferme les yeux pour

29. Miniature de Mme Hanska que Balzac avait sur son bureau.

29 *bis*. Il s'agit de la gouvernante de Balzac.

30. Ma précieuse, en hébreu. Balzac possédait un coffret donné par Mme Hanska qui portait une inscription hébraïque signifiant Eve la précieuse.

me faire illusion et croire y avoir mon museau. Ah ! comme je demande à Dieu de vivre pour aimer, pour pouvoir être à ma Line bien entièrement. Ce désir est toute mon âme et toute ma vie, aussi ma vie est-elle bien en question, si l'état des choses actuel dure ; car, par moments, je retombe de toute la hauteur de mes désirs dans ce néant affreux. Je ne sais pas si Dieu m'a donné de la patience pour tant de chagrins, et celui de l'absence, joint à tous ceux que février a jetés dans mon cœur, emportera ton pauvre Noré. Je vais retourner à Paris dans quelques jours, car tes lettres à lire m'y attirent, et j'ai soif de cette chère écriture, de ces gentilles pages où, malgré les réticences obligées, je devine l'âme et les tendresses de ma Line.

Espérons que Dieu nous protégera, qu'il ne voudra pas que cette amour infinie qui, depuis tant de temps, est ma religion humaine, ne soit pas couronnée, n'ait pas son jour, son heure, ne fleurisse pas ! Mille tendresses, et mille caresses à ma chère prébende, et à tout ce qui m'a versé le bonheur à flots. Mille tendresses à l'âme de ma chère Line, de ma chère petite promeneuse des allées de Wierzchownia, de cette chère providence, toujours si maternelle, à la source de mon courage, de ma vie, et de ce qui est plus que tout cela, de mes plaisirs ! Mille baisers aussi !...

HONORÉ DE BALZAC

CHRONIQUE DES LIVRES

LE SANG PEUT-IL VAINCRE LA MORT

par Hubert LARCHER *(Gallimard)*

CEUVRE d'un médecin chimiste, ce livre sera une révélation pour la majorité du public : c'est un exposé, rigoureusement scientifique mais aisément accessible, de la *thanatologie*, de la science de la mort. Car il existe une véritable physiologie de la mort, qui prolonge la physiologie de la vie. La preuve en est dans ces manifestations auxquelles l'auteur apporte une explication physico-chimique, phénomènes d'incorruption (cas du Père Charbel), émanation de parfums (l' « odeur de sainteté ») et phénomènes plus complexes encore, comme les changements du sang de saint Janvier. M. Larcher convient lui-même qu'il ne fait, dans ce livre, que poser des jalons en vue d'une science nouvelle.

P. R.

LA PHYSIQUE MODERNE ET SON INTERPRETATION

par Paul CHAMBADAL *(Armand Colin)*

AUTREFOIS, la philosophie était le domaine exclusif des philosophes; naguère, elle commença d'intéresser les physiciens; aujourd'hui, les techniciens eux-mêmes commencent à s'en préoccuper. A vrai dire, la conception qu'un homme de science comme M. Chambadal se fait de la philosophie ne ressemble guère à celle que s'en fait le philosophe : c'est en se fondant sur la science qu'il manie la théorie kantienne, et c'est en savant qu'il examine les conséquences philosophiques de la relativité ou des quanta. La seule constatation qu'il le fasse dans la langue de tout le monde, intelligible et précise, suffit d'ailleurs à montrer son originalité.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 54.)

UN SAINT GREC

par Françoise Mallet-Joris

C'est à la *Chope Viennoise*, un sombre et respectable café de mon quartier, que je rencontre habituellement, vers deux heures de l'après-midi, mon ami et voisin Costa. Nous prenons le café, nous jouons aux cartes, et nous discutons gravement (sans que la question ait été jusqu'ici tranchée) de la supériorité de la race grecque sur la flamande, et vice versa. Nous n'y mettons nulle animosité, mais beaucoup de sérieux, voire même une application scientifique. Costa me présente une quantité de Grecs tous fort remarquables, mais qui me paraissent néanmoins légèrement inférieurs aux Flamands que je tiens à lui faire connaître. Quand il reste à court d'arguments, il me lance Homère à la tête. Mais je dispose d'une telle quantité d'obscurs poètes flamands dont il serait bien en peine de répéter le nom, que j'arrive quelquefois à l'écraser sous le nombre. Il change alors d'objectif, me bombarde de loukoums et me noie dans le vin résiné ; je riposte plus faiblement par la bière et la salade au lard. Et quand nous sommes vraiment à bout de munitions et un peu échauffés par la lutte, il lui arrive de me traiter de Wallonne, et à moi d'insinuer que son sang n'est pas pur de toute infiltration turque. Nous nous séparons alors plus froidement, et préparons nos forces pour la prochaine joute.

Nos arguments, il faut bien l'avouer, ont peu changé depuis près de trois ans que nous les échangeons. Ils sont devenus presque traditionnels : il s'agit davantage maintenant d'un tournoi que d'une bataille rangée. Aussi suis-je assez étonnée d'apercevoir, un bel après-midi d'été plus propre pourtant à l'indolence, mon ami Costa, m'attendant dans un évident état d'exaltation. Sa moustache noire se dresse, ses yeux noirs pétillent, ses cheveux noirs ondulent, et il a plus que jamais l'air d'un très gentil figurant de l'Opéra-Comique, auquel on a donné l'ordre de se travestir en bandit sicilien, et qui a un peu forcé la note.

— Figurez-vous, me dit-il avec animation, que je viens de quitter un Grec... extraordinaire !

— Tous les Grecs sont extraordinaires, dis-je.

En effet, Costa, qui possède un petit restaurant, l'a mis en gérance dans le seul but, semble-t-il, de rechercher les Grecs les plus extraordinaires de Paris, et de les soumettre à mon admiration. Il arrive d'ailleurs que ces découvertes disparaissent au bout de quelques jours, emportant le portefeuille de mon ami, ou même son veston. Il s'en console avec cette étonnante raison : « Il n'a pas osé me le demander. Il est si fier ! » L'histoire s'est d'ailleurs si souvent reproduite que lorsque Costa me présente un nouveau compatriote particulièrement mal en point (dont je pressens déjà qu'après s'être gavé plusieurs jours aux frais de Costa, il disparaîtra vêtu d'un pardessus de Costa, chaussé de souliers de Costa, et convaincu d'avoir assez payé tout cela en procurant à Costa le plaisir de sa conversation), je demande avec un peu trop d'insistance : « — Est-ce qu'il a été très... fier ? — Nous sommes tous si fiers, en Grèce... soupire Costa non sans une pointe d'humour. » Mais aujourd'hui il est sérieux. Je le vois à la façon dont il reprend, en me regardant dans les yeux :

— Un Grec vraiment extraordinaire. Il est de Missolonghi.

— Vraiment ? dis-je. Ce n'est pas un trait particulier.

Tous les Grecs que rencontre Costa semblent être de Missolonghi. Le Tout-Missolonghi, apparemment, s'est donné rendez-vous au bord de la Seine. Il est vrai que les premiers mots de Costa s'adressant à un compatriote dans le besoin sont toujours : « Vous êtes de Missolonghi » ? L'aspect de Costa est prospère. Les Grecs sont très polis. Pourquoi le démentir ? Quand je m'étonne de la diversité de leurs accents, ou que je m'amuse à leur poser quelques questions sur la grand'rue de Missolonghi (qui n'a pas de grand'rue), Costa sourit. Costa n'est qu'à moitié dupe de son plaisir. Il joue à croire le Tout-Missolonghi sur le boulevard Saint-Michel. Jouant, il y croit et pourtant, il sait qu'il joue. On n'est pas pour rien petit-fils du subtil Ulysse.

— C'est un vrai Grec de Missolonghi, dit-il, se trahissant sans le savoir. Et c'est un saint !

— Un saint ?

— Un saint.

J'ai pris l'habitude de notre petit jeu comme d'un jeu d'échecs, l'introduction de ce nouveau pion m'indigne. Parmi « mes » Flamands je dénombre un accordéoniste, deux pensionnaires aux nattes blondes, un marchand de plumeaux, un ivrogne de profession, un critique littéraire qui m'emprunta (je dis bien emprunter : il n'était pas fier, lui) quinze mille francs et ne me les rendit jamais, mais pas le moindre saint. Costa triomphe sans modestie.

— Un saint avec une grande barbe, précise-t-il. Il est dans le quartier depuis plus de six mois, et je ne le connaissais pas ! Il lit la Bible du matin au soir, sans s'arrêter jamais, sauf pour prendre le café avec moi et jouer un peu aux cartes. Lire la Bible, du matin au soir, sans s'arrêter, même pour travailler ! Vous vous rendez compte ?

— Très bien, dis-je.

Comme à l'accoutumée, je cherche à déceler si le sourire de Costa, sous ses grosses moustaches, est vraiment aussi ingénu qu'il le paraît. Comme à l'accoutumée, son sourire se fait plus innocent encore. Il sait que je sais, je sais qu'il sait que je sais... C'est tout le charme de nos relations.

— Il faut absolument que vous fassiez sa connaissance. Si vous vouliez monter au premier étage, il nous attend.

— En lisant la Bible ?

— Bien entendu.

— C'est que... j'ai du travail... Je n'ai que cinq minutes...

— Cela me prendra que cinq minutes. Philo (c'est la serveuse de la *Chope*) nous montera le café et les cartes. Philo ! Le café au premier ! Nous n'avons que cinq minutes...

Je me résigne à perdre mon après-midi. Puisqu'il s'agit d'un saint...

En fait, ce sont plusieurs après-midi, ce sont de nombreux après-midi que j'ai perdus déjà, cet été, avec Costa et le saint. En dépit de ma mauvaise volonté, j'ai dû reconnaître qu'il s'agissait bien d'un saint authentique. Rarement même ai-je vu un saint aussi authentique. Sa houppelande, d'abord. Rien que cette houppelande respire déjà la sainteté. Discrètement ouvragée par les mites, de couleur indistincte, mais extraordinairement ample, rejetée en arrière et retombant en larges plis, laissant deviner l'ascétique maigreur du saint, sans choquer par un détail trop précis de ses haillons, elle suffirait à elle seule à sanctifier qui la porterait. Que dire des chaussures, énormes godillots dignes du pinceau de van Gogh, cirés à étinceler ? Que dire de la chemise à pois dont une manche (une seule : ce saint a le sens de la mesure) a été soigneusement déchirée, et du mince pantalon noir, qui évoque un clergyman, et met une note grave dans cet habillement disparate ? Mais tout cela est dominé de loin, de très loin, par le physique de notre saint. « On naît chef de gare », me disait un ami. Notre saint est né saint, c'est évident. Dans quelle autre, je n'ose pas dire profession, mais dans quelle autre vocation le saint aurait-il pu utiliser cette abondante chevelure blanche, soyeuse, descendant jusque sur les épaules, cette barbe vraiment patriarcale, prophétique, ce crâne rond comme un dôme, comme une coupole, et jusqu'à cette disposition particulière de ses tout petits yeux, deux fentes de bleu ingénu, qui se tenaient constamment baissés sur sa Bible, sa barbe, ou ses cartes ? Prédestiné par son physique, le saint avait cultivé ses facultés. Sa voix basse, lente, se réduisant

parfois à un murmure, exprimait à merveille le détachement des choses de ce monde ; la lenteur de ses mouvements, son admirable patience (il écoutait des après-midi entiers les souvenirs de Grèce de Costa) montrait bien que le temps, que l'espace, ne lui étaient rien. Mais j'appréciais particulièrement un trait du vénérable vieillard. Le jour de notre première rencontre, comme je proposais une partie de cartes, de l'une des poches de la houppelande il tira une poignée de haricots qu'il plaça devant lui.

— J'ai, dit-il, ces haricots depuis vingt ans. Depuis vingt ans je n'ai perdu que trois parties. Mais je n'ai jamais joué que des haricots.

Habituée à voir les amis de Costa jouer tout autre chose, et cet autre chose sortir de la poche de Costa, ce procédé gagna mon cœur. De fait, pendant plus d'un mois le saint gagna presque continûment nos parties, et ne nous réclama jamais que des haricots.

— C'est vraiment, dis-je à Costa, au début du mois de septembre, un homme admirable. Et jamais il ne joue d'argent?

— Jamais, dit Costa en étendant la main.

— Et il gagne toujours?

— Toujours.

— C'est très beau, dis-je pensivement. Quand on songe à cette chance qu'il a, cette tentation permanente... Vraiment c'est un saint.

— Un ange ! dit Costa. Trichant comme il triche, il pourrait être millionnaire.

*
* *

C'est fin septembre que naquirent nos inquiétudes pour le saint. Jusque-là nous nous étions peu préoccupés de ses moyens d'existence. Mais nous dûmes bien constater qu'avec les premiers froids, le saint se tassait. Il lisait la Bible sans entrain, jouait aux cartes sans plaisir, et absorbait deux ou trois cafés au lieu d'un.

— Il faudrait, dis-je à Costa, l'inviter à déjeuner.

— Croyez-vous, dit Costa avec indignation, que je n'aie pas essayé? D'ailleurs cela me ferait gagner beaucoup de temps. En mangeant nous pourrions parler, et j'aurais mes après-midi.

Je n'ai pas l'indiscrétion de lui demander à quoi il les emploierait.

— Peut-être alors... lui prêter une petite somme?

— Cent fois, dit Costa, je le lui ai offert. Je lui ai parlé de ses pauvres, pour ne pas le vexer. Mais il a tout refusé. Et il maigrit, maigrit... Hier (il faut dire qu'il avait un rhume) il m'a laissé gagner une partie de cartes. Tenez...

En témoignage, du fait il sort de sa poche, d'un air accablé, trois haricots. Nous les contemplons un bon moment.

— J'ai tout essayé. J'ai laissé à la *Chopé* de très gros pourboires, en partant vite... Vous me comprenez?

— Parfaitement. Eh bien?

— Philo m'a remercié le lendemain. J'ai laissé traîner mon veston, le portefeuille bien visible, et je suis allé téléphoner.

— Rien?

— Rien. Il avait plié le veston pour qu'on ne me vole pas. Que voules-vous? C'est un saint, ce n'est pas un parasite...

Le temps passa, et le saint se voûtait de plus en plus. Il paraissait presque inhumain de lui demander d'élever son regard jusqu'aux cartes.

— Où dort-il? demandai-je à Costa.

— Sur une bouche de métro. Il faut absolument trouver quelque chose avant les grands froids, ou nous le perdrons. L'hiver dernier, il dormait chez une veuve de La Religion (pour Costa, La Religion, est, bien entendu, la religion orthodoxe) mais elle a voulu l'épouser. Hein? Malgré sa pauvreté! Ah! les Grecs!

Je tire Costa de sa rêverie satisfaite.

— Et il a refusé?

— Oui. Quel homme, hein? Une veuve qui avait un appartement, un frigidaire, tout... Soixante-sept ans seulement... Il est parti en la traitant de Petit Fard!

Costa est moins familiarisé avec la Bible que son protégé, et cette insulte lui paraît particulièrement choisie. Je l'entendrai s'en servir avec bonheur dans sa querelle avec une concierge, épisode héroïque qui fera l'objet d'un chant particulier. Je suggère...

— L'Armée du Salut?

— C'est contraire à ses convictions religieuses.

— Alors, dis-je avec précaution, si... Comme il n'y a pas d'autre solution, n'est-ce pas... si... si nous lui cherchions une sorte de travail?

Costa pencha la tête, examina ma proposition avec un sérieux résigné, et finit par acquiescer.

— Vous avez raison. Il ne faut pas avoir de préjugés. Mais il faudrait lui présenter la chose d'une façon plus... enfin... moins...

Je fus d'accord qu'on ne pouvait aborder ce sujet brutalement.

— Et d'abord, quel genre de place pourrions-nous lui trouver?

C'était toute la difficulté. Costa, restaurateur, ne manquait pas de relations. Mais comment demander à un saint qui se targue d'être végétarien de vanter aux consommateurs l'absorption d'un bœuf mode ou d'un profane goulash? Par ailleurs, le saint ayant pour coutume de professer un total mépris pour tous les livres hormis la Bible, je voyais mal à quel titre j'aurais pu l'introduire dans l'édition. Trouver la place d'un saint dans la société moderne est une chose ardue. Enfin, une idée nous vint.

— Le *Coq-Blanc!* dit Costa. Le *Coq-Blanc* cherche un plongeur! Evidemment ce n'est pas très brillant, mais ils sont tous orthodoxes, au *Coq*,.. Est-ce que vous croyez...

Aucune question religieuse ne se posant (le saint n'eût pas transigé là-dessus), je fus d'avis qu'on pouvait tenter la chance. Nous la tentâmes. Le saint parut moins révolté que nous ne l'avions craint.

— En somme, dit-il, de sa douce voix rouillée, il s'agit de plonger des assiettes... comment dirais-je? dans une eau savonneuse?

Nous en convînmes.

— Pour venir en aide à des coreligionnaires?

Nous acquiesçâmes. Nous avions beaucoup insisté sur l'aspect évangélique de cette occupation.

— Et qui ont une très nombreuse famille?

— Très, très nombreuse, dit Costa avec précipitation. Des cousins de tous les pays. Naturellement, comme ils sont si nombreux, ils ont besoin de quelqu'un pour laver leurs assiettes... Et chacun paie sa part, c'est normal...

— C'est normal, dit le saint avec bénignité. Nous respirâmes.

*
* *

Pendant plus de quinze jours je vis Costa radieux. Etant donné les nouvelles obligations du saint, la cérémonie du café ne commençait plus avant quatre heures, mais par compensation elle se renouvelait le soir, de dix heures à une heure mal définie. Le saint refusait tout salaire de « ses hôtes », mais acceptait de manger quelque chose dans la cuisine, sa cellule, et dormait, pelotonné, sous le fourneau à gaz. Le patron, M. André (son autre nom n'a jamais pu être prononcé correctement, aussi ne se présente-t-il plus que sous son prénom plus aisé), d'un naturel doux, et par égard pour la modestie de ses exigences, passait sur les bizarreries de notre ami. Et dans sa douce distraction, les yeux fixés sur ses assiettes et sur sa barbe, le saint ne songeait pas à s'étonner du nombre de parents, de nationalités diverses, qui emplissaient chaque jour la petite salle enfumée.

Le saint prospérait. Si la houppelande était restée la même, la chemise était devenue de laine, le pantalon de velours. Nous lui avions fait valoir qu'il y aurait de la vanité de sa part à refuser les vieux vêtements que lui offrait M. André « comme à un parent ». Même l'ascétique visage se colorait un peu, les joues se remplissaient... Non que notre saint se laïcisât. Mais il changeait de spécialité. L'austère ermite se muait en moine paisible. Saint Jérôme devenait saint Antoine.

Costa décida que cette heureuse solution se devait d'être fêtée. Il la considérait, il faut bien le dire, comme une victoire grecque. En guise d'insidieuse représaille, je décidai d'amener au dîner une amie flamande aux charmes généreux, en faveur de laquelle Costa

consentait parfois à admettre que la « Flandre avait du bon ». Mon ami Costa est célibataire. Ma compatriote Marie-Louise a un bien beau décolleté. La combinaison de ces deux éléments pouvait amener un dénouement heureux. Marie-Louise portait une blouse paysanne, vaguement folklorique, et largement ouverte. J'eus le sentiment que la Flandre préparait sa revanche.

Le repas commença sous les plus heureux auspices. Ma rubénienne amie déclara en baissant les yeux qu'elle rêvait depuis toujours de boire du vin résiné. Tortillant sa moustache noire, Costa émit galamment le désir de boire de la bière. Il fut décidé que ces deux boissons figureraient sur la table en quantités strictement égales. Elles y figurèrent, sur la table, et en dessous, car nous y glissions les bouteilles vides, pour ne pas choquer une tablée de touristes suisses, qui buvaient de la grenadine. En fin de repas, Costa, d'une voix forte, appela le saint, et le convia à nous assister pour terminer deux bouteilles récalcitrantes. Le saint parut, une assiette à la main.

— Je ne bois, dit-il gentiment, qu'aux repas solennels. Enterrements, baptêmes, fiançailles...

Costa eut un regard vers la blouse folklorique.

— Eh bien ! mais... dit-il.

Mon amie Marie-Louise rougit intensément, toussa, feignit de chercher dans son sac quelque chose qui ne s'y trouvait pas — signes évidents de consentement auxquels Ulysse ne se méprit pas. Même le saint leva un petit bout d'œil bleu, sourit affablement, et tendit son verre. Nous poussâmes quelques acclamations, qui ne parurent pas appréciées par nos voisins suisses, dans nos langues respectives. Le saint, plus discret, absorbait successivement, en hommage au futur marié, du résiné, en l'honneur de la fiancée, de la bière. Puis il tenta de départager les deux pays, sous nos yeux attentifs. Recommença, impartial. On ne saurait demander à un saint de se décider avec la prompte mauvaise foi d'un homme ordinaire. Dans son moindre jugement, il pèse, repèse, et ne tranche que lorsque la grâce l'éclaire. La grâce tardait. Le patron du *Coq Blanc* était occupé. Costa aussi. La fatalité voulut que, d'un geste, passablement dédaigneux, l'un des touristes suisses appelât notre saint, et lui tendît un billet de 1000 francs, montant de l'addition qui se trouvait devant lui. Le saint repoussa le billet avec bienveillance.

— C'est trop, dit-il gentiment, c'est beaucoup trop. C'est moi qui ai fait les courses aujourd'hui. Voyons... Qu'est-ce que vous avez mangé ?

Familièrement, il inspectait l'assiette de notre touriste.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ça signifie ? glapissait le Suisse furieux.

Le saint continuait son placide examen des déchets de l'assiette.

— Du mouton, murmurait-il, des tomates, du fromage... Il n'y en a pas pour plus de 300 francs, franchement.

Son doux visage rayonnait de bonhomie et de plaisir à l'idée d'avoir épargné une erreur à ce pauvre parent. Mais le Suisse, loin d'être désarmé par la perspective d'économiser 700 francs, s'indignait de plus belle.

— Je veux payer mon addition, et je la payerai ! Je ne comprends pas qu'on tolère...

Accouru au bruit, le patron du *Coq Blanc* crut tout arranger en disant :

— Ne vous fâchez pas, monsieur ! Ce n'est rien ! Il y a erreur, en effet ! Ne payez que 300 francs, on ne vous en demande pas plus.

— Où est l'erreur ? dit le Suisse pesamment.

Le patron resta suffoqué.

— Comment où est l'erreur ?,

— Je vois qu'on se moque de moi, ici ! dit le Suisse avec un terrible regard circulaire qui s'attarda tout spécialement sur nous. Parce que je suis étranger, je ne sais pas lire, peut-être ? Je ne sais pas compter ? (Il saisit le menu.) Un mouton Lord Byron... 300 francs... 300 francs, déjà ! Un supplément frites... 100 francs... Tomates à la russe (elles étaient fort mauvaises), 200 francs. Nous avons déjà 600 francs, vous le reconnaissez ? Pas la moindre erreur jusqu'ici ?

Nous étions tous effondrés. Les Suisses, eux, écoutaient le discours de leur compatriote avec une satisfaction évidente, et des airs patriotiques tout à fait déplacés.

— Je continue. Fromage, 100 francs. Grenadine, 70 francs, voici le ticket... Flan, 100 francs (il était tiède. Du flan tiède !) Total, 870 francs, auquel j'ajoute le service, comme il est indiqué sur cette note : 90 francs. Je dois donc 960 francs et j'attends 40 francs de monnaie.

Ayant prononcé ces mots, il se rassit, et but un trait de grenadine. Nous nous taisions. Les Suisses se poussaient du coude et se chuchotaient des propos du genre de « Hein ? Il ne faut pas nous la faire, à nous autres ! » Et ils avaient pour le plat de pommes des regards qui évoquaient Guillaume Tell. Tous vérifièrent leur addition avec des précautions insultantes, insistant, d'un air pincé, pour régler jusqu'au moindre bout de pain absorbé. Un nationaliste déchaîné tint même à payer une boîte d'allumettes dont il avait employé deux unités.

Quand ils furent tous sortis, le doux patron du *Coq Blanc* se tourna vers nous. Il était pâle, mais résolu.

— La Russie, dit-il, a été insultée par la Suisse. Mais la Grèce est coupable ! Sortez !

Nous sortîmes, non sans percevoir derrière nous comme un bruit de sanglots. Comme cela avait été prouvé en maintes autres occasions, M. André était très sensible, surtout à la fin des repas.

— La Russie, dit Costa, avait pourtant rendu hommage à la Bourgogne...

Mais le cœur n'y était pas. La présence du saint, qui trottinait derrière nous, tout triste, nous empêchait de rire. Marie-Louise fut d'avis qu'une promenade à pied nous ferait du bien. Comme but, elle suggéra le bureau de poste le plus proche. Son papa serait heureux d'apprendre les fiançailles par télégramme. A l'imperceptible sursaut de Costa, et à la résignation qui suivit, je sentis que malgré l'échec de notre soirée, la Flandre avait marqué un point.

*
* *

— C'est un saint, dit Costa mélancoliquement, ce n'est pas un domestique. Il fallait s'y attendre...

Nous prenions le café à la *Chope*. De nous trois, le saint était de loin, le plus résigné.

— Quand l'heure est venue de quitter la terre... dit-il d'une voix douce, il ne sert à rien de se débattre.

Il est de fait qu'il ne se débattait pas. Je crois qu'il eût de grand-cœur accepté la mort immédiate plutôt que d'avoir à se débattre, si peu que ce fût.

— M. André vous reprendrait volontiers... insinua Costa.

En effet, passé l'effet de la colère, la Russie faisait de nettes tentatives de rapprochement avec la Grèce.

— Je ne retournerai pas chez ces impies, dit le saint fermement.

— Vous manquez à la charité, dit Costa. Il est bien normal que ce pauvre homme essaye de gagner un peu d'argent... Il a une sœur paralysée, une mère hydropique, une femme...

Le saint interrompit cet effort oratoire.

— Je ne lui reproche rien. Ne jetez pas la première pierre. Un franc est un franc...

— Mais alors? nous écriâmes-nous pleins d'espoir.

— Je parlais de ces cousins, faux de cœur et d'esprit, qui voulaient payer plus qu'on ne leur demandait... Je ne laverai pas les assiettes de ces gens-là.

Contre une profession de foi aussi fermement exprimée, il n'y avait pas grand'chose à dire.

— D'ailleurs c'était écrit, déclarait notre ami, sortant de sa poche les haricots fatidiques. Je savais que je ne resterais dans ce lieu que trois semaines et trois jours. Nous jouons?

Mais Costa paraissait saisi d'une étrange agitation.

— Tu connais l'avenir?

— Bien entendu, dit le saint avec patience.

— Le tien et celui des autres?

— Oui. Nous jouons?

— Dis-moi le mien.

— Tu te marieras dans l'année, tu feras un voyage, tu auras un enfant.

Il suffisait de voir le visage résolu de Marie-Louise pour être sûr en tout cas du bien-fondé de la première prédiction.

— C'est parfait ! C'est parfait ! s'enthousiasma mon ami.

— Je donne? dit le saint avec sa coutumière douceur.

Mais Costa ne l'écoutait pas.

— Une idée ! J'ai une merveilleuse idée ! Tu vas dire l'avenir aux gens du quartier !

— Pour quoi faire?

— Pour manger, dis-je prosaïquement.

Le saint murmura quelque chose sur l'heure qui approchait, et sur l'inutilité de se débattre.

— Pour rendre service à l'humanité ! s'écriait Costa. Quand on a un don comme le vôtre, on n'a pas le droit, non, pas le droit de le laisser se perdre. Songez comme beaucoup d'hommes changeraient de conduite, s'ils savaient ce qui les attend !

J'espérai que ce n'était pas l'annonce d'une progéniture à venir qui incitait Costa à ces considérations. Le saint en parut fortement ébranlé.

— Ah ! si vous croyez, évidemment, que je peux rendre des services...

— Mais oui ! D'énormes ! Et puis vous n'êtes pas obligé de tirer les cartes constamment. Si vous le faisiez simplement l'hiver, ce serait déjà bien utile...

— L'été, les gens n'ont pas besoin qu'on leur tire les cartes?

— C'est vous... commençai-je, et je m'arrêtai, consciente de faire une gaffe. Costa me rattrapa superbement.

— L'été ils ont déjà le soleil, dit-il avec lyrisme.

Le saint se mit à tirer les cartes, au premier étage de la *Chope*, dans une tiède pénombre. Après quelques jours d'adaptation, il se fit parfaitement à cette vie, et se donna tout entier à la tâche d'éclairer le destin du cinquième arrondissement. Costa exultait. Entre deux prédictions, les cartes servaient à la partie, et nous buvions le même café dont le marc recélait un pouvoir magique.

Tout le quartier consultait notre saint, bien qu'au bout de fort peu de temps personne ne crût plus à ses prédictions. Mais son onction, sa douce voix rouillée, le miel de ses paroles, lénifiaient les âmes et leur donnaient le sentiment d'accomplir à peu de frais un acte de charité.

Les piécettes qui s'amoncelaient étaient dépensées en copieux repas, et le saint couchait dorénavant à la *Chope*, sous un billard.

De jour en jour, les prédictions devenaient plus optimistes. Aux femmes les plus laides il promettait de nouvelles amours, aux orphelins des héritages ; un garçon de café serait appelé un jour à « empêcher une guerre dans les Balkans » ; Philo, la serveuse, se voyait

« entourée d'or, de monceaux d'or », mais subissant « une mort prématurée ». Depuis lors, elle (qui seule avait confiance en notre prophète) allait, s'attendant d'un instant à l'autre à devenir vedette de cinéma, et se tâtant les amygdales, qu'elle avait sensibles, et susceptibles d'amener sa fin. Moi-même je me vis promettre un prix littéraire, en ces termes : « Des dames autour d'une table disent du bien de vous. Votre œuvre triomphera ! »

Il apparut par la suite, en ce qui me concerne, qu'il s'agissait simplement de ma mère et de ma sœur, vantant les mérites d'une tarte aux pommes que j'avais confectionnée. Ainsi les « amours heureuses » promises à Mme Carnet, la femme du pharmacien, furent les siennes, sans doute, avec un petit caniche trouvé le lendemain dans le ruisseau, et qui ne la quitta plus jamais. On remarqua d'ailleurs que le garçon du café auquel avait été annoncé un si curieux dessein avait, peu de temps après avoir consulté le saint, séparé deux combattants dans la rue, lesquels étaient respectivement un Bulgare et un Roumain.

En somme, le saint usait simplement d'un vocabulaire poétique, d'un langage chiffré. Nous en étions plutôt contents. En dépit d'un certain goût pour le mystère, le cinquième arrondissement n'est pas friand d'événements graves, de drames brutaux. Nous aimons le lyrisme, voire l'épopée, mais à condition qu'elle se teinte d'humour, de familiarité. Notre célébrité la plus marquante (si l'on excepte un marchand de fromages dont l'histoire existe par ailleurs), notre célébrité, M. Audiberti, qui a la sourde voix grondante d'un fauve à peine enrhumé, et une bien belle carrure, M. Audiberti lui-même, quand il arrive de sa campagne et met le pied dans le cinquième, de lion se fait chat (imposant tout de même) et vient laper à la *Chope* son café crème du matin, avec une bonne histoire au coin des lèvres, dont chacun profite comme il peut.

Nous vivions donc en paix, dans un monde à la fois gigantesque et inoffensif, prophétique et quotidien, où « une surprise bénéfique dans l'après-midi » signifiait une tasse de café un peu moins teintée de chicorée, où « un homme en noir vous veut du mal » nous incitait à surveiller le garçon qui trichait sur la fine et où cette « traversée de l'eau très favorable » rappelait à l'épicier que le lendemain était tout indiqué pour aller, de l'autre côté de la Seine, chercher au Bazar de l'Hôtel-de-Ville ces étiquettes qu'il oubliait toujours d'acheter.

— Il suffit, disait Costa, d'enlever les zéros.

En effet, il professait cette théorie qu'entre 2 millions et 2 francs, il n'y a qu'une différence de zéros. C'est entre 2 millions et 3 francs qu'existe une véritable disproportion. Le saint ne s'était jamais rendu victime de ce genre d'erreur : on ne pouvait lui en demander davantage.

Aussi fûmes-nous fort blessés par l'incrédulité avec laquelle Charles

accueillit l'annonce que son billet de loterie allait gagner 1 million.

— Il sera remboursé, voilà tout, disait Costa, en haruspice accoutumé à interpréter les arrêts divins.

Mais Charles haussait les épaules, et se moquait ouvertement du saint.

Charles est un mauvais esprit. Il exerce la profession de photographe de rues. Il a trente-cinq ans et le visage rouge, souligné d'une mesquine moustache pâle. Il se trouve fort séduisant. Charles n'est ni grec ni flamand. De plus, il ne sait pas vivre : il travaille peu (ce que nous ne voudrions pour rien au monde lui reprocher), mais il s'agite beaucoup.

Nous le considérâmes avec un mélange de pitié et de dépit, tandis qu'il se répandait chez les commerçants du quartier (où il avait force dettes) et leur annonçait ironiquement qu'il pourrait les payer le lendemain. Il promit même d'épouser Philo à laquelle il faisait depuis longtemps un brin de cour (dont le résultat avait été appelé Amélie), de l'épouser sitôt qu'il aurait le million en poche.

— Plus la soupe cuit, plus elle est épaisse, dis-je dans mon jargon.

Costa émit quelques sons grecs et me les traduisit obligeamment :

— La langue coupe tout, même les os.

Ce par quoi nous exprimions, en recourant à nos folklores respectifs, notre mépris pour les beaux parleurs, et cette idée simple qu'il vaut mieux attendre pour faire des promesses d'être sûr de ne pas pouvoir les tenir.

Il était malséant d'ailleurs de railler ainsi notre saint.

— Le ciel le punira, dit Costa.

Le ciel le punit.

Le lendemain dès huit heures du matin, le café regorgeait de monde. On brandissait des journaux, on s'appelait, on se hurlait la nouvelle, d'un bout à l'autre de la salle.

— Vous ne savez pas ? Charles ! Il a gagné !

Et on riait déjà de la tête qu'il allait faire, en trouvant ses amis goguenards, ses créanciers épanouis, et Philo, au plus haut degré de l'exaltation, attendant son anneau nuptial. On attendait cependant, pour être sûr, le billet. On avait bien noté le numéro, mais... Et Charles parut, tout d'un coup, non plus frétillant comme à l'ordinaire, mais gêné, tête basse, et une main sur son cœur, pour protéger sans doute le précieux billet. Un rire énorme emplit la salle. On le plaisanta de tous côtés.

— Ah ! il n'en restera pas gros de ton million ! T'aurais mieux fait de te taire ! A quand le mariage ?

Le billet passait de main en main. Le patron faisait fébrilement des comptes et tentait de déterminer le nombre de petits blancs que Charles avait pu consommer à ~~crédit~~ depuis sa majorité. Une ruée était à prévoir pour le moment où les magasins ouvriraient.

Je dois reconnaître qu'aveuglés par le plaisir de voir Charles réduit à une totale confusion, nous n'avions pas prévu les graves conséquences de l'affaire, et que nous fûmes totalement pris au dépourvu lorsque le malheureux garçon, se dégageant à grand'peine des bras de Philo, tourna vers nous son visage couturé de rouge à lèvres, et nous dit avec un doux reproche :

— Non, vraiment ! Je n'aurais pas cru ça de votre saint !

Il y eut un moment de silence. Puis une voix reprit :

— C'est vrai tout de même ! Un homme auquel on n'a fait que du bien !

Nous tournâmes nos regards autour de nous. Une désapprobation nuancée se marquait sur tous les visages.

— Il a été un peu fort, concéda le patron lui-même. Qu'est-ce qui lui a pris, tout d'un coup ?

— Tout d'un coup, qu'est-ce que vous en savez ? dit l'amer marchand de journaux. Ça dure peut-être depuis le début !

D'une façon très nette, nous nous sentîmes mis en cause.

— Il aurait pu prévenir, en tout cas, dit la patronne, d'un petit ton pincé. On ne m'y reprendra plus !

— Ni moi !

— Ni moi !

La condamnation était unanime. Tout juste si on ne nous accusait pas de fraude, de trahison, de lèse-cinquième arrondissement. Mais on blâmait ouvertement le saint, auquel on avait cru faire la charité, et qui, sous ses airs de doux halluciné, cachait un véritable prophète. Alors, c'était vrai ? Le pharmacien serait trompé ? Et l'épicier devrait traverser la Manche dans les plus brefs délais ? Lui qui avait le mal de mer sur le lac du bois de Boulogne ? Nous essayâmes en vain de minimiser la chose, de faire croire à un hasard, à une erreur de calcul. Le doute était né, c'était trop tard.

— C'est un saint, dit Costa tristement. Ce n'est pas un tireur de cartes.

En attendant, notre saint restait sans emploi.

Ecœuré d'un monde où les touristes insistaient pour payer et les consultants pour être trompés, notre ami avait murmuré quelques mots sur l'inutilité de se débattre, et été se coucher sur sa bouche de métro favorite (au coin de la rue Cujas et de la place du Panthéon). Et il recommençait à se nourrir de café crème, la seule consommation, apparemment, qu'un saint puisse accepter sans déchoir. Ce régime lui réussissait mal. Costa, par acquit de conscience, l'avait suivi toute une journée à l'intérieur du Luxembourg, et ne lui avait rien vu manger qu'un vieux bout de pain, ramassé dans la poussière.

— Dans la poussière, me raconta-t-il, les larmes aux yeux. Il faut faire quelque chose !

— Nous ne pouvons pourtant pas semer des sandwichs aux quatre coins du Luxembourg, en espérant qu'il les découvrira.

— Bien sûr que non... murmura Costa distraitement.

Et tout à coup il bondit :

— Une idée ! J'ai une idée ! Sauvés !

Il s'élançait déjà dans la rue, avec une fougue homérique, et je le suivis.

*
* *

L'après-midi de ce même jour, nous nous rendions au Luxembourg, vibrants d'émotion.

De loin, nous aperçûmes le saint, marchant lentement, courbé vers le sol, dans une allée écartée. Il avait sa Bible sous le bras.

— Aucune chance qu'il nous aperçoive, chuchota Costa. Il ne lève jamais la tête. Allez-y, c'est le moment.

Il me glissa dans la main le portefeuille en ciré rouge acheté au Prisunic, qu'il referma après y avoir glissé quelque chose. Je précédai le saint d'une quinzaine de mètres, laissai tomber le portefeuille, et me retirai derrière un arbre. Avec la sûre lenteur d'une fourmi, le saint avançait en ligne droite, progressant rigoureusement en direction du portefeuille. Nous retenions notre souffle. Arrivé devant l'objet, il fit une halte, le contempla pensivement ; puis, fixé sur l'identité de l'objet, il se baissa lentement, ramassa le portefeuille, le regarda encore ; enfin le mit en poche, et continua son chemin.

— Et voilà, dit Costa avec une simple grandeur. L'œuf de Colomb. Il fallait y penser. Avec 500 francs, il passera bien la semaine. Ensuite, nous en perdrons un autre.

— On ne sera peut-être pas obligés d'acheter un portefeuille chaque fois ? demandai-je. On pourrait perdre un billet plié...

— Ce ne serait pas délicat.

Nous marchions, l'âme en paix, parmi les arbres nus. Une dernière objection me vint.

— Tout de même, Costa, s'il le portait au poste de police ?

Du haut des moustaches de Costa, la Grèce entière me toisa.

— C'est un saint, dit-il avec sévérité. Ce n'est pas un fou.

FRANCOISE MALLET-JORIS.

LE MYTHE DES STARS

par Paul Vialar

Il faut s'être trouvé sur les marches de ce certain palais-là — celui du Festival de Cannes — comme j'y étais moi-même il y a peu de semaines encore, pour savoir ce que signifie exactement cet escalier, cette courte échelle, cet étal de marbre tout à la fois qu'abordent le soir, sous le feu des projecteurs, accueillies par le murmure de la foule massée au dehors, par le silence des privilégiés assemblés en haut de ces degrés, dans les éclairs de chaleur de cet orage de printemps des photographes dont, bien souvent, est exclu le tonnerre, les stars de première grandeur, majestueuses, sûres d'elles-mêmes en apparence, torturées cependant au fond du cœur par la précarité de leur gloire éphémère, suivies de la poussière d'étoiles, de la voie lactée des starlettes, comme la plupart de celles qui les ont précédées prêtes à rien et prêtes à tout.

C'est un monde à part, un monde hors du monde qu'elles incarnent, offertes à tout venant dans ces maisons d'illusion où l'on se presse à mille, à deux, à trois mille, que sont les salles obscures et dont, depuis pas mal d'années, on fait tantôt les temples d'un art que rien encore ne codifie, tantôt les boîtes d'un strip-tease congestionnant tour à tour les méninges et de moins nobles parties de l'homme, excitant également l'envie des femmes, de la dactylo à la princesse en passant par la bourgeoise, la crémière et même la fille facile, car les stars ne sont pas uniquement habillées de robes mais portent aussi le frac ou le blouson des hommes qui se veulent racés ou seulement forts.

L'envie, le désir, étreignent les foules qui les regardent. Elles représentent la chance, le luxe, la réussite, la beauté, la puissance pour ceux qui ne savent pas, et ils sont la majorité, combien tout cela est factice, truqué, pour les habitants de cette terre d'imposture qu'est devenu le monde où l'argent s'empare de tout ce qui est prétexte à faire de lui plus d'argent encore, où le cancer de la publicité, de la tromperie et du faux semblant organisés, a gagné même l'Art et fait douter non de lui mais du discernement des hommes, des femmes pourtant capables de juger, d'aimer ou de renier, d'accepter ou de rejeter.

« On ne sait plus !... » me soufflait à l'oreille, le soir de l'apothéose du Festival, un ami qui, pourtant, est un sage qui sait tout. Non : on ne sait plus !... Nous ne savions plus, ni lui ni moi, si cette femme qui montait vers nous était belle ou seulement fabriquée pour nous plaire,

si cette autre avait du talent ou si seulement on lui en avait attribué par le truchement de la lumière, de la caméra, du metteur en scène habile à user de tout, de ses défauts même, à parvenir à faire de Brigitte Bardot ce qu'elle est devenue.

Je me rappelle celle-ci petite fille de quinze ans, assistant à quelque pique-nique, entourée de filles et de garçons de son âge qui ne s'occupaient pas d'elle, la trouvant insignifiante et même à peine jolie, dans une grande propriété de la côte où nous nous réunissions autour d'une femme admirable qui luttait alors pour sauver ce qui était resté de ce domaine après le débarquement. Les photographes, les journalistes ont fait ensuite Brigitte Bardot. Il a fallu également que celle-ci supporte quelques épreuves et les stars arrivées, ou en puissance, ne sont pas tellement hors du monde que tout glisse sur elles, qu'elles ne sont rien que ce que l'on a voulu et réussi à faire d'elles, même si elles ont dû y laisser un peu de leur cœur ou leur âme ? Quoi qu'il en soit, Brigitte Bardot est ce qu'elle est, et cela seul compte, et le reste nous importe peu.

Elle est ce qu'elle est, elle l'est devenue, parce qu'un jour s'est mis en marche ce mécanisme implacable que l'on appelle le « Star system ». Lorsque j'étais jeune, vivant alors mal de ma plume et contraint de demander au cinéma de me nourrir, à une époque où j'étais « sous contrat » avec la Warner Bros First National, je recevais périodiquement à Londres ou à Berlin où je tournais, un câble d'Hollywood, ainsi conçu : « Look for talents. »

« Cherchez des talents. » C'était un ordre. Mais il fallait savoir l'interpréter. Chercher des talents, pour nous, c'était découvrir ce qui existait sous une forme brute et dont on pourrait faire quelque chose. Par « talent », Hollywood voulait dire « possibilités » et rien d'autre. Nous recevions la recommandation de chercher des êtres — hommes ou femmes — dont, là-bas, on pourrait peut-être faire des stars. Et cela, aussi, voulait dire : « Si vous apprenez qu'un jeune homme, une jeune fille, possède certaines particularités qui permettent d'envisager de leur faire crever le plafond et l'écran, prenez-les « sous contrat », envoyez-les noms : si nous n'en tirons pas parti, nous les renverrons dans trois ans mais, pendant ce temps, ils n'auront rien fait, rien pu faire, et même si nous n'avons pas réussi avec eux, la concurrence ne se sera pas emparée de leur personne. »

C'est ainsi que nous en avons vu mourir des jeunes filles !... des jeunes filles qui auraient peut-être, autant que d'autres, pu être quelque chose. Mais, sans doute, n'étaient-elles pas nées sous l'étoile des stars ou ne possédaient-elles pas tout à fait ce qu'il fallait à cet instant précis pour en devenir une. A quoi bon, donc, parler d'elles, de toutes ces Marylin Monroe ou de tous ces James Dean qu'elles ou ils auraient pu être : ce sont les autres qu'il nous faut regarder.

Il nous faut, en effet, contempler avec un œil objectif sinon étonné, cet éventail de vedettes supérieures qui vont du muet au parlant puis

à nos jours et qui ont eu nom : Mary Pickford, Pola Negri, Dorothy Gish, Greta Garbo, Marlène Dietrich, puis Audrey Hepburn, Ava Gardner, Grace Kelly et chez nous, Michèle Morgan, Martine Carol, et enfin B. B. Chez les hommes, Douglas Fairbanks, Humphrey Bogart, Ramon Novarro, Cary Grant, Garry Cooper, Bing Crosby, Gregory Peck, Marlon Brando, James Dean enfin, le seul à avoir totalement rejoint dans la gloire (comme dans la mort) Rudolph Valentino.

Un petit livre, paru dernièrement et dû à la plume de M. Edgar Morin [1], fait le bilan de cette époque. On y trouve des aperçus très justes sur cette maladie du monde qu'est le furoncle-star. Ce n'est pas un livre gai, loin de là, ni frivole. Si je n'en aime pas beaucoup l'écriture ni la construction il a, cependant, le mérite d'être le premier à traiter un tel problème, problème type de notre époque.

A ce sujet, Henri Clouard écrivait dernièrement et avec une justesse dans la formule qui fait qu'on la lui doit emprunter : « La star est d'ordre mythique, le mythe étant une gerbe de vie ou de situations imaginaires qui a ses héros. La star vit de la substance des héros de films, mais apporte quelque chose d'elle à cette substance qu'elle enrichit. Ainsi l'acteur de cinéma profite d'un processus de divinisation qui en fait l'idole des foules, soit pour les aventures du courage et de l'audace, soit pour l'amour, soit même pour le rire. »

Voici donc, clairement défini, ce qu'est le ou la Star. Il faut maintenant, je crois, se demander comment et pourquoi elle existe.

Avant toute chose, elle est parce que l'homme — ou la femme — privé de merveilleux, lassé par les guerres, déçu aussi bien dans son esprit que dans sa chair sinon blessé profondément, recherche à tout prix non seulement une évasion dont il a besoin mais une raison de s'évader et de croire à quelque chose. Trop de religions ont usé la foi, et les idéologies qui ont tenté de les remplacer sont déjà oubliées ou le seront bientôt. Je parlais de maisons d'illusion, au début de cet article, y a-t-il une meilleure définition de la salle obscure où l'on vient à la fois se retrancher du monde en perdant contact avec son voisin — je ne parle pas des amoureux qui ne regardent pas l'écran et se réfugient là pour d'autres propos — et tenter de plonger en lui, d'y pénétrer mais par la grande porte, celle du luxe, de la richesse, de la grandeur, de « l'inatteignable » que l'on croit toucher ici de la main en oubliant que ce n'est que pour une heure et demie ou deux. Le monde ? un monde imaginaire : le seul où il vaille la peine de vivre à présent.

Il y a quelques années, un ministre de Franco que j'interrogeais, en Espagne, me disait : « Voyez-vous, monsieur, c'est l'autocar qui a fait le malheur du peuple. » Et, comme je semblais ne pas comprendre, il m'expliqua : « Avant la création de l'autocar nos campagnes étaient isolées des villes, nos paysans ne connaissaient du monde que leur monde et ils s'en contentaient. Le jour où l'autocar s'est arrêté chez eux, où

1. *Les Stars*. Éditions du Seuil.

la possibilité leur a été donnée de connaître la ville, ils n'ont eu de cesse de s'y rendre. Et là ils sont entrés dans les salles de cinéma. Ils y ont vu des femmes admirables, mystérieuses. Sortant de là, sur les trottoirs de Madrid ils en ont côtoyé d'autres, et ils se sont rendu compte que celles-ci étaient minces, élancées, sentaient bon et non plus l'ail comme leur épouse obèse. Ils se sont ainsi éduqués... éduqués au-dessus de leurs moyens. Après quoi, ils ont refusé ce qu'ils possédaient et tout a été perdu. »

Sans généraliser comme le faisait cet homme ami de la tradition et d'un passé qui subsiste dans son pays, il n'en demeure pas moins qu'il avait en partie raison. En effet, en pénétrant dans un cinéma, l'homme vient y chercher les héros qu'il aurait voulu ou voudrait être. Comme eux il se sent, au moment où se déroulent leurs aventures, tour à tour courageux, spirituel, conquérant. Comme à eux la chance lui sourit et aussi ces femmes qui exigent la comparaison, qu'on le veuille ou non, avec celles qu'ils fréquentent. Et, pour les femmes, il en est de même : ces hommes qui vivent devant elles sont généreux, riches, habitent des maisons somptueuses et offrent à leurs compagnes Cadillacs et colliers de perles, visons et yachts sans compter aussi l'amour. Certes il y a des traverses dans ces destinées, mais c'est sans doute pour les rendre plus précieuses encore et les « happy ends », qui sont la majorité des fins de films, proposent des vies toujours comblées, ce qui explique qu'à la sortie l'on ait quelque raison, lorsqu'on est du commun des mortels, de se sentir frustré, trompé, par une existence banale, quotidienne, sans éclat, et partant sans résonance et sans joie.

C'est ce besoin de héros et d'héroïnes qui a fait la star. En elle doit se faire la synthèse de tout ce qui est désirable. Et plus on en a pour le prix de sa place, plus on est content, ceci au point que, déçu, si la star n'est pas belle ou l'histoire pas heureuse, on demanderait comme rien à être remboursé. On vient chercher quelque chose et on le veut. De l'autre côté de la barricade, on sait qu'il faut, sous peine de désastre ou de mort, donner au public ce qu'il demande.

Des héros ! il n'y en a pas tant que cela et c'est pourquoi on est bien obligé d'en fabriquer. On va chercher à Lambaréné un vieil homme solitaire et on en fait le docteur Schweitzer. On prend une jeune fille qui, à l'état naturel, n'est qu'une gentille petite fille et on en fait une Françoise Sagan, la dépassant elle-même, l'imposant par le texte et par l'image, la légende fabriquée, la condamnant à n'être qu'une vedette dont on retrace à grands coups d'articles et de photos chaque geste et chaque pensée alors que, peut-être, quoi qu'on puisse penser de son œuvre, elle vaut mieux que cela. Il faut des mythes, il en faut partout et pour tout dans cette période désespérée où beaucoup d'hommes qui ont tremblé sous les bombes de mille kilos ne se lèvent guère le matin, dans les villes, sans se dire qu'ils ont gagné encore une nuit et que la bombe atomique les a encore une fois — ils ne savent trop pourquoi —

épargnés. Et tout cela que je viens de dire explique la naissance des stars, leur existence et leur nécessité.

A partir du moment où l'on a constaté qu'il fallait des stars et que celles qui surgissaient à l'état naturel étaient rarissimes, on a songé à en faire. Notre époque, par toutes les possibilités de diffusion qu'elle comporte, par le choc cent fois répété de la publicité, non seulement permettait d'y songer mais donnait la certitude d'y réussir. On peut tout avec de l'argent et des moyens. Si Norma Shearer n'avait pas été la femme du plus important producteur d'Hollywood, elle n'eût jamais été star. Ni physiquement, ni par son jeu, ni d'aucune autre manière elle ne s'imposait. On a voulu faire d'elle une star, on a dépensé pour cela ce qu'il fallait sans compter : on y est parvenu. C'est l'exemple limite, qui prouve que tout est possible.

Mais, pour les autres, qui ne sont pas mariées aux rois de la production, on les choisit, puis on les essaye, puis on les rejette à la moindre défaillance tant qu'elles ne sont pas « arrivées ». Pour les stars confirmées, il en est différemment. Elles représentent pour le cinéma des maîtresses qui ont déjà coûté si cher que l'on ne peut, de gaieté de cœur, se séparer d'elles. Que de fois l'on voit un homme continuer à vivre avec une femme qu'il n'aime plus mais à qui il a donné des bijoux et des fourrures, et ce sont ces bijoux, ces fourrures qu'il continue à suivre et non l'être humain qui n'est plus, la plupart du temps, et sur aucun plan, rien pour lui. Pour la star, arrivée à un certain stade de sa carrière, on ne la lâche pas comme cela, elle représente un capital qui a coûté cher, on ne renonce à l'exploiter que lorsqu'il ne donne plus d'intérêt, lorsqu'il est amorti ; alors il ne figure plus au bilan que pour un franc, pour mémoire, et, si son rendement cesse, personne n'y pensera plus.

A ce moment, une autre star aura commencé son ascension dans le ciel, sa lumière sera d'autant plus éclatante qu'elle ne sera qu'au début de sa parabole. Sa nouveauté attirera tous les regards et si, vraiment, elle remplace l'une des étoiles usées, on consentira au sacrifice de celle-ci sans espoir de retour comme l'amant des stars, enfoui dans la salle obscure, lui, acceptera d'oublier son idole puisqu'il en aura trouvé une autre.

Ainsi se construit la chaîne des stars. Qu'elles existent — et nous avons vu comment et pourquoi — prête à réflexion. Elles sont un besoin, une nécessité, un mythe.

Et le ciel dans lequel elles gravitent n'est qu'un ciel factice, limité. Elles ont puisé leur vie dans le truqué, l'inconsistant. Elles sont des ectoplasmes brillants, mais des ectoplasmes tout de même : des émanations du néant. Et c'est ce néant même que tous ces hommes et toutes ces femmes trompés qui hantent les cinémas, prennent pour la vie. C'est à cette vie-là qu'ils se raccrochent parce que l'autre a perdu une part de son prix véritable. Pour beaucoup d'êtres, il n'y a plus d'idéal, il n'y a plus de croyance, alors ils cherchent une foi de remplacement sans vou-

loir même en prendre l'exacte mesure. Comme l'écran ment, on se ment à soi-même et l'on s'enferre, on se vautre dans son mensonge, on accorde à ces êtres fabriqués une existence qu'ils ne possèdent pas et qu'ils n'auront jamais : le courrier que reçoivent les stars en est la naïve et à la fois désespérante preuve.

Au temps de l'imposture — notre temps — la star ne pouvait pas ne pas exister. Elle est la preuve de ce qu'est notre époque comme certaines autres preuves le sont de l'existence de Dieu.

PAUL VIALAR

CHRONIQUE DES LIVRES

ATTITUDES ANGLO-SAXONNES

roman, par Angus Wilson *(Stock)*

The Book Society a été particulièrement inspirée en couronnant ce livre d'une remarquable envergure et qui est à la fois une fresque de mœurs, une étude de caractères, une satire, un roman émouvant et une histoire à *suspense*. Les différents fils de la trame sont entrecroisés avec une maîtrise qui en font un tout homogène et chatoyant. Il n'y a pas de personnages secondaires : malgré leur nombre, tous sont fouillés avec un mélange de lucidité féroce et de tendresse contenue. Les différentes couches de la société, des plus basses aux plus aristocratiques, sont évoquées de façon si saisissante qu'on peut, sans exagérer, comparer l'œuvre d'Angus Wilson à un moderne *Pilgrims Progress*.

Le thème est en même temps vraisemblable et symbolique : Gerald Middleton, médiéviste éminent, s'efforce depuis sa jeunesse de refouler un souvenir obsédant, celui d'une imposture dont son silence l'a rendu complice. Cette supercherie, qui fut à l'origine de plusieurs savants mémoires et débats, n'est qu'un des aspects de la fraude universelle régissant les rapports humains : le mariage de Gerald avec une femme qu'il n'a jamais aimée, mais dont il espérait que la présence favoriserait son travail, est lui-même un mensonge et une erreur. Cette Ingeborg, dont l'égoïsme se masque de puérilité systématique, est inoubliable. Les deux fils de Gerald et d'Ingeborg, John, tribun humanitaire et pédéraste, et Robin, industriel, nanti de femme et maîtresse attrayante — le gendre Donald, *self-made man* haineux — sa femme Kay qui fut victime enfant d'un accident dont on ne découvrira les circonstances qu'à la fin du livre, le docteur Rose Lorimer, qui passe de l'érudition historique à la folie, la romancière Clarissa Crane, Marie-Chantal britannique, Frank Rammage, philanthrope par amour du mal, tous sont des victimes responsables dans l'entreprise de tromperie mutuelle — tous sauf peut-être l'ancienne maîtresse de Gerald, qui ne se paye pas de mots, mais d'alcool.

Le récit se termine sur une note d'humour sagace. A Clarissa qui déclare : « Désormais, je renonce à la fiction, historique ou autre. Je m'en tiendrai à la triste réalité. » Le vieux sir Edgar répond : « Je vous envie d'être capable de distinguer entre elles. »

B. BECK.

(Suite de la chronique des livres page 151.)

DÉRAILLEMENT DE L'ÉCONOMIE

par Ed. Giscard d'Estaing

Pour caractériser la situation financière française au moment où un nouveau gouvernement en assumait la charge, le ministre des Finances déclara, le 21 juin 1957 : « Le Trésor ne peut plus faire face aux engagements de l'État. La Nation ne peut plus faire face à ses engagements extérieurs. » Cette affirmation était hélas tellement conforme à la réalité que l'État se faisait aussitôt consentir une avance de 300 milliards de francs par la Banque de France ; en même temps la politique de libération des échanges était annulée et on revenait à un régime de contingentements et de licences bloquant pratiquement les importations françaises.

Un échec aussi éclatant était depuis longtemps prévisible et nous n'avons pas manqué de souligner que la politique économique infligée à la France depuis janvier 1956 devait la conduire inévitablement là où elle est aujourd'hui. Seulement il est facile de mépriser l'annonce d'une catastrophe, tandis qu'il est impossible de la nier lorsqu'elle est arrivée. C'est pourquoi, à l'instant où nous voyons reprendre en matière monétaire les pitoyables habitudes auxquelles on avait renoncé depuis juillet 1953 et où, en matière de commerce extérieur, la France renverse totalement sa politique, il est opportun d'examiner avec soin comment les choses en sont arrivées là. Puisque le train a visiblement déraillé, c'est qu'une erreur d'aiguillage a été commise, et il ne servirait à rien de remettre la locomotive sur les rails si elle devait aussitôt en sortir à nouveau.

Sans doute y a-t-il des causes profondes aux crises périodiques qui ébranlent notre économie, et on ne doit pas se lasser de les dénoncer. Mais il existe aussi des causes supplémentaires, qui se surimposent aux premières, et ce sont elles qui sont responsables de l'accident précis qui vient d'arriver à nos finances. La crise de juin 1957 est en effet essentiellement une crise de nos paiements extérieurs. C'est la volatilisation totale de nos réserves en devises qui est à l'origine des événements financiers de juin, lesquels ont à juste titre entraîné la

chute du gouvernement qui en était responsable. Et c'est pourquoi, sans négliger pour cela tant d'autres éléments plus ou moins permanents qui grèvent notre économie, il apparaît nécessaire de démonter le mécanisme de cette crise monétaire.

IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS FRANÇAISES

L'évolution de la balance commerciale de la France avec l'étranger seul (à l'exception des territoires d'outre-mer) peut se résumer dans le tableau ci-après :

BALANCE DU COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA FRANCE AVEC L'ÉTRANGER

(en milliards de francs)

	1955	1956	1957
Janvier	— 1,1	— 11,6	— 61,3
Février	— 12,5	— 30,6	— 54,5
Mars	— 17,2	— 31,5	— 51,4
Avril	— 7,4	— 28,3	— 53,7
Mai	— 7,7	— 37,4	— 51,4
Juin	— 12,7	— 36,6	»
Juillet	+ 1,6	— 35,9	»
Août	— 13,	— 37,8	»
Septembre	— 13,	— 39,9	»
Octobre	+ 0,4	— 51,6	»
Novembre	— 9,8	— 34,8	»
Décembre	+ 5,9	— 37,3	»
	— 86,5	— 413,3	»

On voit que le solde négatif de notre balance commerciale était, en 1955, de 86 milliards de francs, chiffre qui n'a rien d'anormal et qui pouvait être aisément compensé par les excédents de la balance des paiements. On voit aussi que, sur douze mois, trois ont présenté, en 1955, un solde légèrement positif, c'est-à-dire que pendant ces trois mois la France a vendu à l'étranger plus qu'elle ne lui a acheté. On constate par contre que, en 1956, notre balance a été constamment débitrice et que notre déficit a presque quintuplé, dépassant 413 milliards, somme difficilement supportable. Et on remarque enfin que

pour les cinq premiers mois de 1957 notre déficit commercial a atteint 272 milliards de francs, alors que, pour les cinq premiers mois de 1956, il avait été de 139,5 et pour les cinq premiers mois de 1955, il avait atteint seulement 46 milliards. L'accélération est vertigineuse.

Nous laisserons de côté les explications plus ou moins fantaisistes qui sont surtout des excuses : les conditions atmosphériques qui ont pesé sur les récoltes françaises ont affecté dans les mêmes conditions les récoltes de l'Europe Occidentale ; la fermeture du canal de Suez a entraîné des difficultés d'approvisionnement pour nos voisins presque autant que pour nous ; quant à l'affirmation suivant laquelle notre déficit croissant proviendrait de la nécessité où nous nous trouvons d'importer largement pour répondre aux besoins croissants d'une expansion sans précédent, elle signifierait que tout pays en expansion devrait voir sa monnaie s'affaiblir alors que l'exemple de nos voisins immédiats, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la Belgique ou la Hollande, prouve visiblement le contraire et qu'au surplus le bon sens suffit à suggérer qu'un pays prospère défend plus facilement sa monnaie qu'un pays anémique.

L'accroissement considérable du déficit commercial en 1956 et en 1957 tient à une augmentation massive de nos importations, tandis que nos exportations ne bougeaient guère sinon même déclinaient. Les raisons en sont diverses, mais deux sont particulièrement importantes. La première est certainement que le marché intérieur français a absorbé avec facilité une masse croissante de produits : ceux d'abord que lui fournissait l'activité française interne, laquelle a atteint des niveaux sensationnels, puis, comme cela ne lui suffisait pas, le marché français s'est montré apte à absorber une masse importante de produits étrangers. L'élévation considérable de la consommation générale française (tant en produits de consommation qu'en produits d'investissement) poussait la France à vendre peu à l'extérieur.

La seconde raison capitale est que nos prix de revient, et par conséquent nos prix de vente, sont en général supérieurs aux prix étrangers, de sorte que le consommateur français s'est trouvé renforcé dans son attitude d'acheteur avide de produits étrangers, tandis que le consommateur étranger se montrait peu disposé à acheter des produits français, trop chers et qui, au surplus, trouvaient si facilement preneur en France.

L'explication de cette étrange conjoncture, c'est-à-dire d'une prospérité industrielle remarquable conduisant cependant à une rapide faillite, tient dans la politique monétaire du Gouvernement, laquelle s'analyse en deux séries de mesures, l'une et l'autre arbitraires et contraires à la réalité des exigences économiques, mais conformes par contre toutes les deux à une vue simpliste, et profondément erronée, des moyens dont dispose un peuple pour s'enrichir.

SALAIRES ET NIVEAU DE VIE

Il est extraordinaire que les relations nécessaires entre les salaires nominaux et le niveau de vie de la population soient aussi profondément ignorées qu'elles le sont dans les cercles politiques qui ont dirigé l'économie française depuis dix-huit mois. Rappelons d'abord ce que doivent être les liens de la productivité et des salaires, et nous verrons ensuite à quelles conditions un accroissement de la consommation permet véritablement l'élévation du niveau de vie.

Depuis qu'il y a des statisticiens et qu'ils étudient la productivité, on répète une même affirmation dont l'erreur fondamentale tient à ce que les statisticiens travaillent sur des moyennes qui n'ont aucun rapport avec la réalité vivante. Les déclarations faites à la Tribune par le dernier président du Conseil ont confirmé qu'il convenait de réserver à la classe ouvrière le bénéfice de la productivité, ce qui, sous une apparente générosité que nous voudrions de tout cœur pouvoir partager, recèle une méprise mortelle. Et plus récemment encore, dans une étude dont le titre : « Les salaires et la productivité », permettait d'espérer que le problème fondamental y serait traité, on pouvait lire, sous la signature d'un économiste généralement écouté, que la faute commise en 1956 en France provenait essentiellement de ce que les salaires avaient progressé de 10,6 p. 100 alors que la productivité n'avait augmenté que de 8,1 p. 100. On ne saurait assez vivement regretter une telle ignorance. La productivité est l'instrument essentiel dont nous disposons pour améliorer les conditions d'existence, et nous nous obstinons à utiliser ce précieux instrument de façon anarchique et néfaste, à tel point qu'il déclenche des crises de pauvreté alors qu'il devrait être source de prospérité.

Si dans une activité bien déterminée (une industrie en général ou une usine en particulier) la productivité s'est accrue de 8 p. 100, les salaires peuvent être accrus d'un même montant sans que l'économie en soit ébranlée (ce qui ne veut pas dire que ce soit une voie à suivre, car elle peut être mauvaise pour d'autres raisons). Mais si nous considérons deux espèces d'activité et que dans l'une la productivité se soit accrue de 8 p. 100 tandis que dans l'autre elle est restée stable, il est antiéconomique au premier chef de dire que l'on peut majorer les salaires de 4 p. 100. Cela n'a pas de sens, pas plus que n'en aurait d'évaluer la vitesse d'un bateau par l'âge du capitaine. Et c'est pourtant ce que l'on fait délibérément ; sans se rendre compte que l'on déclenche ainsi une hausse implacable des prix, car la hausse des salaires de 4 p. 100 intervenant dans un domaine où la productivité n'a pas bougé se traduira inévitablement par l'élévation plus ou moins rapide du prix de vente.

Il va sans dire que ce schéma est simplifié quelque peu pour expliquer ce processus économique ; en réalité d'autres composantes intervien-

nent dans la détermination des salaires et des prix, mais de façon générale il est évident que l'on met ainsi en route un processus inflationniste au premier chef puisqu'il consiste à reconnaître, localement, un pouvoir d'achat supplémentaire qui n'est pas accompagné, localement, par une production accrue correspondante.

La France n'a certes pas le monopole de cette distorsion infligée à l'utilisation des bénéfices de la productivité. Un peu partout dans le monde on commence à se rendre compte de l'erreur que l'on commet en oubliant que les salaires sont solidaires les uns des autres, et qu'une augmentation qui serait admissible dans un cas devient inadmissible du fait de sa généralisation, même atténuée. Ainsi dénonce-t-on dans presque tous les pays l'inflation menaçante, que, en fait, l'élévation des salaires a provoquée. Du moins les inconvénients de cette véritable maladie se font-ils moins sentir lorsque chacun est atteint dans la même proportion. Depuis qu'il n'y a plus de système monétaire mondial, l'inflation est devenue un état dont les patients se rendent peu compte s'ils en souffrent tous à la fois, mais dont ils s'aperçoivent brusquement qu'ils sont les victimes lorsqu'elle se développe chez eux plus vite que chez leurs voisins.

On peut comparer les mouvements de salaires entre janvier 1955, janvier 1956 et janvier 1957 dans plusieurs pays. Nous ne voulons pas ici avancer que les uns sont trop hauts par rapport aux autres, ce qui supposerait un étalon général de valeur dont personne ne dispose. Mais leur évolution relative permet un jugement de portée incontestable. Or si on donne l'indice 100 au salaire moyen en vigueur dans chaque pays au début de 1955, on constate que le salaire français a passé à 109,3 au début de 1956 et à 119 au 1er janvier 1957, rattrapé de près par celui de l'Allemagne 116,6, alors que celui de la Belgique s'établissait à 116,3, celui des États-Unis à 112,10, celui de la Hollande restant à 106,1. Disons donc seulement, pour ne pas forcer une conclusion qui doit rester discrète si elle ne veut pas être fausse, que les salaires français, qui étaient considérés comme généralement plus hauts que ceux de l'étranger il y a deux ans, se sont depuis lors accrus plus vite que tous les autres, c'est-à-dire que, au minimum, on peut affirmer que l'écart existant il y a deux ans au lieu d'être atténué s'est encore augmenté.

Le pouvoir d'achat général reconnu à la France, tel qu'il est constitué par les rémunérations, gains, salaires, etc., des Français, et tel qu'il s'exprime en valeur nominale, n'a donc cessé de s'accroître. Il a absorbé une production française très largement croissante et, fait plus grave, il a absorbé aussi une production étrangère qu'il a achetée de plus en plus librement. C'est ici qu'il faut remarquer la confusion consistant à voir une saine « élévation du niveau de vie » dans tout ce qui est « élévation de la consommation ». Lorsque les Français produisent plus et consomment plus, il y a certainement élévation souhai-

table du niveau de vie et nous nous félicitons sans réserve de voir atteint un objectif qui doit être celui de tous les dirigeants de l'économie ; si un homme qui, après avoir gagné 100 et dépensé 100, gagne réellement 110 et dépense 110 dans un régime de prix stables, nous dirons qu'il a franchi une nouvelle étape dans son enrichissement individuel. En revanche, lorsque les Français produisent 100, mais consomment 120 parce qu'une certaine politique monétaire leur fait croire que leur pouvoir d'achat est vraiment 120, et que grâce à elle ils achètent 20 à l'étranger, alors que, pour ce faire, ils vendent les devises ou l'or qu'ils possédaient auparavant, la vérité est qu'ils s'appauvrissent. C'est exactement comme s'ils vendaient leurs meubles ou hypothéquaient leur maison pour consommer 120, ce qui est le plus sûr chemin pour glisser vers la ruine. La façon dont les dirigeants français ont dispersé aux quatre vents les actifs extérieurs de la France depuis janvier 1956 s'apparente malheureusement de façon étroite à cette joyeuse attitude du fils de famille qui dilapide son avoir et celui de ses parents.

LA BALANCE DES COMPTES ET LE COURS DU FRANC

Puisque nous avons donné le schéma du commerce extérieur français, complétons-le par celui de nos paiements extérieurs :

POSITION MENSUELLE DE LA FRANCE AUPRÈS DE L'U.E.P.

(en millions de dollars)

	1955	1956	1957
Janvier	+ 6,3	— 55,5	— 70,5
Février	+ 17,3	— 8,7	— 88,
Mars	+ 26,2	— 51,8	— 93,7
Avril	+ 10,9	— 33,9	— 108,02
Mai	+ 8,2	— 28,3	— 78,9
Juin	+ 24,4	— 46,3	— 106,6
Juillet	+ 26,4	— 70,6	»
Août	+ 21,3	— 68,4	»
Septembre	+ 16,7	— 79,9	»
Octobre	— 20,1	— 78,4	»
Novembre	+ 3,6	— 93,0	»
Décembre	— 4,5	— 39,	»
	+ 166,6	— 653,8	»

On voit que, pendant toute l'année 1955, la France a été pratique-

ment créditrice chaque mois auprès de l'U.E.P. La situation a commencé à se renverser en hiver 1955, le solde de nos comptes devenant régulièrement négatif pour chaque mois de 1956, avec une tendance évidente à l'aggravation de notre déficit. Quant aux six premiers mois de 1957, ils nous ont fait enregistrer 496 millions de dollars de déficit contre un déficit de 224,5 pour la période correspondante de 1956 et un excédent de 93 millions pour les cinq premiers mois de 1955. L'accélération de la crise monétaire a été implacable. Et l'on comprend que, devant l'épuisement entraîné par une telle hémorragie si longtemps considérée avec indifférence, il ait fallu brusquement, dans les premiers jours de juin, bloquer les importations, quelque funeste que soit une pareille mesure au regard du développement économique français, puis jeter dans le gouffre de notre déficit le quart de l'ultime réserve or de la Banque de France, sans pour cela éviter de recourir peut-être à des emprunts extérieurs, dernière et lamentable conséquence d'une politique indéfendable.

Un apologiste inattendu du Gouvernement socialiste qui a géré la France depuis janvier 1956 a déclaré qu'au moins ce dernier n'avait pas failli à ses engagements puisque, ayant promis de ne pas dévaluer le franc, il s'était refusé à le faire. C'est une singulière consolation verbale, car si effectivement le franc n'a pas été « dévalué », il est par contre incontestable qu'il a été jeté à terre et qu'on ne sait trop comment il pourra se relever. Pour savoir quelle étrange illusion inspirait la politique monétaire du Gouvernement, il suffirait de se rappeler ce qui a été pratiqué en matière d'importations étrangères systématiques dites « importations de choc » il y a seulement un an. A ce moment, et après avoir mis en route le mécanisme de la hausse des prix qu'aucun observateur objectif n'aurait dû pouvoir nier, on décida d'utiliser largement les devises françaises pour acheter les produits qui permettraient de briser en France cette hausse de prix que l'on voyait poindre. Imaginez donc que 100 kilogrammes de tomates valent 1 dollar à l'étranger et 420 francs en France. S'il ne s'agissait que d'un légume pris isolément on pourrait trouver une explication qui soit propre à son cas (l'exemple que nous prenons étant naturellement inventé pour faciliter l'exposé de la question), mais si le phénomène est suffisamment général et suffisamment durable, on peut penser que le dollar vaut 420 francs. Cette conclusion choque toutefois certains esprits qui déclarent que l'on fera baisser le prix des tomates en France jusqu'à 350 francs et que, pour cela, il suffit de les acheter à l'étranger et de les introduire sur le marché français. Cette singulière opération, bien loin de coûter quoi que ce soit à la France, semble même être avantageuse car elle dégage un bénéfice (!) à condition en effet que l'on considère que l'organisme acheteur français paie, avec un dollar qui vaut 350 francs, 100 kilogrammes de tomates qu'il vendra 390. Il aura en fait pesé sur les prix français, comme on l'espérait, et réalisé en

même temps un bénéfice non négligeable ; mais le revers de cet étrange comportement c'est que la France se sera appauvrie d'un dollar, et que, quel que soit le prix qu'elle lui attribue dans sa comptabilité, c'est un vrai dollar qu'elle n'a plus aucune chance de revoir... L'enchaînement des causes et des effets s'est révélé irrésistible, comme on devait s'y attendre. Et la caisse (non pas le cageot de tomates mais l'encaisse du Trésor) a continué à se vider. On conviendra qu'il est difficile de trouver une cohérence quelconque à une politique qui se traduisait il y a un an par des importations systématiques, même lorsqu'elles ne correspondaient pas à un besoin réel du marché, et qui se traduit aujourd'hui par un arrêt total des importations, même les plus nécessaires et quel que soit le trouble qui en résulte pour l'économie de notre pays ainsi malmené.

Qu'on le veuille ou non, le taux du franc se trouve mis en question par la politique qui a été suivie. Nous déplorons, autant sinon plus que personne, la désinvolture avec laquelle notre monnaie, déjà si affectée, a été récemment traitée. Mais il ne suffit pas que l'auteur d'un fait le blâme pour qu'il cesse d'en être responsable. Par contre il ne suffit pas non plus de proclamer la réalité d'un fait pour l'approuver. Alors que certains s'accommodent volontiers d'un glissement monétaire adroitement camouflé, nous trouvons, nous, que la chute d'une monnaie est une lourde faute commise au détriment du pays, mais ce n'est pas en changeant les mots que l'on change les choses. Si un prétendu médecin explique à un homme que pour le faire mieux marcher il convient de lui couper une jambe, il a tort. Mais si un chirurgien dit à un homme dont le pied est gangrené que, pour lui sauver la vie et lui permettre de marcher à nouveau, il convient de l'amputer, il est inadmissible de prétendre qu'il soit l'apologiste de l'unijambisme.

Le franc est incontestablement surévalué sur le marché extérieur. Sous la protection hypocrite de ce taux excessif, on a suivi une politique qui n'a pas voulu dire son nom mais qui nous a amenés à n'avoir plus de devises et à aliéner un lingot d'or sur quatre. Et l'on peut être sûr que l'expérience, si on l'avait laissée continuer plus longtemps, nous aurait conduits plus bas encore. S'imaginer que la dévaluation du franc soit un remède en soi, et qu'il suffise en tout état de cause de la décider pour voir les choses s'arranger, est absurde. Mais l'opération est malheureusement nécessaire, et l'important est de la réaliser intelligemment. La remise de notre monnaie à son niveau réel ne peut être réussie que si notre organisme a retrouvé une santé suffisante, si la stabilité économique a duré assez longtemps et si l'on accepte de faire preuve d'honnêteté politique vis-à-vis de l'opinion, toutes conditions qui supposent que l'on ait une pleine conscience du programme que l'on doit suivre, des remèdes que l'on doit appliquer et par conséquent des sacrifices auxquels il faut se résoudre.

*
* *

Certains s'étonnent d'une relative passivité de l'opinion, comme si la France ne comprenait pas la gravité de l'épreuve qu'elle subit. Peut-être y a-t-il en effet excès de nonchalance chez nous et cela tient sans doute à ce qu'avertis périodiquement qu'il n'y a plus une faute à commettre nous constatons cependant que notre pays continue de vivre. Mais il existe aussi probablement chez nous ce sentiment que les secousses auxquelles est soumise l'économie du pays ne proviennent pas d'une déficience congénitale de notre activité ou de circonstances auxquelles il nous soit impossible d'échapper. Nous savons que la France est au moins aussi bien pourvue que ses voisins, qu'elle a le maximum de dons physiques et intellectuels et qu'elle souffre surtout d'erreurs d'aiguillage. On peut dire que pour ceux qui en sont les victimes ce n'est pas une consolation suffisante. Mais il n'en reste pas moins qu'il dépend de nous d'utiliser un peu mieux les instruments chaque jour plus puissants dont nous disposons.

Les dix-huit mois que nous venons de vivre ont été marqués par la lutte puérile et sans issue que menait le gouvernement contre la hausse des prix qu'il avait lui-même déclenchée. Nous avons vu se renouveler les mêmes errements qu'on a suivis vis-à-vis de la propriété immobilière entre les deux guerres. L'expérience a prouvé de façon éclatante que la législation à prétention sociale qui bloquait les loyers a eu, en fait, comme conséquence de condamner des millions de Français à vivre dans des taudis ou à s'empiler de façon honteuse dans des logements trop étroits. Et l'élévation rapide des loyers ou du prix des maisons, à l'heure actuelle, est encore une conséquence de cette politique maladroite qui, pour avoir trop longtemps péché par défaut, conduit maintenant à pécher par excès. On ne jongle pas impunément avec les prix, les salaires et la monnaie. Il y a, sous chacun de ces termes, une réalité physique incompressible qui ne tolère pas la ruse. La question de l'expansion française n'est pas en jeu : elle continuera à se poursuivre. Mais le moins que l'on puisse demander est que ceux qui conduisent la machine en connaissent les rouages et n'appuient pas au hasard sur les manettes compliquées du tableau de bord. Si la locomotive est sortie des rails, ce n'est pas qu'elle fût mal construite ni que la voie fût déformée, mais c'est que le pilote au lieu d'appuyer sur le levier vert a enfoncé la manette rouge. Un défaut de mécanique serait incurable, tandis que l'incapacité du mécanicien, si déplorable soit-elle, n'est pas un mal sans remède.

ED. GISCARD D'ESTAING

A LA DÉCOUVERTE DES HITTITES

par Marcel Brion

La première apparition des Hittites en archéologie, je veux dire le moment où se manifeste par des objets, par des images, ce peuple mystérieux dont ne savait auparavant que ce qu'en racontaient les textes de l'Ancien Testament, et pour autant que leur destinée s'était à plusieurs reprises croisée avec celle des Hébreux, eut lieu au mois de janvier 1737, lorsqu'un Suédois, Jean Otter, chargé de missions en Turquie par le roi de France, se trouva face à face avec un bas-relief sculpté dans le rocher, non loin du village d'Ivriz où il avait campé. Ce bas-relief représente une figure géante brandissant une gerbe de blé et portant à sa ceinture de lourdes grappes de raisin. Devant ce dieu qui est vraisemblablement le dieu de la fécondité, une figure plus petite, celle d'un roi ou d'un prêtre, fait un geste d'offrande et d'adoration. Une inscription en caractères alors complètement inconnus commentait la signification de cette scène. Jean Otter décrivit, dans le rapport qu'il fit de sa mission, cette sculpture puissante et majestueuse, mais il n'était pas question encore de la rattacher aux Hittites, sur lesquels on savait si peu de choses précises, et le voyageur n'y attacha pas grande importance.

Un demi-siècle plus tard, les savants qui accompagnaient Bonaparte dans la campagne d'Égypte rencontrèrent sur les murs des temples de Thèbes et d'Abou-Simbel les représentations d'un peuple inconnu, physiquement très différent des Égyptiens auxquels il avait fait la guerre.

Il fallut attendre la découverte de Champollion pour pouvoir lire les textes égyptiens concernant les Hittites et le déchiffrement de l'écriture cunéiforme des Assyriens pour prendre connaissance des textes mésopotamiens dans lesquels il était question des Hatti ou Héthéens.

On en était là lorsque par un heureux hasard — ce hasard qui est

— Ci-dessus tête de roi trouvée à Karkemish (Archives photographiques, Paris.) Document reproduit dans Ceram. *Le Secret des Hittites.*

l'auxiliaire providentiel des archéologues ! — un voyageur appelé Burckhardt, — qui visitait en 1812 le bazar d'Hamath, remarqua une pierre faisant partie d'un mur très ordinaire ; elle attira son attention parce que, dit-il, « elle était couverte de petites figures et de signes, qui semblaient appartenir à une écriture hiéroglyphique, quoiqu'ils ne ressemblent pas aux hiéroglyphes égyptiens ». Près d'un demi-siècle plus tard, un missionnaire anglais William Wright, qui avait lu, probablement, les *Travels in Syria* de Burckhardt, rechercha la pierre signalée par son prédécesseur ; il eut la bonne fortune d'en trouver cinq autres dans les murs des maisons d'Hamath et obtint du pacha de la ville l'autorisation d'en prendre des moulages. La même année, on trouva une pierre inscrite analogue à celles d'Hamath dans un mur de la mosquée d'Alep ; elle était l'objet d'une grande vénération de la part des habitants qui lui attribuaient la vertu de guérir les ophtalmies. Voyant l'intérêt que cette bienfaisante pierre éveillait chez les « roumis », les gens d'Alep se hâtèrent d'ailleurs de la faire disparaître pour la soustraire à leur curiosité et à leur avidité.

Ce n'était pas beaucoup, mais on était sur la voie des découvertes importantes. Lorsqu'on eut reconnu la ressemblance des caractères figurés sur les inscriptions d'Alep et d'Hamath et sur le bas-relief d'Ivriz, on prit soin de rassembler toutes les inscriptions analogues que l'on pouvait rencontrer dans les sites hittites où l'on commença à faire des fouilles. En 1833, le Français Charles Texier avait identifié en Turquie les ruines de Boghazkeuy, qui conservait les remparts et les portes monumentales, gardées par des lions, de l'antique capitale des Hittites, Hattous. A Yasikaya, lieu que les indigènes lui avaient signalé comme contenant un immense bas-relief, et dont le nom signifie d'ailleurs *rocher écrit*, il examina un magnifique ensemble de sculptures. A la même époque, l'Anglais Hamilton étudia les vestiges d'une autre cité hittite extrêmement importante, Heuyuk. L'élan était donné : l'hittitologie allait faire des progrès rapides. A Karkemish, on trouva, en 1879, des inscriptions hiéroglyphiques comparables à celles d'Ivriz et de Zinjirli, et au début du siècle, en 1900 exactement, Messerschmidt commença la publication du *Corpus Inscriptionum Hettiticarum*, qui ne devait prendre tout son effet que le jour où les essais de déchiffrement des hiéroglyphes, commencés par Sayce, d'Oxford, vers 1875, aboutirent enfin à la révélation des secrets d'une langue qui, de même que le peuple dont elle était l'expression, défendait bien ses énigmes.

Les fouilles et les travaux des épigraphistes allaient se succéder au même rythme, et à mesure que l'on classait et que l'on définissait les prodigieuses sculptures dans lesquelles s'est épanoui le génie hittite, on rassemblait et l'on s'efforçait de lire les tablettes inscrites et les hiéroglyphes gravés sur les murs des villes et les bas-reliefs figurés. Les textes et les images devaient nous procurer enfin une connaissance plus exacte et plus approfondie de ces hommes que la Bible appelait

les *Fils de Heth*, parmi lesquels David recrutait ses guerriers, puisque l'infortuné Uri, le mari de Bethsabé, était un capitaine hittite.

La beauté de leurs femmes devait être très grande pour que David en arrivât au crime dont Uri fut la victime, et que son fils Salomon choisît de nombreuses jeunes filles héthéennes pour peupler son harem. Des trouvailles stupéfiantes furent faites, comme celle des treize mille tablettes qui constituaient la bibliothèque ou les archives diplomatiques de Boghazkeuy, que Chantre et Winckler avaient définitivement reconnu comme la vieille capitale de Hattous, Hattoushash ou Hatti. Le plus grand nombre de ces tablettes étaient écrites non pas en hiéroglyphes hittites mais en caractères cunéiformes, et en langue hittite dont la lecture devenait désormais possible.

***

A mesure qu'ils sortaient de l'ombre dans laquelle ils s'étaient dissimulés durant des millénaires, les Hittites avouaient le rôle considérable qu'ils avaient joué dans l'histoire des peuples de l'antiquité. On retrouvait leur correspondance diplomatique avec la chancellerie égyptienne dans les ruines de Tell-el-Amarna, la cité du Grand Hérétique Akhenaton, et les lettres échangées au sujet des mariages des princes égyptiens avec les princesses hittites ; on constate avec étonnement que cette correspondance diplomatique entre Tell-el-Amarna et Hattoushash ne se faisait dans aucune des deux langues des parties en présence, mais dans une tierce langue, le babylonien, qui devait servir de langue universelle à cette époque pour les relations de Cour à Cour et d'État à État. Les caractères cunéiformes avec lesquels ces documents sont rédigés sont ceux qui existaient déjà à l'époque de la Troisième Dynastie d'Ur, en Mésopotamie, c'est-à-dire vers le milieu du troisième millénaire avant Jésus-Christ.

Les *tablettes cappadociennes*, enfin, trouvées à Karaeuyuk, site de l'antique Kanès, avaient commencé d'être connues depuis la fin du XIXe siècle, mais c'est en 1925 seulement que Hrozny, ayant appris le secret de l'endroit où elles avaient été exhumées, fouilla dans les ruines des maisons et aperçut, parmi des débris de poterie minoenne, des centaines de tablettes, encore contenues dans leur enveloppe d'argile scellée. Contrairement à celles de Boghazkeuy et de Tell-el-Amarna, ces tablettes se rapportent à la vie privée des individus, généralement des commerçants assyriens installés en colonies, ainsi que l'a très justement fait remarquer M. Delaporte, qui y retrouve les noms des dieux d'Assur.

***

Pendant longtemps, le hittite a été pour les linguistes un idiome inconnu, comme le sont encore, d'ailleurs, le maya, et, plus près de nous

l'étrusque. Le problème qui se pose d'abord à l'épigraphiste c'est la lecture et l'identification des signes, qui sont les caractères de l'écriture, puis le déchiffrement de cette écriture, et enfin la transcription de cette langue étrangère en un langage connu. En ce qui concerne les Étrusques, si l'on connaît l'équivalence des lettres de leur alphabet avec celles du nôtre, à l'exception de quelques noms propres et de quelques mots peu nombreux, on ignore ce que les phrases elles-mêmes signifient.

Comment les documents découverts dans les sites archéologiques de l'Asie Mineure et de la Syrie, contenant des vestiges de la civilisation hittite, ont-ils été déchiffrés ? L'histoire de la connaissance du hittite montre autant de difficultés et d'obstacles qu'en a rencontrés la connaissance des cunéiformes mésopotamiens ou des hiéroglyphes égyptiens. On peut dire que tous les pays européens ont participé avec la même ardeur au déchiffrement des tablettes et des inscriptions rupestres. Les Anglais avec Sayce, les Français avec Contenau et Delaporte, les Allemands avec Winckler et Bossert, les Italiens avec Merrigi, les Tchèques avec Hrozny, ont travaillé activement à cette étude qui, commencée il n'y a pas un demi-siècle, a donné des résultats si appréciables qu'un nombre considérable de textes a pu être lu, se rapportant à la religion, à la mythologie, aux coutumes, aux lois.

Le destin des Hittites.

L'histoire du peuple hittite est fort complexe, car elle est étroitement liée à celle des grands États, comme l'Égypte, la Babylonie, l'Assyrie, avec lesquels les maîtres de l'Asie Mineure furent en relation constantes, soit que la guerre les opposât les uns aux autres, soit que des rapports d'amitié et même d'alliance parfois se fussent établis entre eux. Si ce survol d'une longue durée de siècles ne nous obligeait à être bref, il serait intéressant aussi de considérer dans quelle mesure la destinée des Hittites et leur civilisation ont pu être influencées par l'action de peuples voisins comme les Gasgas et les Mitanniens, mais il nous faut, ici, nous contenter de tracer les grandes lignes de cette courbe qui commence dans l'obscurité de la préhistoire et qui persiste jusqu'au début même de notre ère, puisque si, d'une part, on a découvert récemment de nombreux vestiges d'une époque de la pierre taillée en Asie Mineure, dans les sites mêmes où s'installeront plus tard, des villes hittites, on rencontre à Commagène, au Ier siècle après Jésus-Christ, des inscriptions hiéroglyphiques qui attestent l'emploi de cette écriture, peut-être comme une tradition rituelle, au moins dans les textes religieux et officiels.

Au XVIIe siècle avant Jésus-Christ, on reconnaît dans cette partie de l'Asie Mineure qui correspond à l'Anatolie actuelle, et qui deviendra le siège de l'empire hittite — gardons provisoirement ce terme d'*empire*,

quoique, comme nous le verrons plus loin, il ne soit pas tout à fait exact — un État fondé par le roi Pithana, dont la capitale est Koussar, d'abord, puis Hattusa, actuellement appelée Boghazkeuy. Avec les successeurs de Pithana — Anitta et Tudalia Ier — le petit État, constitué par un ensemble, de principautés de caractère féodal, se fortifie, s'agrège des cités-États voisines, qui se lient à lui par un pacte d'union défensive et offensive, et lorsque Labarna monte sur le trône, en 1710 avant Jésus-Christ, il possède des ressources militaires et économiques suffisantes pour consolider ses acquisitions et léguer à son fils Hattusil Ier ce puissant organisme politique et guerrier qui, avec Moursil Ier porte la guerre en Babylonie et s'empare même de sa capitale en 1530 avant Jésus-Christ.

Les Hittites constituent maintenant une force avec laquelle il faut compter. Ils opposent une barrière aux ambitions de leurs voisins, les Mitanniens, ils s'avancent jusqu'aux frontières de la Syrie et, du XVIe au XIVe siècle avant Jésus-Christ, ils ne cessent de s'agrandir et de renforcer leur cohésion intérieure. Il ne faut pas oublier, en effet, que cette cohésion ne pouvait être maintenue que par l'autorité du monarque, l' « empire » hittite étant en réalité une confédération d'États unis entre eux par des liens qui n'étaient jamais aussi forts et aussi sûrs que lorsqu'un roi énergique et redouté les maintenait énergiquement serrés. Le roi devait en outre affirmer sans cesse son prestige et son pouvoir auprès de cette sorte de *Parlement* qu'était l'assemblée des nobles, le *pankus*, qui sanctionnait ses actes et décidait de sa succession. Une constitution et un code réglaient les rapports des classes entre elles et des particuliers, et cette constitution est si libérale que, loin d'être un souverain absolu, le roi sera souvent paralysé dans sa politique intérieure et ses conquêtes extérieures par la turbulence des nobles. Télépinou fut le premier à fixer, vers 1500 avant Jésus-Christ, le principe de la succession au trône et de la continuité dynastique, ce qui lui permit enfin, et qui permit à Tudalii II, à Hantili Ier, à Alluwanna, de poursuivre cette *politique de grandeur* qui atteindra son apogée avec Suppiluliuma Ier (1375-1335).

Les conquêtes de ce chef, remarquable par sa volonté et par ses talents de stratège et d'administrateur, amènent l' « empire » hittite jusqu'au Haut Tigre, et sur l'Oronte jusqu'à Kadesh. Il faut qu'il soit devenu une personnalité exceptionnellement impressionnante pour que le pharaon Amenophis III ne proteste pas contre ses empiétements dans une région syrienne où la domination égyptienne semblait inébranlable, et pour que la femme de Tout-ank-Amon lui écrive, après la mort de son mari, sollicitant qu'il lui envoie un de ses fils pour l'épouser et faire de lui le maître de l'Égypte... Un demi-siècle plus tard, cette combinaison n'ayant pas abouti, la guerre avec l'Égypte atteindra son point le plus aigu par la victoire des Hittites à Kadesh, en 1296 avant Jésus-Christ, où Ramsès II sauva à grand'peine de l'anéantissement les restes de son énorme armée.

La paix s'établit enfin, entre Hattusil III et Ramsès II, par un échange de mariages princiers, la propre fille du roi d'Hattusa entrant dans le harem du pharaon, vers 1280 avant Jésus-Christ.

Les conquêtes des Achéens en Méditerranée, la croissante puissance de l'Assyrie, les troubles intérieurs provoqués par une aristocratie turbulente que le désordre enhardissait, finirent par affaiblir l'empire que des souverains débiles étaient incapables de défendre. Les Phrygiens, les Gasgas, les Moushkis, envahisseurs étrangers chassés par les grandes migrations de peuples qui se produisent vers 1200 avant Jésus-Christ, achèvent de démembrer l'empire hittite. Hattusa est incendiée en 1200 ; les Assyriens deviennent les maîtres d'une partie du pays, le reste revenant au morcellement anarchique de la féodalité traditionnelle. Mais si l'État hittite, en tant qu'État, n'existe plus, la civilisation hittite se maintient, avec la religion, les coutumes, la législation, dans les cités-États de la Syrie du Nord et de la Cilicie.

Les vestiges grandioses que l'on a trouvés à Karatepe, à Zendjirli, à Karkemish, datent de cette période où la puissance hittite survit à la destruction de son empire, et cela pendant près de cinq siècles, ce qui prouve que les Hittites représentaient une force civilisatrice plus grande encore qu'une force politique et guerrière. Ce ne fut qu'en 700 avant Jésus-Christ, que les dernières cités-États de tradition hittite furent prises par les Assyriens, incorporées à leur empire, et fondues dans leur propre civilisation ; malgré les poussées et les pressions qu'exercèrent sur eux, pendant ces cinq siècles, les populations étrangères avec lesquelles ils s'étaient amalgamés, les Syro-Hittites continuaient à les dominer, cependant, par la supériorité de leur culture et de leur art.

Si nous étudions la civilisation des Hittites, qui est demeurée presque sans changement depuis les temps quasi légendaires de Pithana, vers 1900 avant Jésus-Christ jusqu'à son extinction dans les cités syriennes écrasées enfin par les Assyriens, nous constatons qu'ils ont prévalu, militairement, en raison de leur supériorité dans le traitement du fer qui fournit les armes, et de la charrerie, puisque les chars hittites infligèrent maintes défaites aux chars égyptiens eux-mêmes, pourtant renommés, et politiquement parce que leur législation marquait un immense progrès sur celle qui régissait les rapports des individus en Égypte et en Mésopotamie. Chez eux, les esclaves eux-mêmes avaient leur statut, et une humanité, qui fait défaut ailleurs, inspire les codes hittites. Leur prestige reposait aussi sur ce fait qu'ils acceptaient, avec une aimable tolérance, les divinités des peuples qu'ils avaient vaincus et leur faisaient place dans leur propre panthéon, déjà si encombré qu'on appelait les Hittites le *peuple aux milles dieux*. De même, respectaient-ils les coutumes, la langue et les traditions de leurs vassaux, et s'appliquaient-ils habilement à traiter en associés qui seraient entrés de bon

gré dans leur confédération, les peuples vaincus qu'ils évitaient prudemment d'humilier et d'asservir.

Grâce à cette largeur d'esprit et à cette conception *moderne* de l'exercice du pouvoir, si différente des idées qui gouvernaient l'Orient ancien, les Hittites ont pu triompher pendant près d'un siècle des obstacles que présentaient le caractère composite de leur État et le péril constant du voisinage d'empires ambitieux, avides et puissants.

Le secret de l'Ecriture hittite.

La première publication de la grammaire hittite de Hrozny remonte déjà à 1915, mais plusieurs corrections y ont été apportées, par Sommer, en particulier, par Forrer, Cavaignac, et Sturtevant qui a fait paraître en 1933 sa *Grammaire comparative de la Langue hittite*, quatre ans après les *Éléments de Grammaire hittite* de Delaporte : c'est en 1940 que le bilan des études grammaticales a été rassemblé dans le *Ethitisches Elementarbuch* de Friedrich, qui n'a pas été dépassé jusqu'à présent. S'il ne subsiste pas d'équivoque pour tout ce qui regarde les textes hittites écrits en caractères akkadiens, la transcription des hiéroglyphes n'a pas encore perdu tout à fait un caractère aventureux.

Examinons d'abord les tablettes écrites en langue akkadienne, qui était à cette époque la langue de la diplomatie et de la science, tout comme le latin dans le moyen âge européen ; elles ne présentent aucune difficulté, puisque l'akkadien est bien connu aujourd'hui. Mais à côté de ces documents d'archives rédigés dans la langue internationale de ce temps-là, on avait découvert à Boghazkeuy des tablettes inscrites en caractère cunéiformes, dans une langue qui n'était pas l'akkadien, et cette langue était ignorée des épigraphistes.

En 1913, un groupe de linguistes allemands, dont Hrozny faisait partie, s'attaqua à cette inconnue, qui menaçait de rester longtemps telle. Heureusement il y avait, parmi ces milliers de tablettes, des sortes de dictionnaires akkado-hittites dont faisaient usage les scribes attachés à la chancellerie royale. Cela éclairait tout au moins le mystère de quelques mots. Knudtson avait ouvert une porte en suggérant que le hittite devait être une langue indo-européenne, d'après les lettres diplomatiques découvertes dans les archives d'Amenophis IV à Tell-el-Amarna. Hrozny, sans craindre les reproches que le monde des sémantistes avait adressés à Knudtson pour cette suggestion considérée comme trop hardie, eut l'audace d'employer la méthode de la linguistique comparée à la traduction d'une phrase, qui plus tard servit de clef, en remarquant les analogies existant entre les divers idiomes indo-européens.

Voici comment cette phrase hittite, *Nu Ninda-an ezzateni vâdar-ma ekutteni*, finit par donner ceci : « Maintenant vous mangez du pain et vous buvez de l'eau. » Le processus même du déchiffrement est très intéressant, car il illustre le mécanisme phonétique commun aux langues

indo-européennes. Cette phrase contenait un idéogramme qui signifiait pain, nourriture solide, et qui s'écrivait *ninda* en sumérien. Hrozny partit de là et fit le raisonnement suivant, que je rapporte tel qu'il a été résumé par Contenau. « Pain est connu ; *an* est sans doute une désinence casuelle ; l'idée de manger vient à l'esprit. Or, *ezza* rappelle ezzan qui signifie manger en vieux haut allemand. *Teni* parut à M. Hrozny, par d'autres passages, une terminaison de la deuxième personne du pluriel. *Nu* ne serait-il pas analogue à l'anglais now, maintenant ? d'où le sens : « Maintenant vous mangez du pain. » La seconde sentence semble parallèle à la première, d'autant que *ma* est une enclitique qui unit les membres de phrases en akkadien ; *vâdar* rappelle water (vieux saxon ; *watar* l'eau), d'ou *ekkuteni* pourrait être « vous buvez » ; justement on trouvait dans un autre texte *akuwanna* à comparer à *aqua*, eau, qui devait avoir le sens de boisson. Et la phrase devenait : « Maintenant vous mangez du pain et vous buvez de l'eau [1]. »

Ce recours à diverses langues modernes pour interpréter un texte vieux de plusieurs millénaires, et inconnu par surcroît, peut paraître dangereux par la place trop large qu'il laisse aux hypothèses et aux conjectures, mais à l'expérience, il s'avéra efficace. Le problème est devenu infiniment plus compliqué lorsqu'on s'est trouvé en face d'inscriptions rédigées non plus en cunéiformes mais en hiéroglyphes, étant bien entendu que ceux-ci n'avaient pas plus de rapport avec les hiéroglyphes égyptiens qu'avec les pictogrammes chinois archaïques, les glyphes mayas, ou les signes inexpliqués des « bois parlants » de l'île de Pâques.

Dans le pays des Hittites, comme partout ailleurs, il paraît évident que le pictogramme, c'est-à-dire la signification de la chose par une image qui la représente, a précédé l'idéogramme, qui est déjà le résultat d'une opération intellectuelle abstraite, et, à plus forte raison, le signe alphabétique, qui est une pure convention. Le passage du pictogramme au signe abstrait suit le même processus en Chine et en Mésopotamie, mais l'antériorité de l'hiéroglyphe pictographique est certaine.

Les Hittites ont employé les hiéroglyphes comme écriture monumentale, donnant un aspect solennel aux inscriptions ; c'est la raison pour laquelle cette écriture est restée utilisée comme graphie sacrée en Égypte longtemps après que le démotique et le cursif, eux-mêmes déformations des pictogrammes hiéroglyphiques, aient été généralement employés. Mais le lien qui, dans les tablettes de Boghazkeuy, était constitué par le caractère lui-même en cunéiforme, manquait. On était donc réduit à l'ignorance ou aux hypothèses. On déplorait l'absence de toute inscription bilingue, lorsqu'on s'avisa qu'une empreinte de sceau sur une lame d'argent portait l'image d'un homme, qui pouvait être aussi une divinité, autour duquel se trouvaient des signes hiéroglyphiques comparables à ceux que l'on avait aperçus sur les inscriptions : tout

1. G. Contenau, *La civilisation des Hittites et des Mitanniens*. Paris, Payot, 1934. Lire aussi : L. Delaporte, *Les Hittites*. Paris, Albin Michel, 1936.

autour du sceau, enfermant personnage et hiéroglyphes, courait un texte écrit en cunéiformes, dont on pouvait penser qu'il était la traduction des hiéroglyphes.

Ce sceau, que l'on appelle la bulle de Tarkodemos, disparut malheureusement, et il n'en resta qu'une empreinte sur laquelle les cunéiformes étaient assez brouillés, déformés, à moins qu'ils n'aient été tracés à l'origine par un scribe maladroit ou négligent. Sayce consacra plusieurs années au déchiffrement de cette énigme, et il arriva à la traduction suivante : « Je suis Tarriktimme roi du pays de la ville. » Tarkondemos, Tarriktimme, Tarqmuwa... On savait que, sous le règne de Suppiluliuma, un homme de ce nom régnait sur le pays de Mira.

Art hittite.
Stèle de Marash.
Un scribe portant un faucon se tient sur les genoux de sa mère.
(Archives photographiques, Paris.)

Ce n'était pas beaucoup : sur le sceau en question, il y avait seulement six hiéroglyphes et dix signes cunéiformes. Les conclusions de Sayce sont-elles entièrement convaincantes ? Hrozny n'en est pas encore certain.

L'Art hittite.

Quoi qu'il en soit, à défaut d'une abondance de textes qui nous renseigneraient sans équivoque sur la vie religieuse, intellectuelle, sociale et morale des Hittites, nous possédons du moins aujourd'hui une quantité considérable d'œuvres d'art attestant la puissance de ce peuple, son sens de la grandeur, de la force et de la majesté. Les bas-reliefs qui décoraient les portes et les palais des grandes cités hittites manifestent un sentiment plastique, simple, vigoureux, très différent de celui dont font preuve les Égyptiens, les Mésopotamiens ou les Grecs. L'esthétique hittite présente une indiscutable originalité, malgré la fréquence et l'importance des relations que ce peuple entretint avec la vallée du Nil et le Croissant fertile. En revanche, ils ont exercé une influence durable, ces artistes hittites, sur les nations voisines de l'Asie Mineure. On reconnaît dans les objets de bronze trouvés à Euyuk, représentant soit un cerf

recouvert de signes mystérieux, soit des « roues solaires » qui ne sont pas sans analogies avec celles que l'on rencontre dans l'Europe septentrionale, les prototypes des bronzes du Louristan.

Il n'est pas impossible non plus que les Étrusques aient eu des relations avec les Hittites, avant les migrations qui les ont amenés en Europe. Chez ces deux peuples, presque aussi énigmatiques l'un que l'autre, on rencontre certains traits communs. Les Hittites, par exemple, pratiquaient activement la divination, et consultaient le foie des victimes sacrifiées, coutume que l'on retrouve également chez les Étrusques qui avaient poussé très loin la science des présages et qui, de plus, l'enseignèrent aux Romains. Certaines parties du foie étaient placées sous l'influence de certains dieux, ou génies, dont l'action, bienfaisante ou malfaisante, se manifestait selon l'état dans lequel se trouvaient les régions du foie correspondantes. Les apprentis devins apprenaient cette technique *hépatique* des oracles sur des maquettes de bronze, de terre cuite ou de pierre, figurant un foie divisé en casiers dont chacun était affecté à un présage particulier.

Que l'on ait trouvé à Piacenza, en Italie, et à Boghazkeuy, en Asie Mineure, des maquettes de foies très semblables, prouve que devins étrusques et hittites pratiquaient les mêmes méthodes. Que ces méthodes aient eu une source unique, et aient été transmises aux Étrusques par les Hittites, c'est là une conclusion qui paraît vraisemblable.

Existe-t-il une analogie semblable entre la sculpture étrusque et la sculpture hittite ? Ne poussons pas trop loin le rapprochement ; les Étrusques, s'ils ont beaucoup reçu de l'Asie Mineure, sont entrés très tôt dans l'atmosphère civilisatrice de la Grèce et c'est d'elle qu'ils ont reçu la plus forte empreinte. Ils se sont détachés des leçons de l'Asie Mineure à partir du moment où ils se sont donnés au génie hellénique. En réalité, ce serait en Mésopotamie que l'on trouverait des équivalents de l'esthétique hittite, mais celle-ci est toujours restée très étroitement attachée à la personnalité singulière de ce peuple.

Lorsqu'on étudie les grands bas-reliefs hittites, ceux de Marash, de Zendjirli, de Karatepe, de Tell-Halaf, de Karkemish, de Malatia, pour ne citer que quelques-uns des sites les plus importants, on est frappé par l'intensité violente et presque féroce de la vitalité qui anime ces personnages courts et musclés, ces animaux ramassés sur eux-mêmes comme toujours prêts au bond.

Malgré l'inévitable hiératisme qui fige les processions de prêtres et de guerriers s'avançant vers le roi ou le dieu, le naturalisme le plus direct et le plus franc reste un des traits de caractère les plus fortement accusés dans l'art hittite. Scènes de guerre ou de sacrifices, batailles, cortèges sacerdotaux ou princiers montrent la même énergie contenue, contractée, sans cesse prête à l'explosion. On remarque aussi un dynamisme prodigieux dans le mouvement de marche rapide, presque de

course, que l'on voit chez les rois-guerriers des bas-reliefs de Gaour-Kalessi, dans l'Anatolie centrale.

Depuis le jour déjà lointain où la rencontre fortuite d'une sculpture rupestre à flanc de falaise ou d'une pierre inscrite dans un mur lança les savants sur la piste d'un peuple ignoré, d'immenses progrès ont été faits et sont faits chaque jour. Le nombre des sites hittites prospectés, fouillés et aménagés pour l'émerveillement des voyageurs, augmente sans cesse. Karkemish, Zendjirli, Tell Ahmar, Tchatal Huyuk, Skajé Guezi, Tell Halaf, Euyuk, Alishar, Alaka, Boghazkeuy, ont été soigneusement déblayés et nous renseignent très complètement sur ce qu'étaient les plans des villes et des forteresses, les procédés de construction, les techniques artistiques et l'esthétique des Hittites aux différentes périodes de leur histoire. Celle-ci, en effet, est extrêmement longue puisque ses débuts remontent bien avant l'invasion des Indo-Européens, et s'achève avec la prise de Karkemish par les Assyriens de Sargon II à la fin du VIIIe siècle avant Jésus-Christ.

Vase hittite en forme de bélier.
(Archives photographiques, Paris.)

Les archéologues et les esthéticiens, se basant sur des données stylistiques, se sont mis à peu près d'accord aujourd'hui sur la datation des œuvres les plus importantes de la sculpture hittite, qui reste l'élément capital de leur art, puisque la céramique est assez rare, ainsi que les objets de bronze, et qu'aucune peinture n'est parvenue jusqu'à nous — s'il en a existé. Dans le style et la technique de ces sculptures, qu'il s'agisse de bas-reliefs ou de statues en ronde-bosse, on distingue nettement les trois grandes périodes de l'histoire de ce peuple.

Les premiers Hittites proprement dits, ceux que l'on désigne ainsi sous le nom de Proto-Hittites, sont probablement des immigrés qui, en Syrie, se seraient mêlés à ce qui restait des autochtones. Les historiens les considèrent comme des *Asianiques* : sous ce nom on range les habitants de l'Asie occidentale qui ne sont ni des Sémites, ni des Indo-Européens. On les appelle quelquefois aussi Japhétites. Ni sémites, ni aryens dans leur type ethnique et dans leur culture, les Asianiques sont ces brachycéphales à grand nez que nous apercevons sur les bas-reliefs hittites, et dont il semble bien que les Arméniens soient aujourd'hui les descendants lointains.

Sur cette première couche de civilisation, vient se superposer la grande race — ou association de races — des Indo-Européens, que, traditionnellement, on faisait descendre du Pamir, mais qui étaient issus plus vraisemblablement des grandes plaines russes. Certaines données de caractère linguistique permettent de supposer qu'avant cette invasion massive des Indo-Européens, qui se situe au deuxième millénaire, il y eut, auparavant, des infiltrations sporadiques. Quoi qu'il en soit, les envahisseurs destinés à s'installer en Asie Mineure, semblent avoir traversé le Caucase ou suivi le Bosphore. Indo-Européens et Proto-Hittites se sont fondus d'une façon plus ou moins complète.

Si l'on songe aux extraordinaires brassements de civilisations qui furent la conséquence de ces migrations où tant de peuples divers se trouvèrent mis en mouvement, on est plus aisément porté à reconnaître tout ce qu'il y a de varié et de contradictoire dans cet amalgame. L'art hittite dans toute la durée de son développement, c'est-à-dire tout au long des trois périodes, proto-hittite, indo-européenne-hittite, et, enfin, syro-hittite, offre un échantillonnage de variations sur le thème essentiel et constant de l'esthétique de ce peuple, reconnaissable dans ses statues et ses bas-reliefs : type physique court, trapu, à gros nez ; vêtement caractéristique, souliers pointus *à la poulaine*, bonnets pointus, robes plissées ; modelé sculptural énergique et simplifié, donnant, chez l'homme comme chez l'animal, une impression de force prodigieuse [1].

Les Hittites et la Religion.

Les travaux activement menés aujourd'hui nous renseignent beaucoup mieux sur les caractères du peuple hittite qu'on ne pouvait l'espérer il y a encore une trentaine d'années. Des sites nouveaux, ou qui avaient été insuffisamment étudiés jusqu'à maintenant, ont fait l'objet de recherches extrêmement importantes durant ces dernières années : à Mersin, par exemple, à Alaka, à Karatepe. Le professeur Garstang, nommé directeur de l'école anglaise d'Archéologie à Ankara, en 1947, a dégagé, après plus de quarante ans d'efforts, les excavations de Mersin, dans la plaine de Cilicie, où furent recensés et examinés plus d'une centaine de sites différents. Là se superposent des strates de culture remontant jusqu'à 3 600 avant Jésus-Christ. Mais il faut tenir compte aussi, quoique nous ne soyons pas encore entrés dans l'Histoire à ce moment-là, des travaux de Burkitt dans les couches néolithiques, qui sont de deux mille ans plus anciennes, au moins. Ces fouilles ont mis au jour de curieux échantillons de céramique dont on retrouve l'analogue dans les environs d'Alep.

A Karatepe, dans la plaine de l'Adana, on a découvert, il y a une

1. On trouvera de très belles illustrations dans M. Riemenschneider. Le *Monde des Hittites*, Paris, Corréa, 1955.

dizaine d'années, les vestiges d'une importante cité néo-hittite. Parmi les trésors rapportés de ces fouilles, mentionnons surtout des sculptures qui, s'écartant du type hittite courant et constant, montrent des traces d'influences grecques fort curieuses. On a dégagé du sol, en même temps que ces sculptures de type égéen, des inscriptions relatives à un peuple appelé tantôt Danuna, tantôt Danauna, et qui pourraient être les Danaoi dont il est question dans l'*Iliade* comme alliés des Achéens dans leur guerre contre Troie. Rappelons, à ce sujet, qu'en 1903, déjà, Myres avait trouvé à Troie même, dans la couche appelée Troie I — on sait qu'il y en a sept superposées — des fragments de céramique qu'il nommait anatolienne, et qui ressemblent à ceux découverts à Karatepe.

Grâce aux sculptures qui les représentent, aux textes et aux inscriptions qui nous permettent de pénétrer dans leur vie familière, quelquefois même, dans leur vie politique et dans leurs croyances religieuses, les Hittites ont cessé d'être ces « inconnus » mentionnés seulement par un verset de la Bible. Nous connaissons aujourd'hui jusqu'aux plaisanteries que se permet leur dieu espiègle Telepinu, qui partage avec le Dionysos grec le privilège d'être le dieu du vin, et qui, ivre de son vin, se cache, si bien que la vie menace de s'arrêter sur la terre, et tous les dieux doivent se liguer pour corriger l'impertinent, qui devient tout à la fois le protecteur de la fertilité et le maître des enfers. Nous connaissons aussi le chaudron de métal dans lequel on enferme Telepinu pour le punir de ses méfaits. Nous possédons enfin assez de renseignements sur le panthéon hittite pour distinguer les différents dieux et leurs attributions respectives.

Une des plus singulières parmi ces divinités, qui semble avoir été introduite par les Indo-Européens, car on la retrouve chez les peuples celtiques et germaniques, descendants eux aussi des envahisseurs venus des plaines russes et fondus ensuite parmi les autochtones, c'est le dieu-Cerf. « La beauté du cerf et la forme de ses bois ont frappé les Indo-Européens et ils en ont fait un dieu, le dieu-Cerf, qui jouit d'une vénération particulière [1]. »

Une figurine de bronze, trouvée à Euyuk, représente un cerf recouvert de cercles et de croix, qui sont des symboles du Soleil. Runda, le dieu-cerf, doit donc être assimilé à une divinité solaire, de la même manière que Tarhund est le dieu de l'Orage : tous deux partagent le privilège d'être les principaux dieux des Hittites, et de présider au jeu de dés, qui devait être en même temps une cérémonie religieuse, un rite de divination, et probablement un simple divertissement ; les dés à jouer qui ont été découverts dans les sites hittites portent les mêmes signes que le dieu-cerf en bronze d'Euyuk.

Il est particulièrement intéressant pour nous, aujourd'hui, de retrouver en Europe même le prolongement de ce panthéon qui a disparu, en

1. Riemenschneider, *op. cit.*, p. 74.

Asie Mineure, avec l'empire que détruisit Sargon II. Le dieu de l'Orage, tueur de dragons, est devenu le Siegfried des Niebelungen et le saint Georges de l'hagiographie chrétienne. Quant au dieu-cerf, Runda, il est devenu saint Hubert, patron des chasseurs. « Comme le cerf de saint Hubert porte le crucifix entre ses bois, le dieu-cerf d'Euyuk porte un autre cerf entre ses cornes. L'étude des anciennes civilisations prouve la pérennité du mythe. Le dieu du Jeu hittite n'a pas, lui non plus, perdu ses attributs ; ses osselets sont devenus *la clef de saint Hubert*, que l'on posait, au moyen âge, sur la tête des chiens de chasse pour les préserver de la rage. L'*astragalos*, l'osselet de l'Antiquité, s'est simplement transformé en *clef* : les légendes inventent rarement, elles conservent l'héritage du passé. L'osselet, qui donne sa forme à la barre d'argent hittite et qui sera plus tard un des attributs de Jupiter Dolichenus, descendant du dieu-cerf anatolien, est aussi le modèle d'un pictogramme fréquemment employé dans le système hiéroglyphique hittite [1]. »

Ces survivances s'affirment d'une façon saisissante quand nous examinons les statues colossales qui flanquent à Euyuk la porte dite des Sphinx, datant du Nouvel Empire ; sur la face intérieure d'un de ces montants de porte, on aperçoit une figure que l'héraldique européenne a rendue familière : celle de l'aigle bicéphale, aux ailes ouvertes, et surmonté d'une couronne, symbole de Runda, représenté ici non pas en cerf ni en chasseur, mais en oiseau prédateur, serrant un lièvre entre ses serres. Ce symbole qui est devenu, au moyen âge, et demeuré pendant des siècles, l'élément essentiel d'armoiries impériales, qui n'ont disparu qu'avec les empires eux-mêmes qu'elles désignaient, n'a pas été transmis à l'Europe par les Hittites, on le comprend bien, mais appartient en commun à diverses civilisations, sorties d'une souche commune.

Les archéologues soulignent volontiers, également, l'influence qu'a eue, sur le développement de l'architecture domestique dans l'antiquité, le type de maison hittite que l'on appelle le bet-hilani, « édifice comprenant un hall d'entrée pourvu d'une colonnade en avant, et surtout un kiosque de forme particulière, avec, au premier étage, des fenêtres permettant au veilleur de bien voir les arrivants ». Bet-hilani, en effet, signifie *maison à fenêtres*.

Hrozny, étudiant le plan des palais hittites, conclut, de l'examen des ruines des grands édifices royaux de Boghazkeuy, que ceux-ci, tout comme le dieu-cerf s'est transformé en Jupiter Dolichenos et en saint Hubert, ont servi de prototype au palais crétois, au labyrinthe où habitait le Minotaure, divinité crétoise, certes, mais, comme le pense Hrozny, originaire d'Asie Mineure. Le taureau dont le culte s'étend, pendant l'Antiquité, sur toutes les rives de la Méditerranée, et dont il est possible que le Minotaure soit également un aspect, est universellement associé au mythe de la mort et de la résurrection. C'est en s'arrosant du sang d'un taureau que les mystes de Mithra renaissaient à une vie spirituelle, sur-

1. Riemenschneider.

naturelle, que l'on peut comparer à celle qu'apportait aux chrétiens le baptême par l'eau.

Si les sculptures nous ont fait connaître la physionomie et les attributs des dieux hittites, les textes inscrits sur les bas-reliefs ou les tablettes nous permettent de pénétrer les éléments essentiels de la pensée religieuse d'un peuple qui fut en relations, nous l'avons vu, avec Israël et avec l'Égypte. On ne s'étonnera donc pas de surprendre dans les oraisons du roi Mursil II, qui fut un des plus grands souverains du Nouvel Empire (il vivait aux environs de 1350 avant Jésus-Christ), une singulière parenté d'esprit avec un pharaon comme Akhenaton, et un prophète juif comme Job.

Il est fort intéressant d'observer, du point de vue psychologique, que, dans ces oraisons, Mursil se défend d'avoir péché et déplore d'être châtié en raison des péchés de ses ancêtres : « Dieu de l'Orage de Hatti, mon Seigneur et vous dieux, mes Seigneurs, c'est ainsi : on a péché. Mon père aussi a péché. Il a transgressé les paroles du Dieu de l'Orage de Hatti, mon Seigneur, et moi je n'ai péché en rien. Et il en est ainsi : le péché du père vient sur le fils. Sur moi est venu le péché de mon père [1]. Voici que je l'ai confessé au dieu de l'Orage de Hatti, mon Seigneur, et aux dieux, mes Seigneurs ; cela est, nous l'avons fait. Puisque j'ai confessé le péché de mon père, que s'apaise l'esprit du dieu de l'Orage, mon Seigneur... [2]. »

Si l'aigle à deux têtes de l'empire russe et de l'empire des Habsbourgs, se trouve déjà sur les sculptures hittites, nous admettrons sans peine que le roi Mursil a connu l'angoisse qui poussa Kierkegaard enfant, non pas à apaiser mais à défier, au contraire, le dieu de l'Orage : disons Dieu tout court. L'angoisse est de tous les temps et de tous les pays. Sans doute est-elle inséparable de la condition humaine, quelle que soit la forme que peuvent lui donner un monarque d'Asie mineure contemporain de Ramsès, et un philosophe danois du XIXe siècle.

MARCEL BRION

1. Le père de Mursil II est le célèbre Suppiluliuma, contemporain d'Armenophis IV, pharaon d'Egypte.
2. Riemenschneider.

LA SIBYLLE

par PÄR LAGERKVIST

II

J'HABITAIS tantôt chez mes parents, tantôt dans la maison voisine du temple, chez une vieille femme qui veillait sur moi comme elle avait toujours veillé sur les pythies à l'époque des grandes fêtes, à la fois longues et nombreuses. Le service de la prophétesse auprès de l'oracle devenait alors si épuisant qu'elle avait besoin de soins, de repos et pendant la nuit d'un sommeil calme et réparateur.

Durant une grande partie de sa vie la vieille femme avait été chargée de cette fonction par les prêtres. Elle savait tout des pythies depuis de nombreuses années et aimait parler d'elles. Des prêtres aussi. Elle était fort bien renseignée sur ceux d'entre eux qui avaient la foi et sur ceux qui la simulaient. Le prêtre qui m'avait conduite pour la première fois au lieu sacré était du nombre des simulateurs. Il n'en jouissait pas moins d'une grande considération en raison des services qu'en sa qualité de trésorier il avait rendus au sanctuaire. Il devait d'ailleurs quitter bientôt cette charge qu'on n'occupait que pendant un nombre limité d'années. Tous les prêtres appartenaient aux bonnes

Résumé des précédents chapitres. — *Près de Delphes, une maison perdue dans la montagne. Sur le seuil une vieille femme et près d'elle un être étrange sur le visage duquel est fixé un éternel sourire. Un voyageur passe : c'est le juif errant. Il conte comment un dieu l'a maudit et condamné à errer éternellement sur la terre. Il n'aime pas ce dieu, ni aucun dieu ; les dieux sont impitoyables ; mais il voudrait comprendre son destin. L'oracle de Delphes questionné n'a pas voulu répondre. Mais on lui a parlé d'une ancienne sibylle qui peut-être pourrait l'éclairer sur son destin. Cette sibylle, c'est justement cette vieille femme. A son tour celle-ci retrace son histoire, décrivant sa paisible enfance avant d'évoquer le jour où les prêtres l'ont choisie, où elle a été désignée comme sibylle. Elle a été une prophétesse fameuse, comme on n'en avait jamais vu. Elle évoque ses premiers pas dans l'enceinte sacrée et les heures où juchée sur le trépied, enveloppée par les vapeurs venues du gouffre, elle était possédée par le dieu. Un dieu sauvage qui la conduisait jusqu'aux transes, jusqu'à un bonheur indicible, pour la laisser ensuite vide, épuisée, désespérée, horriblement seule.*

familles de Delphes et les plus haut placés à la meilleure noblesse. Ma vieille logeuse parlait d'eux souvent. On aurait dit qu'à ses yeux le temple leur devait sa célébrité. De cette célébrité elle prenait grand soin ; le sanctuaire et tout ce qui s'y rapportait lui tenaientfort à cœur et elle était fière d'y être attachée. Jamais je ne l'entendis parler du dieu.

Malgré son respect pour l'aristocratie et le clergé elle n'en disait jamais de bien. D'ailleurs elle n'avait bonne opinion de personne, son regard perçait à jour toutes les faiblesses humaines. L'image que, jeune et inexpérimentée, je me fis du monde à travers elle, était pourtant fausse, je le sentais, mais certains de ses jugements étaient vrais. Je m'en rendais compte, ce qui n'était pas sans me troubler. Bien des fois j'ai pensé que cette femme, qu'un jour je devais haïr et mépriser de tout mon cœur, avait influencé plus que quiconque mes idées sur les hommes, les avait rendues amères et injustes. Car, finalement, c'est en dévoilant devant moi toute sa bassesse qu'elle m'a convaincue de la vérité de ses propres vues sur les êtres humains. Ainsi nous arrive-t-il d'apprendre la vérité auprès de ceux en qui nous croyons le moins et de nous laisser guider par ce que nous détestons le plus.

Plus tard je devais avoir moi-même bien d'autres preuves de la méchanceté humaine et ajouter ainsi ma propre expérience à celle que la vieille m'avait communiquée. Mais maintenant que j'ai vécu longtemps ici dans la solitude et que j'ai réfléchi à mon passé je me demande souvent, malgré tout le mal qu'on m'a fait : « Les hommes sont-ils vraiment si méchants? L'amertume de mon propre destin n'a-t-elle pas égaré mon jugement sur eux? » Je ne sais pas, car je ne rencontre plus personne. Mais dans ma solitude il m'arrive d'y penser.

Il faut dire qu'elle était réelle l'immoralité que faisait régner aux grandes fêtes, dans la ville sainte, la présence d'une multitude d'hommes venus de tous les coins du monde en quête de compagnes temporaires, et auxquels les filles pauvres de la ville (et pas seulement les pauvres) s'offraient dans les auberges. Il n'y avait guère de vierges à Delphes, affirmait la vieille — telle était sans doute la raison qui m'avait fait choisir comme pythie, me dit-elle un jour.

Il y avait aussi de simples filous qu'attiraient les fêtes et qui se livraient à de louches trafics sous le couvert du temple. Parmi les prêtres eux-mêmes se trouvaient de purs coquins qu'on achetait pour obtenir de l'oracle la réponse désirée : l'interprétation que l'on souhaitait des vaticinations de la pythie. Mais c'était, paraît-il, assez rare. Certains s'appropriaient le prix des sacrifices ou se procuraient des revenus personnels en vendant les peaux des bêtes immolées. On trouvait en somme mille manières de frustrer le temple quand on y occupait une bonne situation.

L'écœurant bavardage de la vieille, ces mensonges, cette bassesse

qu'elle me révélait et que, malheureusement, je pouvais souvent constater autour de moi m'inspirèrent, par contraste, une haute pensée du dieu et un grand amour pour lui. S'il était entouré par une telle pourriture, s'il se dressait au-dessus d'un tel marécage, il n'en était que plus digne d'être aimé. Je me tournai donc vers lui — lui que la vieille ne nommait jamais. J'aspirais à ressentir son étreinte dans l'ombre souterraine où il m'embrasait de son souffle divin.

Ce souffle? Qu'était ce souffle? N'était-ce que pureté et élévation? Alors, pourquoi était-il si torturant de lui appartenir? Pourquoi fallait-il souffrir et crier de douleur? Pourquoi son amour n'était-il pas douceur et paix? Pourquoi ne me donnait-il pas l'apaisement comme je l'en priais constamment, comme je l'en priais du fond du cœur? Pourquoi donnait-il, en même temps que la libération, l'angoisse? Pourquoi me serrait-il la gorge tout en me remplissant de sa béatitude? Et pourquoi m'abandonnait-il au moment même où il me semblait le plus proche et où j'avais le plus grand besoin de lui?

Qui était-il? Oui, qui?

Je me jetais dans ses bras, et avant qu'il m'étourdît et m'anéantît, je criais : « Dieu, qui es-tu, qui es-tu? » Mais il ne me répondait jamais.

Il ne l'a jamais fait. Encore aujourd'hui, dans ma solitude, je pense à lui, je me demande qui il est. Je me le demande sans cesse. Il ne répond pas.

Je l'ai aimé. Je l'ai aimé de tout mon cœur. Pourtant mon amour ne me rendait pas heureuse. Ce n'était pas l'amour qui rend heureux.

Mais c'est de la vieille femme que je voulais parler. Elle était toujours aimable et affectueuse pour moi et me louait en termes excessifs. J'étais la meilleure pythie qu'on ait eue depuis très longtemps, elle affirmait que les prêtres de l'oracle le lui avaient dit, et parmi toutes celles qui avaient habité chez elle, aucune ne pourrait m'être comparée. Elle n'avait que mépris pour celles qui m'avaient précédée. Il m'était pénible de l'entendre parler ainsi de ces femmes auxquelles je ne pouvais penser sans éprouver un sentiment de fraternité. J'avais rencontré plusieurs de ces pythies, à diverses reprises, dans les rues de Delphes. Une surtout : une femme maigre et bizarre, qui se glissait le long des murs, en marmonnant. Ma logeuse riait de bon cœur en se moquant d'elle parce qu'elle avait perdu le peu de raison qu'elle eût jamais possédée, mais je ne pouvais m'empêcher d'écouter en frissonnant la vieille sibylle et je pensais que je finirais peut-être comme elle, un jour.

Je mis du temps à comprendre que ma logeuse dédaignait ces femmes justement parce qu'elles étaient prêtresses de l'oracle. Peut-être aussi pour d'autres raisons, mais avant tout parce qu'elles avaient été pythies, ce qu'elle considérait comme une fonction méprisable.

Cette découverte me stupéfia, mais quand mes yeux se furent dessillés, je m'aperçus qu'elle n'était pas seule de son avis. Je me mis à observer mon entourage, la façon dont on me traitait, l'attitude qu'on observait à mon égard, et je compris de plus en plus clairement que les allusions de la vieille n'étaient pas sans fondement et qu'en réalité j'occupais une situation méprisée parmi les hommes. On m'évitait — oui, il y avait longtemps que je m'en étais rendu compte — je croyais que cet éloignement était dû à la timidité, à une certaine crainte, mais je comprenais maintenant qu'on me considérait comme une réprouvée ; l'on préférait m'ignorer. Je vivais à part, ayant délibérément choisi la solitude à laquelle j'avais été habituée dès l'enfance, mais cette solitude, l'attitude des autres à mon égard me l'imposait aussi. Et de cela, j'étais bouleversée. Quand, dans la rue, des jeunes gens se poussaient du coude et chuchotaient sur mon passage, j'avais le cœur déchiré, sans comprendre clairement d'ailleurs ce qui me faisait souffrir.

Me dédaignaient-ils, eux aussi ? Non, sans doute, mais ils me jugeaient différente des autres. Eh bien ! je l'étais. Je n'étais pas comme eux. Et pas jeune comme eux. Jeune ? Pourtant j'avais leur âge... Mais jeune ? Jeune ?

Jamais ils ne m'adressaient la parole et personne ne me parlait, à moins que ce ne fût nécessaire.

Les prêtres eux-mêmes qui me louaient tant, ne me parlaient jamais plus que ne l'exigeaient les nécessités de mon service. Ils ne s'intéressaient à moi que comme à la pythie attachée au sanctuaire ; hors de mon office, je n'existais pas pour eux. Et sans jamais me dire un mot désagréable, simplement par leur amabilité condescendante, ils me montraient qu'il y avait un abîme entre eux et l'humble fille ignorante d'une famille pauvre de la vallée. On était content d'avoir une bonne pythie, par l'intermédiaire de laquelle le dieu aimait évidemment parler, mais, bien que je leur fusse ainsi d'une grande utilité et que le dieu m'eût élue, les prêtres me considéraient comme ils avaient toujours considéré celles qui servaient dans l'enceinte sacrée.

Ils n'éprouvaient pour la pauvre femme délirante, à moitié inconsciente, qu'ils avaient assise sur le trépied dans l'antre étouffant du dieu, qu'une compassion dédaigneuse. Son inspiration était divine, mais c'étaient eux qui l'interprétaient. Les grandes pensées, la sagesse élevée qu'ils mettaient dans les réponses de l'oracle, les fameuses réponses qui donnaient à cet oracle son pouvoir et sa réputation étendue, n'avaient rien à voir ou presque rien avec les cris sauvages de la femme inconsciente.

C'était vrai. Je n'avais aucune part à leurs oracles, j'ignorais ce que je disais, ce que je criais dans mon délire, j'étais seulement possédée par le dieu. Je le sentais en moi. Je lui appartenais. C'était tout.

Mais que cela fût si méprisable, je n'arrivais pas à le comprendre.

Ce que j'avais considéré comme une grâce divine, les autres le trouvaient dégradant. Dégradant d'être élue par le dieu !

On disait que l'oracle était renommé dans le monde entier mais celle en qui le dieu insufflait son esprit, celle en qui il établissait sa demeure, personne ne voulait lui adresser la parole.

La femme chez qui je logeais et qui était sincère à sa manière, m'expliqua un jour qu'ils avaient de la chance d'avoir mis la main sur moi ; il était, paraît-il, difficile de trouver une pythie, car les moins fortunées elles-mêmes répugnaient à cette fonction. Et elle insinua qu'on ne pouvait plus tenter que des gens tout à fait pauvres et un peu bizarres, comme mes parents.

Il doit être facile de comprendre à quel point ces paroles m'émurent et quelles pensées angoissantes elles éveillèrent en moi.

Élue ? Et si je n'étais pas élue ? Pas élue par le dieu mais uniquement par les prêtres, eux qui peut-être ne croyaient même pas en lui ? S'il était vrai, comme elle le disait, qu'ils m'avaient obtenue par ruse de mes pauvres parents ignorants, parce qu'ils n'en trouvaient pas d'autre ? Et si le Dieu ne m'avait pas appelée, si je n'étais pas du tout prédestinée, élue par lui ?

J'avais cru le contraire et je m'étais sentie saisie par son esprit, remplie par lui. Mais en était-il ainsi ? En était-il vraiment ainsi ? Comment savoir ? Certes, je m'étais sentie unie à lui, je m'étais sentie comblée de sa splendeur, mais aussitôt après j'étais seule et abandonnée, il n'était plus du tout auprès de moi. Oui, presque toujours j'étais abandonnée par lui, remplie seulement d'un vide infini. Je me désespérais, je l'appelais, il ne répondait pas...

Jusqu'au moment où il revenait se jeter de nouveau sur moi comme une brûlante tempête. Alors, j'étais heureuse, plus heureuse qu'aucune autre créature humaine, alors tout me semblait juste, parfait pour un bref moment. Puis j'étais de nouveau précipitée dans le vide.

Voilà ce que je ressentais. Voilà ce qu'était mon amour pour le dieu. Pour celui dont je ne savais même pas qui il était. Se peut-il qu'il en soit ainsi quand on est élue par le dieu ?

Le seul qui aurait pu m'aider, donner réponse à mes questions, était plus loin que jamais. J'étais pour la première fois pleine d'angoisse en y pensant, en pensant au jour où de nouveau je serais habillée en mariée et conduite dans l'antre du dieu.

L'attente fut longue car aucune fête n'était proche. Enfin, on fixa un jour d'oracle entre les fêtes, comme on le faisait parfois quand on attendait des pèlerins de quelque lieu éloigné. Et le matin arriva où je me baignai de nouveau dans l'eau limpide de Castalie, où, revêtue de ma robe de mariée, je montai la voie sacrée pour traverser le temple et descendre l'escalier obscur. Dans l'antre, rien n'était changé, j'aspirais avidement la fumée du laurier rougeoyant, l'âcre odeur de chèvre, les vapeurs étouffantes de la crevasse sous le trépied, tout ce

qui pouvait m'étourdir, m'exciter et me livrer à l'étreinte divine. Frémissant d'impatience, les yeux fermés, le goût des feuilles de ses arbres sacrés dans la bouche, j'attendais d'être remplie par lui, par son souffle vivant, par sa joie ; j'attendais qu'il m'anéantît avec mon angoisse et mes doutes, et qu'ainsi tout fût de nouveau parfait.

Mais il ne vint pas. J'absorbais ardemment les vapeurs en respirant ; j'étais près d'étouffer et de perdre conscience ; mais elles n'eurent pas d'autre effet. Je ne fus pas inspirée par le dieu, je ne sentis pas sa présence.

Ils amenèrent le bouc, l'animal sacré, dont on aspergea la tête d'eau bénite ; c'était à ce moment là, que le souffle divin devait me remplir. Mais l'animal baissa simplement le museau vers le sol et se traîna en gémissant vers un coin obscur. Le prêtre de l'oracle mit fin à cette tentative, considérant qu'elle ne servait à rien.

J'attendais les yeux fixes et secs, les lèvres tremblantes, ouvertes pour un cri qui ne vint jamais. Je sentais un vide immense en moi. Et autour de moi c'était aussi le vide, on aurait dit que plus rien n'existait, et quand je tendais la main devant moi, il me semblait que je l'offrais à un vide absolu. Seules, les vapeurs du royaume des morts montaient autour de moi, m'enveloppant de leur froid glacial.

On dut m'aider à descendre du trépied et quand on ne me soutint plus, je vacillai et faillis tomber. Seul le petit serviteur de l'oracle s'en rendit compte et il s'approcha pour me soutenir.

Je m'appuyai contre le chambranle de la porte jusqu'à ce que j'eusse surmonté le vertige qui m'avait saisie.

Le prêtre de l'oracle — le même qui la première fois m'avait conduite au lieu sacré — se montra très mécontent : il était obligé de laisser repartir les pèlerins qui avaient attendu vainement. Ce n'étaient que de simples paysans venus pour interroger l'oracle sur leurs chagrins et soucis quotidiens, mais il n'en était pas moins mécontent de ma défection. Il ne manifesta pas sa mauvaise humeur par des paroles, mais sa déception était évidente.

Que pouvait me faire son mécontentement ? Il n'était rien, comparé à mon propre désespoir. Je savais maintenant que le dieu m'avait abandonnée. Complètement abandonnée. Il n'était plus question d'étonnement inquiet, mais de certitude. Le dieu ne se souciait pas de moi, ne voulait pas s'occuper de moi. Les prêtres avaient décidé de mettre au service du dieu une pauvre femme naïve. Mais, cette femme, le dieu, lui, ne l'avait pas choisie. Quand les prêtres la lui avaient imposée, il l'avait violée puis rejetée.

Violée, puis rejetée : mon destin ; c'était pour cela que j'avais été choisie.

Je me torturais ainsi dans mon désespoir, livrée à des pensées amères et sans issue. Je crois que je me serais abandonnée à un complet découragement s'il n'y avait pas eu le petit serviteur de l'oracle. Il me consola

et me parla raison ; il prenait la situation plus raisonnablement que moi. Ces échecs-là arrivent quelquefois, dit-il ; il avait une longue expérience de ce qui se passait dans l'antre de l'oracle. Toutes les pythies avaient connu pareille épreuve : cela ne signifiait pas que le dieu eût abandonné son élue, certes non. Il est vrai que le prêtre s'irritait toujours en pareil cas ; il avait à cœur la réputation de l'oracle, sentiment qu'on ne pouvait blâmer. Mais le dieu n'était pas fâché, lui ; pas du tout. Quelle était la cause de mon échec ? Personne ne pouvait savoir à quoi il fallait l'attribuer, aucun être humain ne pourrait éclaircir ce mystère.

Lui-même avait eu la vague impression que tout ne se passait pas cette fois-ci comme à l'ordinaire. Pourquoi ? Il lui aurait été impossible de le dire, mais il avait assisté à tant de séances qu'il avait une intuition de ces carences. Dès qu'il était descendu dans le lieu sacré, longtemps avant mon arrivée, il l'avait senti. Les petits serpents gris jaune ne s'étaient pas montrés ; ils n'étaient pas sortis de leurs crevasses ; c'était mauvais signe. Et le bouc, l'animal sacré du dieu dont il avait la charge, s'était comporté bizarrement, le matin, quand il était allé le tirer de son étable pour le conduire dans l'antre souterrain.

Mais ce dont je devais me persuader c'est que je n'étais nullement responsable. J'étais une pythie très douée, à coup sûr très chère au dieu ; il parlait volontiers par mon intermédiaire, il mettait peu de temps à venir et j'entrais facilement en transe. Mon visage alors témoignait que j'étais remplie par lui.

Peu à peu, le petit serviteur me calma. Tout ce qu'il disait, son attitude même et son petit visage aux rides aimables avaient sur moi un effet bienfaisant. Certes j'aurais été plus paisible encore si j'avais su qu'à la fête suivante tout irait bien de nouveau, comme d'habitude.

Je finis par accepter l'idée d'une défaillance dont ma propre inquiétude aurait été la cause. On ne doit pas nourrir la moindre inquiétude, la moindre hésitation, le moindre doute. Sinon, le dieu ne vous accueille pas dans ses bras.

Mais comment serait-on sans inquiétude ? Je n'osai poser cette question à mon consolateur. Du reste, jamais je ne me confiais vraiment à lui. Je craignais de l'attrister.

Nous devînmes de très bons amis pendant cette période et nous l'avons été tant que je suis restée au temple.

Notre sort n'était pas si différent : il était méprisé, lui aussi. Mais je crois qu'il n'y pensait pas, qu'il ne le savait même pas, alors que moi je m'en indignais. Personne pourtant n'avait une situation plus modeste que lui au sanctuaire ; mais il en était content, parfaitement content. Il nettoyait le parquet du temple, l'escalier de la façade, les aspergeait d'eau et balayait ensuite toutes les saletés que les visiteurs avaient apportées. Il tenait propre la maison du dieu. Et il le faisait

très soigneusement, la salle était toujours nette et belle. Il soignait aussi les lauriers dans le bosquet sacré, il remplissait d'eau les bénitiers à l'entrée du temple, il nourrissait d'œufs d'oiseaux et de souris les petits serpents venimeux de l'oracle, il apportait du bois pour le feu de l'autel dans le sanctuaire, veillait à ce que ce feu ne s'éteignît jamais, et les jours d'oracle on l'employait à tout. Son zèle n'était pourtant jamais reconnu ; on ne le remerciait pas. Les prêtres le regardaient de haut et le rabrouaient souvent.

A la façon dont il était traité, on aurait pu juger qu'il était un parfait incapable ; pourtant j'en suis sûre, le dieu était très content de lui. Nul n'aimait et ne vénérait davantage le temple, c'était la prunelle de ses yeux. Seulement il aimait aussi le dieu. Il ne l'aimait pas avec ostentation ; il l'aimait comme il aimait ses humbles devoirs ; c'était lui qui assurait la propreté du temple, qui veillait sur la maison sacrée, qui vivait dans la familiarité du dieu ; entre eux, il n'y avait jamais de difficultés, mais une confiance et une amitié réciproques ; aucune distance ne les séparait. Il n'était pas inquiet, il avait le sentiment d'être un parent ou un ami du dieu. Il était vraiment l'homme le plus heureux que j'aie rencontré. Il savait que tout ce qu'il faisait avait un sens, et que le dieu l'aimait.

Aussi n'était-ce pas tellement surprenant qu'il n'attachât aucune importance à des êtres aussi éphémères que les hommes, à ce qu'ils pouvaient dire ou penser et à la façon dont ils le traitaient. Du reste, il ne se rendait peut-être pas compte qu'elle laissait à désirer. Il était de si bonne foi, si dépourvu de méfiance et même d'esprit d'observation qu'il en devenait touchant, oui, parfois on ne pouvait s'empêcher d'en rire.

Oui, je me souviens bien de lui, malgré les années. Je me rappelle qu'il avait toujours la plante des pieds noire comme du charbon, car on ne devait entrer dans le sanctuaire que nu-pieds et comme il y était presque constamment, la poussière s'incrustait et ne disparaissait jamais. Quand il courait çà et là d'un mouvement toujours empressé on apercevait ses plantes de pieds noires.

C'est le seul être de là-bas, le seul être du temple dont je me souvienne avec plaisir. Oui, je sens que cela me fait encore du bien de penser à lui. Il doit être mort depuis bien longtemps.

Comme je vous l'ai dit, à la grande fête solennelle qui suivit, tout se passa bien, en grande partie grâce à lui. La veille au soir il m'avait apaisée et encouragée, et le matin venu, quand je me sentis de nouveau inquiète et nerveuse, il dissipa mon anxiété. En me tendant le vase contenant les feuilles que je devais mâcher, il murmura tout bas que les petits serpents de l'oracle étaient déjà sortis de leurs crevasses et, satisfait, il sourit de toutes les rides de son visage, comme pour m'entraîner doucement vers l'extase que je désirais tant éprouver. Par la suite, cette extase ne me fit que très rarement défaut, mais chaque

fois que cela se produisit, ce que j'éprouvais était toujours aussi terrible que la première fois.

Les prêtres étaient de plus en plus contents de moi et, à mesure que les années passaient, on commença à raconter — comme tu l'as entendu dire par le mendiant aveugle — que j'étais la meilleure pythie qu'on eût jamais eue et que le dieu ne voulait parler que par ma bouche. Pour me suppléer pendant les grandes fêtes, ils essayèrent un jour d'utiliser une autre femme, mais elle ne réussit pas et je dus continuer seule ma tâche.

Ma réputation me valut de rester longtemps prêtresse de l'oracle, au lieu de le quitter après quelques années, comme cela avait été le cas des autres pythies souvent épuisées, il est vrai, par le service du dieu. On trouvait agréable d'avoir une pythie qui jouissait d'une réputation comme la mienne, et l'on ne voulait pas me perdre. Moi non plus je ne voulais pas quitter le temple et la fonction que j'y remplissais. L'antre de l'oracle et tout ce qui s'y rattachait me captivaient : ce qui se passait en moi, ma transformation en un autre être que moi-même, cette frénésie, ce dépassement de toutes mes limites me devenaient nécessaires. Je ne pouvais plus m'en passer.

A la longue, ma renommée finit par me valoir plus de considération. Tout le monde savait que j'étais utile au temple, par conséquent à la ville, et que le dieu m'avait choisie entre toutes. Mais on n'en était que plus intimidé devant moi. Je ne cessais pas d'inspirer la crainte.

Je vivais alors presque constamment à Delphes, aux frais du temple, et je descendais de plus en plus rarement chez mes parents dans la vallée. J'étais devenue une étrangère pour eux et je sentais que, comme tous les autres, ils étaient gênés devant moi. Quand nous nous retrouvions, nous ne savions plus de quoi parler. De ma vie là-haut, c'était impossible, ils ne la comprenaient pas, et de leur propre vie, il y avait bien peu de choses à dire, elle s'écoulait toujours semblable et je la connaissais dans les moindres détails. Ou du moins je le croyais.

Était-ce vrai ? J'étais devenue si étrangère à leur monde ! Je savais qu'il était resté le même, bien connu de moi, mais je ne m'y sentais plus chez moi. Rien ne vous devient plus étranger que le monde de votre enfance quand vous l'avez vraiment quitté.

Mes parents étaient vieux maintenant. Ils marchaient lentement et ma mère était devenue très maigre. Avec ses yeux enfoncés dans leurs orbites elle regardait autour d'elle comme un vieil oiseau. Et elle aimait se reposer en silence.

Moi-même je n'étais plus jeune, quel âge pouvais-je bien avoir quand ma mère mourut ? Plus de trente ans, beaucoup plus, je suppose.

Le message annonçant qu'elle était mourante parvint au temple pendant que je me rendais au lieu sacré. Mais on ne me prévint pas car je n'aurais pu remplir ma fonction, être saisie par l'inspiration du dieu, ce qui était mon premier devoir. Précisément, ce jour-là,

le dernier de la grande fête du printemps, il y avait une affluence particulière et l'oracle prit plus de temps que d'habitude à se manifester. Le petit serviteur me murmura la nouvelle dès que je commençai à me réveiller, mais j'étais encore dans l'ivresse, et j'eus du mal à le comprendre ; ses paroles paraissaient venir de très loin, à peine me concernaient-elles. Peu à peu je finis par saisir le sens de ce qu'il me disait et, bouleversée, je courus chez mes parents.

Le brouillard obscurcissait encore mon esprit quand, haletante, j'entrai dans notre maison, où régnait une paix profonde encore plus grande que celle qui y régnait d'habitude. J'éprouvais en entrant le sentiment d'une paix ineffable.

J'étais toujours revêtue de ma robe de mariée, celle que je portais dans l'antre de l'oracle, le costume de l'épouse du dieu. Et je remarquai que mon père, bien qu'il n'en dît rien, le regardait avec étonnement.

Ma mère gisait toute pâle, les yeux fermés, et je crus qu'elle était déjà morte. Mais dès que je fus assise, sanglotante, auprès d'elle, elle ouvrit les yeux et me fixa d'un regard que je n'oublierai jamais. Il venait de si loin que je ne comprends pas comment il pouvait arriver jusqu'à moi, atteindre un être à ce point éloigné, étranger. Qui était cette femme inconnue assise à côté d'elle ? Et si curieusement parée — parée pour quelle cérémonie ? Elle ne s'en souvenait plus.

Un peu plus tard, elle parut me reconnaître, comprendre que j'étais enfin arrivée. Elle avait elle-même, je l'appris plus tard, prié mon père de m'envoyer chercher ; elle voulait me revoir avant de mourir. Mais de quelle étrange manière j'étais vêtue !

Lentement elle leva sa main décharnée et touchant ma robe de mariée, elle en palpa l'étoffe sans comprendre. Elle trouvait sans doute que j'avais l'air déguisé, elle qui avait été une vraie mariée, qui avait donné des enfants à un homme et les avait aimés, lui et eux. Elle palpa l'étoffe de ma belle robe, puis, déconcertée, me jeta un regard las et douloureux, enfin elle ferma les yeux et sa main émaciée retomba vide.

Alors je laissai la place à mon père. Il prit la main de la mourante qui s'éteignit doucement.

Avec désespoir, je sentis que mon ivresse ne s'était pas encore tout à fait dissipée au moment où elle mourut.

De sa grande main rude, mon père caressa le visage sans vie comme il l'avait caressé quand elle était jeune ; il évoquait sans doute des souvenirs où je n'avais pas eu place et dont je ne saurais jamais rien.

Sans qu'il le remarquât, j'allai enlever ma robe et j'enfilai une vieille tunique que je trouvai à l'endroit même où je l'avais laissée au temps de ma jeunesse.

Quand je revins, il était toujours assis, il regardait la morte, il ne fit pas attention à moi. Il ne voyait que le visage usé qu'il avait tant

aimé vivant et qu'il aimait encore, ce visage pur et simple comme l'âme de ma mère.

Je m'approchai aussi pour admirer ce beau visage transfiguré qui dégageait une paix infinie et j'éclatai en pleurs.

Nous nous ressemblions tant autrefois toutes les deux.

Mon père avait disposé les mains de la morte sur sa poitrine et elles étaient blanches et minces, presque diaphanes, bien qu'elles eussent accompli de durs travaux pendant sa longue vie. Blanches maintenant, comme si déjà toute marque terrestre s'était effacée. Ensemble, nous lavâmes son corps et l'enduisîmes d'huile. Puis, prenant une civière faite par mon père, nous la déposâmes sur une couche de thym et de brindilles d'oliviers. Le vieux rite devait la rendre à la vie.

Mon père tressa ensuite lui-même, de ses doigts raidis, une guirlande de myrtes dont il la couronna : elle était maintenant initiée, entrée dans un monde divin. Il tenait beaucoup à observer tous ces rites.

Enfin il plaça quelques épis de blé sur sa poitrine et lui couvrit le visage d'un voile pour qu'elle pût goûter la paix.

Le lendemain il creusa une tombe dans le bosquet voisin de la maison, près de l'autel en terre où, presque tous les jours, il offrait un sacrifice. Nous portâmes ensemble la civière, qui était lourde pour moi, car ma mère était grande, et nous la descendîmes dans la fosse.

Rendue à la terre, elle reposait sur une couche de feuilles fraîches. Nous regardâmes une dernière fois son visage paisible, puis mon père la recouvrit de terre et sema du blé sur la tombe. Ainsi ma mère n'appartenait plus à la mort, mais à la vie.

Je restai quelque temps chez mon père pour l'aider à s'organiser. J'étais libre : la grande fête venait de finir. Il fallait qu'une femme s'occupât pour lui de la maison. Je ne demandais qu'à rester, du moins provisoirement, à aller et venir dans le calme et le silence dont j'avais moi-même si grand besoin. J'étais déchirée par ce qui venait de se passer : elle avait palpé ma robe de mariée sans me reconnaître ; j'étais arrivée trop tard pour lui demander pardon de n'avoir pas vécu comme elle et d'avoir troublé la quiétude qui entourait sa mort.

Certes, il est étrange que la paix répandue sur un visage puisse faire l'effet d'un reproche, mais je me reprochais de ne pas posséder moi-même cette paix, d'être incapable de l'éprouver. Je me reprochais ce qu'étaient devenues mon âme et ma vie. Pourquoi n'étais-je pas comme ma mère ? Pourquoi ma vie ne ressemblait-elle pas à la sienne ? Pourquoi tout n'était-il pas comme dans mon enfance ? Au temps où nous descendions ensemble à la source sacrée de la vallée, celle dont une couronne de fraîche verdure entourait l'eau limpide et dont les grains de sable étaient doucement remués par la main invisible d'un dieu. Pourquoi ne nous promenions-nous plus l'une à côté de l'autre,

comme à cette époque lointaine? Il y avait tant de choses dont j'aurais voulu lui parler.

La grande fête que je n'avais pu quitter, dont je n'avais pu m'arracher, la frénésie, l'extase, l'envoûtement — qu'était-ce à côté de cette paix épandue sur le visage d'un être, à côté du bonheur de posséder une pareille paix?

Que possédais-je? Et qu'avais-je perdu? J'aurais dû rester assise à ses côtés, dans le calme, en lui tenant la main. C'était là que j'aurais dû vivre.

Maintenant je me rendais compte qu'aucune fête n'atteignait la solennité de l'heure où ma mère s'était éteinte.

Oui, je ne demandais pas mieux que de rester là un certain temps et de vivre dans ce silence et ce calme. Dans son monde à elle. Au moins un certain temps.

Je m'asseyais souvent au coin de l'âtre où elle avait coutume de s'asseoir et je découvrais que j'aimais l'odeur de notre vieille maison. Je ne m'en étais pas rendu compte auparavant, j'avais même trouvé cette odeur plutôt désagréable, peut-être parce que je la connaissais trop bien. Et le silence, le calme m'avaient seulement oppressée. Maintenant je me plongeais dans cette paix ; elle m'attirait, m'enveloppait.

Ainsi j'étais revenue vivre au foyer de mon enfance. Vivre au milieu des champs, près du vieil olivier et du bosquet, avec son autel de terre où gisait maintenant ma mère, près du sentier qui descendait vers la source en bas de la vallée. Toutes ces choses bien connues me redevenaient chères : il me semblait ne les avoir jamais quittées. Je me sentais encore incertaine de leur réalité et parfois troublée par d'autres pensées, mais c'était le retour à la vie toute simple, à la vie ordinaire, la vraie vie.

Mon père travaillait dans les champs, moi je tenais le ménage de mon mieux. Nous vivions bien ensemble.

Nous parlions peu de ma mère, à qui pourtant nous pensions sans cesse. Mon père faisait des offrandes sur sa tombe, où il avait dressé une stèle. C'étaient de modestes sacrifices, des sacrifices de petites gens, les gens que nous étions. Il se recueillait ensuite quelques instants, puis rentrait auprès de moi. Il avait le regard absent, un regard très doux et mélancolique, qui paraissait étrange chez un homme de sa force et de sa stature.

Je me souviens très bien de lui durant cette période, la dernière que je passai sous notre toit. Il franchissait notre seuil lentement le soir, et quand il avait mangé, ses grandes vieilles mains reposaient sur la table, raides et fatiguées, gênées de n'avoir plus rien à faire.

Chaque matin, il descendait comme il l'avait toujours fait jusqu'à l'arbre solitaire, celui auquel il rendait un culte ; ensuite il commençait le travail de la journée. C'était dès la première lueur du jour, avant

que le soleil fût levé, car le soleil se lève tard derrière cette montagne, mais le ciel s'éclaire longtemps avant qu'il paraisse.

Un peu plus tard je suivais le sentier qui menait dans le bas de la vallée, à la source sacrée. Je ressentais une grande paix à rester là un moment, à plonger le regard dans cette eau limpide. Puis je rentrais rassérénée, heureuse à ma manière.

Ainsi s'écoulait notre existence. Le printemps avançait, il n'y avait que beauté autour de nous et dans la vallée.

Un matin, en descendant le sentier, comme d'habitude, je vis un homme allongé sur le bord de la source : il buvait dans le creux de sa main. Je me souviens que, de très loin, je remarquai qu'il buvait de la main gauche. Il me tournait le dos, mais je fus certaine d'abord que je ne le connaissais pas. Je ralentis le pas, avec l'intention d'attendre un peu pour m'approcher. Mais il m'avait entendue et leva les yeux. C'était un très jeune homme, certainement d'une dizaine d'années plus jeune que moi, son visage était ouvert, frais et fortement hâlé par le soleil. En le regardant de plus près il me sembla y trouver quelque trait connu. Lui aussi paraissait me reconnaître. Il se leva et pendant qu'il avançait, je me souvins que je l'avais vu parfois dans mon enfance et qu'il habitait dans la vallée. C'était maintenant un homme de vingt-cinq à trente ans, pas très grand mais vigoureux, de large carrure et plein de santé. Seulement il n'avait qu'un bras.

Il me reconnut aussi, malgré les années écoulées. Nos maisons n'étaient pas très éloignées l'une de l'autre. Ses parents avaient eux aussi une petite ferme dépendant du temple, c'étaient des gens pauvres, peut-être encore plus pauvres que nous, car ils avaient beaucoup d'enfants.

Nous parlâmes ensemble un moment. Il me raconta qu'il avait été soldat, et de ce fait absent pendant longtemps ; il avait pris cette décision dès l'adolescence, parce qu'ils étaient trop nombreux à la maison. Mais il avait perdu un bras à la guerre et il était revenu. Il ne pouvait plus se battre désormais, dit-il en souriant. Tant pis : il n'avait pas beaucoup aimé la guerre, mais maintenant il lui fallait trouver un métier. Le mieux est de travailler la terre. Mais pour cela on a besoin de ses deux bras.

Puis il me demanda ce que j'étais devenue. Je lui racontai la mort de ma mère et je lui dis que maintenant je tenais le ménage de mon père.

— Tu n'es donc pas mariée ? demanda-t-il.

— Non, répondis-je avec un peu d'hésitation.

Après quoi nous parlâmes de la source. Je lui dis que j'y allais chaque matin comme ma mère m'en avait donné l'habitude et que cette source était sacrée. Oui, il le savait et l'eau en était si bonne, dit-il. Celle de Castalie même, autour de laquelle les gens se bousculaient tant qu'on ne pouvait en approcher, n'était pas comparable. Il avait eu

la nostalgie de cette eau pendant toute son absence. Il était revenu la veille et dès l'aurore il était venu la goûter.

Il s'allongea par terre et but de nouveau, comme s'il ne pouvait se rassasier.

— Tu ne bois pas? demanda-t-il.

J'hésitai un peu, puis je m'agenouillai à côté de lui et nous bûmes tous les deux dans le creux de la main l'eau froide et limpide. Cela n'avait rien d'extraordinaire, mais j'eus pourtant l'impression que ce geste, que nous accomplissions ensemble, avait un sens secret. Lorsque nous eûmes bu et que l'eau fut redevenue limpide, nos deux visages se reflétèrent l'un à côté de l'autre. Je ne sais pas s'il voyait les grains de sable tournoyer doucement à un certain endroit du fond. Peut-être ne les voyait-il pas, mais il dit :

— Nulle part ailleurs sur la terre on ne trouve une eau aussi merveilleuse. C'est certainement une source sacrée.

Nous dûmes nous séparer. Il avait l'intention, dit-il, de faire un tour dans le pays pour voir s'il le reconnaîtrait. Et, avec un léger sourire sur son visage hâlé, il me quitta et descendit dans la vallée. Savait-il que j'étais pythie?

Le lendemain matin je me rendis à la source comme d'habitude. Je m'y arrêtai un moment, peut-être un peu plus longtemps que de coutume. Il finit par arriver et j'eus plaisir à le voir.

Nous parlâmes de nouveau. Il me dit que la veille il était descendu dans le fond de la vallée pour revoir le fleuve. Il fut très étonné d'apprendre que moi je ne l'avais jamais vu.

— Nous pourrions y descendre ensemble un jour, dit-il, comme si cela allait de soi.

Il me conta sa vie de soldat, il avait vécu dans des pays que je ne connaissais pas. Il était heureux d'être de nouveau chez lui bien qu'il n'aimât pas Delphes. C'était une ville de voleurs, et toutes les femmes y étaient vénales.

— Il y a pourtant un temple magnifique.

— Oui, bien sûr, répondit-il, sans rien ajouter de plus.

Je me demandai à nouveau s'il savait à quoi s'en tenir sur mon état. Au fait, qu'importait? S'il ne le savait pas encore, il l'apprendrait bientôt.

Nous causions ensemble comme si nous nous connaissions depuis longtemps, comme si nous étions de vieux amis. Mais parfois nous nous regardions sans savoir quoi nous dire ou sans nous rappeler les mots que nous venions de prononcer.

Le soleil était assez haut au-dessus de la montagne quand nous nous séparâmes et que je retournai chez moi.

Le troisième matin je me préparai dès que mon père fut parti aux champs et je me rappelle l'impression singulière que j'éprouvai en sentant battre mon cœur. Quand je descendis le sentier, je le vis tout

de suite assis à la place habituelle et je me sentis soudain tout heureuse en marchant dans la lumière matinale, qui bientôt allait rayonner sur toute la vallée. Il m'entendit de loin, se retourna et me sourit au moment où j'approchai. Quand je bus à la source, il s'étendit à côté de moi, puis nous restâmes agenouillés à nous regarder, et soudain, sans rien dire, il posa la main sur ma tête, il m'attira vers lui et m'embrassa. L'eau fraîche de la source avait gelé nos lèvres mais elles se réchauffèrent peu à peu, jusqu'à devenir brûlantes. Je sentais la main large et mouillée du jeune homme sur ma nuque, je m'entendais haleter. Quand ses lèvres eurent enfin quitté les miennes, il me demanda de sa voix calme : « Pourquoi fermes-tu les yeux ? »

Ensuite, nous ne nous sommes plus rien dit, nous nous sommes simplement tenus par la main. C'était la première fois que je tenais sa main unique dans la mienne. Sa main aimée dont je me souviens encore si bien.

Nous respirions tous les deux violemment quand, nous étant relevés, nous nous retrouvâmes debout l'un à côté de l'autre.

— Veux-tu que nous allions ensemble voir le fleuve ? demanda-t-il gravement.

Je me contentai de presser sa main et de le regarder car il ne me semblait plus du tout étrange qu'il me posât cette question.

Nous dévalâmes vivement la pente, et quand le terrain se fit plus escarpé, il trouva un chemin moins difficile que je pus suivre. Il m'attendait aux passages les plus durs, me recevait dans le creux de son bras et me tenait serrée contre lui jusqu'au moment où je pouvais reprendre pied fermement sur quelque escarpement pierreux. La pente devenait de plus en plus abrupte et d'en bas montait de plus en plus fort le grondement du fleuve. La vallée se rétrécissait, en une gorge étroite et encaissée où la lumière se transformait peu à peu en une sorte de pénombre que remplissait le tonnerre assourdissant de l'eau. Les pins cachaient encore le fleuve que nous nous attendions à chaque instant à voir surgir. Mais quand, échauffés par l'effort et hors d'haleine, nous arrivâmes enfin au but, nous oubliâmes complètement ce fleuve que nous étions venus voir. Nous ne lui accordâmes même pas un coup d'œil ; nous nous regardions et nous ne pensions qu'à nous étreindre, confiants en cette pénombre où personne ne pouvait nous apercevoir, où tout devait rester secret. Nous nous laissâmes enfin tomber sur le sol et, les yeux fermés, je sentis qu'il enlevait mes vêtements et me pénétrait.

Pour la première fois, je connaissais l'amour et cette impression merveilleuse de ne plus être seule, d'avoir un autre être en soi, d'enlacer et d'être enlacée. En même temps je ne cessais d'entendre le tonnerre du fleuve et je sentais l'odeur du doux tapis d'aiguilles de pin sur lequel je reposais, couche tendre que ces arbres m'avaient préparée année par année, été par été. Pour toujours, l'odeur des aiguilles

de pin et le sourd grondement de l'eau devaient rester pour moi liés au souvenir de l'amour qui m'avait été révélé ce jour là.

Je ne voulais pas ouvrir les yeux, et je n'avais pas à le faire, puisque mon bien-aimé était près de moi, que mon corps heureux se serrait contre lui au creux de son bras vigoureux, où je trouvais si rassurant et si bon de me blottir.

Voilà donc ce qu'était le bonheur humain. J'étais heureuse comme pouvait l'être n'importe quelle femme. J'étais semblable à toutes les femmes.

Quand nous fûmes complètement rassasiés l'un par l'autre, nous remontâmes vers la lumière du jour, vers la pleine lumière rayonnante du soleil qui régnait plus haut sur toute la vallée. Nous nous séparâmes près de la source et je rentrai heureuse à la maison.

Arrivée devant la porte je saisis le loquet et je m'appuyai contre le mur, inondée de bonheur.

Tout en préparant le repas que mon père devait trouver à son retour des champs, je me mis à penser que nous avions certainement eu grand tort d'oublier le fleuve, de ne l'avoir même pas regardé. Peut-être nous en voulait-il de ne pas avoir prié sur la rive et de ne pas nous être purifiés dans son eau avant de nous abandonner à notre amour. De n'avoir pensé qu'à nous-mêmes. C'était peut-être un crime pour lequel nous serions punis. Tout cours d'eau est divin et son redoutable mugissement montrait assez la puissance de celui-là. Nous l'avions peut-être courroucé. Un fleuve a du mal à pardonner, nous le savons bien tous. Et le dieu...

Le dieu ? Le dieu ?... Me pardonnerait-il ce que j'avais fait ?

Le dieu m'avait choisie, j'étais son élue. Mais j'étais destinée aussi à une vie humaine. J'étais faite pour l'amour, faite pour un homme, pour cet homme.

Épouse d'un homme, épouse d'un dieu.

Je repoussais cette pensée terrible. Je ne voulais penser qu'à mon bonheur.

J'essayais de me perdre dans mes occupations, de ne plus penser qu'à elles. Mais je n'avais nul besoin de penser pour m'en acquitter, mes mains travaillaient toutes seules. Mes mains qui venaient de caresser...

Si l'on nous découvrait, qu'adviendrait-il ? Dans quel monde de terreur devrions-nous pénétrer ? Mais pourquoi me tourmenter ? Tout était resté secret. Personne ne savait. Si, le fleuve savait. Le dieu savait. Le dieu savait !

L'acte se renouvellerait, mon corps le demandait et je ne songeais pas à faire taire son appel, ma bouche criait mon désir par-dessus la montagne, par-dessus toutes les montagnes... Ce qui arriverait ? Je ne craignais rien ! L'amour ne craint rien. Je ne craignais qu'une seule chose, que mon bien-aimé... que mon bien-aimé...

Le savait-il? Savait-il que j'étais pythie, la prêtresse et l'épouse du dieu? Et s'il l'apprenait, allait-il comme tous les autres... allait-il alors...? Non, je ne voulais penser à rien d'autre qu'à mon bonheur. Au bonheur présent. A l'instant où j'étais étendue au milieu des arbres bienveillants, sur leur tapis d'aiguilles odorantes, lorsque je reposais contre son bras..? Oui, près de lui était la tranquillité, enfin la tranquillité... Si le dieu voulait seulement me permettre de la conserver... Lui qui n'était que force et tumulte...

Je priai le dieu, je m'en souviens, je le priai de me permettre d'être heureuse, de me laisser trouver la paix dans l'amour, dans cet amour terrestre qui m'avait maintenant envahie.

Je ne comprenais pas que ma prière, si ardente fût-elle, n'avait aucune chance d'être exaucée, que ce que je lui demandais était tout simplement de renoncer à moi.

Cet abandon était bien loin de sa pensée. Moi je vivais dans mon amour, ne m'abandonnant que rarement à l'inquiétude. Quant à mon bien-aimé, il ne se tourmentait jamais. Il appartenait à la réalité, à la terre, à la vraie vie, il n'aurait pu s'inquiéter que pour les choses de la terre. Il ignorait même qu'il y en eût d'autres.

Nous nous aimions, nous nous retrouvions aussi souvent que nous le pouvions. Toujours dehors, comme les bêtes. Cela nous plaisait, cela convenait à notre amour. Jamais dans la maison, comme les hommes en ont l'habitude — mais dehors sous le vent, la pluie et le soleil. Quand l'envie nous en prenait, je me souviens qu'il nous arrivait de nous cacher dans un champ de blé et de rester là invisibles avec notre amour. Seuls, les aigles qui planaient dans le ciel nous voyaient.

Je ne voulus plus descendre jusqu'au fleuve. Il disait parfois que nous devrions y retourner, nous serions encore mieux cachés qu'ailleurs. Et il se demandait pourquoi je ne le voulais pas. Mais jamais je ne le lui dis.

Je ne supportais pas le grondement du fleuve, ce grondement lointain mais menaçant qui pour toujours était lié à mon amour. Je ne pouvais connaître l'amour sans l'entendre. Même, à la lumière du jour, au milieu de notre bonheur dans le champ de blé ensoleillé, il me semblait percevoir le grondement sourd du fleuve près de moi. Ou peut-être en moi.

Mes inquiétudes je les taisais. Je ne les supprimais pas. Elles me venaient surtout quand je vaquais seule aux besognes du ménage et que j'avais le temps d'accueillir toutes sortes de pensées. Alors parfois une angoisse indéfinie m'envahissait, une terreur de l'avenir. Je me rappelle qu'un jour, en rangeant la maison de mon père, je trouvai ma robe de mariée. Je m'empressai de la cacher et commençai d'arpenter la maison déserte en proie à des idées torturantes.

Si j'avais pu parler avec mon bien-aimé de ce qui m'oppressait, quel soulagement c'eût été ! Si j'avais pu partager ce fardeau avec lui.

Je songeais souvent à me confier à lui. A lui demander s'il savait... s'il savait qui j'étais. Mais je n'osais pas. Mon bonheur m'était trop précieux, je ne voulais pas le perdre.

Et pourtant il apprendrait un jour. C'était certain, inévitable. Alors, je ferais aussi bien...

Finalement, c'est ce que je fis.

Il savait que j'avais été prêtresse de l'oracle au temps où il était enfant et peut-être aussi quand, adolescent, il avait quitté son foyer, mais il croyait que c'était fini depuis longtemps, que je l'avais été seulement quelques années, comme les autres. Il fut très étonné d'apprendre que je l'étais encore, que je l'étais *maintenant*. Depuis son retour il n'avait voulu parler de moi à personne, pour ne pas trahir notre secret, et ainsi il ne savait rien de moi. Sauf ce que je lui avais raconté moi-même, que je m'occupais du ménage de mon père. Je sentis qu'il ne se rendait pas compte clairement de ce que signifiait être prêtresse de l'oracle. Il y avait si longtemps qu'il avait quitté Delphes, et il ne s'était jamais intéressé à ce qui se passait là-haut ; non, il ne s'intéressait pas à ces choses, dit-il. Pourtant il n'avait pas caché sa surprise et je sentis qu'il avait commencé de penser.

J'étais soulagée pourtant par le tour qu'avait pris notre entretien. Non, je ne le perdrais pas ; je comprenais bien que non. Il n'attachait pas grande importance à mon état de pythie ; il ne me considérait pas comme une créature étrange, il ne s'écartait pas de moi. Il connaissait la vérité depuis longtemps, sans savoir sans doute que j'étais encore prêtresse. Il l'avait su naguère et m'avait aimée quand même ! Quelle meilleure preuve aurait-il pu me donner de son indifférence à l'égard de mon état ?

Je caressai sa main, qui m'était si chère, et je me rappelle qu'à la fin, je l'embrassai. Nous nous séparâmes après maintes étreintes et maints sourires, comme nous le faisions toujours.

A notre rencontre suivante, tout fut comme auparavant. Je crois même que jamais depuis la première fois, je ne l'avais étreint avec une telle passion, mon amour pour lui était plus brûlant et plus reconnaissant que jamais, je voulais le lui montrer, le lui offrir, m'offrir à lui, lui faire présent de tout ce qu'une femme amoureuse peut donner. Et il accepta et il donna lui aussi. Peut-être fut-il cependant un peu étonné de ma violence. Il me caressa ensuite doucement, je m'en souviens, un peu comme pour m'apaiser. Nous ne parlâmes plus du sujet troublant, au contraire, nous prîmes soin de l'éviter. Et nous n'en parlâmes presque plus jamais. Je remarquai qu'il ne l'abordait qu'avec une certaine hésitation et je ne tenais pas à insister. Je m'étais confiée à lui et tout allait bien.

Oui, tout était comme auparavant. Mon amour était seulement encore plus brûlant et comptait davantage encore pour moi. Je ne pouvais m'empêcher de laisser paraître l'importance qu'il avait à mes yeux :

j'étais devenue incapable de m'en passer. Je le montrais peut-être trop.

Son amour était plus tranquille, plus calme ; tout était paisible en lui — et c'était pour cela que je l'aimais. Lui-même avait pour moi un sentiment paisible et fort. Il ne m'aurait certainement jamais trahie, mais ma violente passion n'augmentait pas son amour et son désir. Parfois même on aurait dit qu'elle le rendait un peu craintif — songeait-il à ce que je lui avais dit — et que j'étais l'épouse du dieu ? Il semblait alors s'éloigner. Je me serrais contre lui avec une ardeur croissante ; je n'aurais jamais voulu le quitter. Bien qu'ayant vraiment cessé, complètement cessé, d'avoir peur de le perdre, je me cramponnais à lui comme si je croyais encore que cela pût arriver.

Je n'avais rien à craindre et pourtant je craignais, je frottais d'huile ma figure qui n'en avait nul besoin, pour rendre ma peau plus douce et effacer des rides qui n'existaient pas. Avec mon air de santé je paraissais moins que mon âge, je ne paraissais pas plus âgée que lui, et pourtant j'avais peur. Quand un matin je ne le trouvai pas auprès de la source je fus désespérée et je me conduisis comme une folle. Dès qu'il arriva je lui montrai sans honte mon désir insatiable, je lui montrai de quel amour sans pudeur je l'aimais, et certainement mon regard fut alors celui d'un être qui se noie, mais je ne m'en souciais plus. Je laissais ses yeux plonger dans les miens, je ne cachais rien ! Je ne voulais rien cacher.

Ma passion devait lui apparaître comme un abîme sauvage. Je lui faisais peur ; maintenant je le voyais.

Oui, mon amour était trop grand. Un excès d'amour inspire l'ennui à celui qui en est l'objet, je ne le savais pas. Et si je l'avais su, cela ne m'aurait été d'aucun secours. Qui peut imposer une limite à l'amour ?

Il devait forcément reculer devant ces excès, devant ce feu sauvage qui était étranger à son univers, à la quiétude et à la réalité dans lesquelles il vivait. C'était précisément cette quiétude que j'aimais — et je l'aimais tellement que je la faisais disparaître, si brûlante d'ardeur que je ne pouvais me conduire autrement. Je la perdais par la violence même de mon amour pour elle. Non, mon amour n'avait pas trouvé là sa vraie place. Je n'appartenais pas à ce monde, au vrai monde des hommes, je ne lui étais pas destinée.

PAR LAGERKVIST

(A suivre.)

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR MARGUERITE GAY ET GERD DE MAUTORT.

DE CLAUDINE A COLETTE

par Marcel Thiébaut

Témoignage conjugal.

Maurice Goudeket a publié l'an dernier un livre de souvenirs consacré à Colette [1]. Il l'avait connue en 1925 chez des amis de Marguerite Moreno, retrouvée quelques mois plus tard au cap d'Ail. L'ayant ramenée en voiture à Paris il ne la quitta plus guère, puis plus du tout, et un jour ils se marièrent. Il fut pour elle jusqu'à la fin un compagnon attentif et dévoué que Cocteau tint à célébrer le jour où il vint occuper le siège de Colette à l'Académie de Belgique. Le ton de cet ouvrage, tendre et déférent, a convaincu tous les lecteurs que cette louange était justifiée.

Ce sont souvenirs de tous les jours, souvenirs d'un homme qui regardait vivre sa compagne, l'admirait, mais se gardait de jouer l'Eckermann conjugal. Il respectait sa liberté, ses silences et, quand elle le souhaitait, sa solitude. Nous la retrouvons, grâce à lui, au travers des faits et des anecdotes. Parmi d'autres on se souviendra de celle-ci : « *Nous assistions au cinéma à un de ces courts métrages qui montrent des germinations en un moment accomplies, des floraisons qui ressemblent à des luttes, des déhiscences dramatiques. Colette était hors d'elle. Me serrant fortement le bras, la voix rauque et la lèvre tremblante elle répétait avec une intensité de pythonisse : « Il n'y a qu'une bête! Tu m'entends, Maurice, il n'y a qu'une bête.* »

Dans la forêt de Rambouillet, un jour, la chienne de Colette découvrit, à grands abois, un nid qu'occupait une poule faisane en train de couver. Plutôt que d'abandonner ses œufs l'oiseau attendait la mort. Colette éloigna sa chienne et s'agenouilla. La faisane palpitait d'angoisse : « *Les mains écartées, Colette lui parlait tout bas une sorte de langage roucoulé qui pour tout ce que nous en pouvons savoir était peut-être le sien, et autant qu'elle tremblait.* »

1. *Près de Colette* (Flammarion).

Promenades, conversations, heures de travail et de lectures, Goudeket égrène le fil des jours partagés : Paris, l'appartement-perchoir du Claridge, le building de la rue Marignan, quatre années de soirées théâtrales, Colette étant alors critique au *Journal*, les étés de Guerre-vieille et de Saint-Tropez, l'année de Colette parfumeuse (elle avait acheté une boutique rue de Miromesnil), la grande offensive des lecteurs de *Gringoire* exigeant l'interruption de *Ces Plaisirs* qui paraissaient en feuilleton dans ce journal, les amitiés (de Marguerite Moreno à Segonzac) les heures tragiques de 1940, Lyon, le retour à Paris dans l'appartement du Palais-Royal, l'irruption des Allemands venus pour arrêter Goudeket, puis, après la libération; le temps passant, la maladie de Colette, cette arthrite de la hanche qui pendant des années devait la condamner à l'immobilité.

Goudeket restitue l'atmosphère de leur intimité : égalité d'humeur absolue dont ils se faisaient un devoir l'un et l'autre de ne jamais s'écarter, volonté partagée de ne laisser paraître, même au milieu des drames, ni inquiétude ni tristesse. Il ouvre pour nous la bibliothèque de Colette, nous dit ses lectures préférées (Proust et Balzac au premier rang, Stendhal et plus encore Mérimée, les vieux livres de voyage), il dépeint, entre les sulfures, les cristaux, les cadres de papillons, leur vie de chaque jour dans l'appartement du Palais Royal, cette loge sur jardin où Colette devait mourir doucement, non seulement sans se plaindre, mais comme extasiée, après avoir, d'un geste du bras, montré une fois encore le ciel, les oiseaux, ce paysage qu'elle aimait. « Regarde, dit-elle à son mari, regarde » — et elle ne prononça plus d'autre parole.

Que de sagesse tranquille, que de stoïcisme dans les dernières années de la vie de Colette ! *Etoile Vesper*, *Fanal Bleu :* on est loin alors de la Claudine pointue et impétueuse qui avait étonné les Parisiens 1900 par la fantaisie et l'audace de ses initiatives. Une si profonde transformation on est tenté d'abord de l'expliquer par l'âge. Mais la vieillesse n'est parfois qu'une anthologie de la jeunesse et l'on sent, qu'au cours de la longue vie de celle qui mourut Mme Goudeket, il y eut des notes tenues, des constantes. Dans quelle mesure demeura-t-elle semblable à elle-même ? Dans quelle mesure se composa-t-elle un nouveau visage ? Pour répondre aux questions qui surgissent, un seul moyen : relire tout entier l'œuvre de Colette. Ce ne sont que souvenirs et confessions et il n'est pas trop difficile de lever le masque des personnages « inventés » qui s'y sont glissés. Les témoignages des intimes peuvent aider, d'ailleurs, à dissiper les ombres qui subsisteront. Mais pas trop d'ambition : André Billy a raison, il faudra bien des années encore avant que la publication de correspondances et de souvenirs encore inédits, permettent de cerner complètement cette personnalité étrange, complexe et attachante.

L'Enfance de Colette.

Elle est née en 1873 à Saint-Sauveur-en-Puisaye, près d'Auxerre. Son père, Jules Colette, ancien capitaine de zouaves grièvement blessé à Melegnano en 1859, amputé d'une jambe, était devenu percepteur. Il regrettait sa vie aventureuse de soldat ; triste il s'efforçait d'être gai ; il *n'acceptait pas la pitié*, un trait de caractère qu'on retrouvera chez sa fille[1]. De naturel violent il avait le mérite de savoir se maîtriser, mais sa femme (qu'il adorait) sachant à quoi s'en tenir, lui criait parfois : « Italien, homme au couteau. » « Papa, c'était un tonnerre de Dieu », écrira Colette. Aimant la lecture, il écrivait lui-même des discours qu'il ne prononçait pas, des poèmes qu'il ne publiait pas. Sa fille Gabrielle n'avait encore que dix ans qu'il quêtait déjà son avis, lui lisant quelque « *beau morceau de prose ou une ode de sa composition* ». « *Trop d'adjectifs* », commentait, déjà lucide, la future Colette.

La mère de Colette, Sido, est aujourd'hui connue de tous. Intelligence des êtres et de la nature, c'était une femme douée d'une extraordinaire personnalité, et nous la verrons occuper, dans l'esprit de sa fille, une place grandissante : « *C'est le personnage principal de toute ma vie* », écrira Colette. Sido, ménagère et jardinière, était fille d'un quarteron (« Le Gorille »). Un jour, alors que sa sœur aînée (« ma sœur aux longs cheveux ») était en train d'accoucher, la très jeune Colette vit Sido « *serrer à pleines mains ses propres flancs, tourner sur elle-même, battre la terre de ses pieds* » et commencer ainsi « *d'aider, de doubler, par ses gémissements et oscillations la douleur et la force* » de la femme qui accouchait.

Cette pratique doit-elle être portée au crédit du sang noir ? Quoi qu'il en soit, avant d'être « *la sainte administratrice de la lessive, du jardin et de la maison* », celle qui devait donner à sa fille l'amour de la province, si « *par province on entend un esprit de caste, une pureté obligatoire des mœurs, l'orgueil d'habiter une demeure ancienne, honorée*[2] », cette étonnante Sido avait traversé une jeunesse passionnée que de très récentes révélations ont fait connaître. On l'avait jetée, à vingt-deux ans, dans les bras de Jules Robineau dit « le Sauvage » — quarante-trois ans — héritier d'une grosse fortune terrienne, mais « à peu près idiot et adonné à l'ivrognerie ». Quelques mois après le mariage (1857), Sido, terrifiée par cet « alcoolique », était tombée dans les bras du percepteur-capitaine qui venait d'arriver à Saint-Sauveur. Une attaque d'apoplexie ayant fait disparaître le Sauvage, Sido hérita de ses biens, et après neuf mois d'attente légale, épousa le capitaine — décision qui suscita dans le pays des suppositions shakespeariennes et des commentaires scandalisés.

1. *La maison de Claudine.*
2. *Journal à Rebours.*

En proposant dans ses écrits une version toute différente de ce mariage Colette donne à penser qu'elle en ignorait les péripéties. On ne s'en persuade pas tout à fait : elle était trop fine et trop intuitive pour n'avoir pas relevé quelques traces de la lointaine tragédie (Sido était mariée avec le capitaine depuis seize ans quand naquit Colette). Mais il lui a plu, estimant qu'il est une pureté qui par-delà les actes peut demeurer préservée, de s'en tenir à l'image apaisante de la Sido qu'elle avait connue, celle qui couvait mari, chatte et enfants, se levait tôt pour guetter l'aube, régnait sur le jardin et se réfugiait le soir dans la lecture de Saint-Simon.

En ces années où la future Colette n'était encore que Minet-Chéri, elle lisait elle-même beaucoup et en toute liberté : Daudet, Hugo, Zola. Mais ce n'était qu'entractes dans une vie de sauvageonne, car l'enfant courait les bois avec ses deux frères : « *J'ai vécu dans ces bois dix années de vagabondages éperdus, de conquêtes et de découvertes* [1] ». Consciente de son bonheur, elle eût voulu l'éterniser. Une voix lui disait : « *Arrête-toi, cet instant est beau! Y a-t-il ailleurs dans toute ta vie qui se précipite un soleil aussi blond, un lilas aussi bleu à force d'être mauve... Combien de temps seras-tu cette enfant ivre de sa seule vie, du seul battement de ses heureuses artères? Ne grandis pas, ne pense pas, ne souffre pas* [2] ». Cet « *état de grâce indicible* [3] » qu'elle devait à sa *connivence* avec les animaux, la terre, le ciel, les vents (« *Quelle reine de la terre j'étais à douze ans!* ») ne fut pas interrompu par l'installation à Châtillon-Coligny où ses parents s'établirent quand, par l'effet d'une détestable gestion, ils eurent perdu toute la fortune du Sauvage et furent contraints de se réfugier à Châtillon-Coligny chez le docteur Achille Robineau, demi-frère de Minet-Chéri [4].

Toute l'enfance et la jeunesse de Colette s'écoulèrent dans cette ivresse, cet émerveillement qui devaient illuminer ses livres, au temps où, écrivain, elle partit à la recherche de ces années perdues, au temps où les parents et les frères aimés, le « jardin haut », le « jardin bas », le chat, le chien, le crapaud resurgirent dans sa mémoire avec une irrésistible acuité et devinrent les personnages et les décors de la plus personnelle et la plus poétique des mythologies.

Apparition et dictature de Willy.

Quand, au travers de son œuvre, on voit revivre cette adolescente sensible, charmante, impétueuse, garçonnière, cette enfant sauvage dont le caractère était (elle l'a dit elle-même dans *Mes Apprentissages*)

1. *Claudine à l'École.*
2. *La Retraite Sentimentale.*
3. *Sido.*
4. En réalité son frère, d'après Raymond Escholier.

intransigeant, beau, absurde, cette jeune fille qui croyait à l'amour et à la fidélité, on s'étonne qu'elle ait voulu partager la vie de ce parfait viveur, de cet infatigable exhibitionniste que fut Willy — personnage assez dénué de scrupules pour signer les livres qu'il faisait écrire par son peloton de nègres Curnonsky, Jean de Tinan [1], Toulet [2], Boulestin, Jean de la Hire, Vuillermoz — et d'autres encore, dont Ernest La Jeunesse qui devait confesser un jour : « *J'ai fait comme tout le monde, j'ai commencé par m'appeler Willy* » — et Pierre Veber, qui, le jour où Willy refusa de signer un manifeste de la *Revue Blanche* s'écria : « *C'est la première fois qu'il refuse de signer quelque chose qu'il n'a pas écrit* [3]. »

La Colette de vingt ans discerna tout de suite pourtant ce qu'il y avait de trouble et d'inquiétant dans le regard lourd de cet Henry Gauthiers-Villars qu'elle épousa à vingt ans (il avait lui-même trente-quatre ans). Mais la sauvageonne était sensuelle et les dangers pressentis ne l'effrayèrent pas ; au contraire. La série des *Claudine* et les livres qui suivirent jusqu'à *Apprentissages* ont suffisamment éclairé ce chapitre de sa vie en tête duquel on serait tenté de placer comme titre *Le Satyre et la Dryade*. « *Elles sont nombreuses, les filles à peine nubiles, qui rêvent d'être le spectacle, le jouet, le chef-d'œuvre libertin d'un homme mûr.* » Colette ne l'a pas caché, elle « *implorait la souillure* » et si sa nuit de noce lui apparut comme une humiliation[4] elle découvrit aussi que les humiliations ne sont pas toutes déplaisantes. Elle attendait confusément l'amour, elle trouva nettement la volupté. Ce ne fut pas avec horreur. « *La volupté m'apparut comme une merveille foudroyante.* »

Après le désenchantement de la première nuit qui lui avait d'emblée révélé la différence « *entre l'amour et le laborieux, l'épuisant divertissement sensuel* » un *statu quo* provisoire s'était établi qui avait son charme. Les lettres de Colette à Marcel Schwob de 1894 [5] (le mariage avait eu lieu l'année précédente) révèlent une Colette éprise de Willy. Sur la plage de Belle-Isle-sur-Mer, Willy « *fait trempette, scandalise les goélands* » mais pas du tout sa femme qui, émue aux larmes par la lecture de *Monelle*, se réfugie heureuse auprès de son mari. « *Willy a dû me câliner beaucoup dans mon lit et m'endormir contre lui pour me calmer.* »

Mais l'innocent baigneur de Belle-Isle allait présenter la série de ses tours et de ses inclinations secrètes. Toutes les femmes le tentaient ; il ne s'en tenait pas à la tentation. Exécutant, il aspirait à la virtuosité,

1. Jean de Tinan écrivit pour Willy *Maîtresse d'esthète* et *Un Vilain Monsieur*.
2. Sur la collaboration « Willy-Toulet », voir *Mercure de France*, d'Octobre 1956. « *J'ai écrit, sous le nom de Willy « La Tournée du Petit Duc »*, déclarait Toulet.
3. *Journal de Jules Renard* (1898).
4. Voir « *Noces* » de Colette dans *Broderie Ancienne*.
5. Publiées par Pierre Champion.

il avait signé un livre fort documenté sur *les Aphrodisiaques* ; une honorable part y était accordée à la cruauté. L'auteur des *Bazars de la Volupté*, de *Bois de Boulogne*, *Bois d'Amour* et de *En Bombe* savait à quoi s'en tenir sur les ressources de Cythère. Une photographie insérée dans *Mes Apprentissages* offre le portrait d'une Colette ravissante et misérable au-dessous duquel on lit cette légende « *la Vie gaie* ». Le commentaire se trouve ailleurs « *Mon Dieu que j'étais jeune et que je l'aimais cet homme-là et comme j'ai souffert !* »

Savant et inquiétant, « Monsieur Willy », dans le temps même qu'il profitait encore de la confusion qui fait bénéficier l'homme du prestige de l'*éducateur*, commençait, dans l'esprit de sa jeune épouse, à se dédoubler, comme il devait le faire dans les « Claudines » où il nourrit deux personnages. Renaud, c'était le séducteur qui « *lui avait découvert le secret de la volupté* », celui dont les constantes incartades faisaient naître en elle, encore « *obstinée à l'espoir, mais hostile et blessée* [1] » une furieuse jalousie. Cette jalousie qui devait tenir une si large place dans toutes ses analyses de l'amour, et dont elle souffrait violemment alors, tout en aspirant déjà à se libérer : « *Ah ! ne plus subir l'attente nocturne... ne plus former ces projets de vengeance qui naissent dans le noir, qui enflent aux battements d'un cœur irrité tout empoisonné de jalousie.* » Le second Willy, c'était Maugis, le polisson, qui en peu d'heures fait *d'une fille ignorante un prodige de libertinage, préfère la chaussette* [2] *au bas de soie* » et dit aux femmes « mon bébé » ; Willy-Maugis, exhibitionniste qui allait pousser devant lui dans les restaurants, au théâtre, aux courses, le tandem Polaire-Colette, habillées de robes semblables, comme des jumelles.

Un troisième Willy surgit dans *la Vagabonde* et dans les livres qui suivront, celui de qui elle pouvait écrire : « *Ah ! le savant maître que j'avais en lui... Il lui arriva, quand je me montrais trop rétive de me battre, mais je crois qu'il n'en avait guère envie.* »

Devant ce Willy 3 qui n'hésitait pas à l'enfermer dans sa chambre, Willy 3 qui « *avait l'habitude d'ordonner et de séduire* » elle se soumettait et éprouvait une naissante terreur. « *C'est un moment bien curieux dans une vie que le moment où s'installe la peur.* » Ce sentiment s'ancra profondément en elle : il explique son comportement de l'époque et l'attitude défiante qu'elle devait observer à l'égard des hommes dans les années qui suivirent. Bien plus tard elle écrivait : « *Trois ou quatre femmes tremblent encore au nom de Willy — trois ou quatre que je connais. Parce qu'il est mort, elles cessent peu à peu de trembler. Quand il était vivant, j'avoue qu'il y avait de quoi.* »

Avant d'en venir à la rupture, la vie orageuse du couple s'étira pendant des années.

C'est le moment où sur les photographies une Colette au visage fin

1. *Lune de Pluie.*
2. Un roman de Willy-Curnonsky est intitulé : *Chaussettes pour Dames.*

et incisif, ses longs cheveux (un mètre cinquante-huit) qu'elle aimait, récemment coupés pour obéir à Monsieur Willy [1], paraît comme une captive tenue par quelque laisse invisible. Le regard est triste, méditatif, absent. Le soir, quand on n'était pas contraint d'aller à *l'Echo de Paris* où Colette attendait « une partie de la nuit » que son mari eût revu les épreuves de sa chronique musicale, la *Lettre de l'Ouvreuse* [1], alors très en vogue, le couple dînait « en ville », fréquentait les restaurants et les cafés en compagnie de Marcel Schwob, Courteline, Jean de Tinan et du fantasque Paul Masson, l'écrivain bardé d'humour froid et promis au suicide, qui signait Lemice-Térieux et devait paraître dans *la Vagabonde* sous le nom de Masseau (« *lettré, bibliomane, sombré dans l'opium* »). Avec celui-là Colette partageait maintes soirées d'amical tête à tête qui l'apaisaient. Mais plus chers encore à ses yeux les mois de complète solitude qu'elle passait en Franche-Comté dans un petit domaine, *les Monts Boucons* (qui deviendra *Casamène* dans la *Retraite Sentimentale*) où elle renouait, détendue, avec sa vie de « villageoise ».

Petit à petit, en effet, Colette se ressaisissait ; elle acquérait ce formidable empire sur elle-même qui devait être un des traits les plus marquants de son caractère. Elle en avait donné une première preuve le jour où, ayant suivi son mari, elle avait pénétré dans le logis d'une de ses maîtresses, Charlotte Kinceler. Le couple la vit surgir avec stupeur. Charlotte saisit un couteau de cuisine et l'aventure eût mal tourné si à la fureur de « l'autre » Colette n'eût opposé un parfait sang-froid — ce qui lui valut la considération de sa rivale. A la suite de quoi « *nous devînmes, Lotte et moi, non pas amies, mais curieuses l'une de l'autre* [2] ». Elles se revirent quelquefois, vaguement rapprochées par « *un sentiment de solidarité baroque* » — situation qui devait inspirer à Colette, vingt-cinq ans plus tard, *la Seconde*.

Formée par ces combats, Colette ne broncha pas lorsqu'elle apprit que son mari profitait de ses séjours aux Monts Boucons pour installer sa maîtresse du mois dans leur nouvel appartement de la rue de Courcelles [3] qui avait succédé à la rue Jacob. Pourtant après cet incident la situation du ménage ne tarda pas à devenir tout à fait trouble. Une certaine « *Fanny aux longs cheveux* [4] » fit éclater une fois encore la jalousie de Colette. Des complications d'un autre ordre surgirent. « Monsieur Willy » avait poussé Colette du côté des amitiés féminines, elles charmaient sa propre curiosité. *Claudine à Paris* et *Claudine en Ménage* doivent se déchiffrer comme des évocations transposées des tribulations paraconjugales de cette époque. La jeune Rézi est fort

1. Ces articles Colette a affirmé que Willy en confiait la rédaction à son équipe. Les *Lettres de l'Ouvreuse* auraient été « nourries » par Stan Golestan, Vuillermoz, Debussy, Vincent d'Indy et Alfred Ernest.
2. *Mes Apprentissages*.
3. Colette a décrit ses demeures parisiennes dans *Trois, Six, Neuf*.
4. *Mes Apprentissages*.

aimée par Claudine : qui est-elle? peu importe. La marquise de Belbœuf fille du duc de Morny apparut alors dans la vie de Colette — et ce n'était pas une femme qui passait inaperçue. Colette ayant entrepris de danser avec elle, en public, dans des pantomimes, un scandale allait bientôt éclater. Un baiser échangé par les deux danseuses sur la scène du Moulin-Rouge en fut le prétexte ; il provoqua de vives réactions parmi les spectateurs et dans le Tout Paris.

Willy, publicitairement installé dans une avant-scène, contemplait cette étreinte avec la tranquillité bienveillante d'un homme que ce genre d'incidents ne trouble pas ; le public n'admit pas ce détachement, il fut sifflé, malmené, criblé de tomates. Les remous de cette mésaventure allèrent assez loin, paraît-il, pour contraindre Willy à renoncer à *l'Echo de Paris* et aux *Billets de l'Ouvreuse*. Il prit la résolution de quitter Colette, qui en était venue elle-même à souhaiter cette séparation, mais n'eût pas osé la demander, son « sang monogame » la faisant hésiter. Bref, Colette se retrouva seule, un jour, avec Toby Chien, dans un appartement de la rue de Villejust où elle avait emporté avec ses valises « *sa vieille peur fidèle qui ne devait pas de sitôt la quitter* ».

Interrègne et second mariage.

Il est dangereux d'avoir aimé un être qu'on n'estime pas. Une défiance s'installe à l'égard de l'amour. A peine un sentiment commence-t-il de naître qu'on accuse un très physique appétit d'être seul à l'inspirer. Colette, délivrée de Willy (dont, d'abord, elle tenta d'ailleurs, paraît-il, de se rapprocher) vécut dans la crainte de se laisser à nouveau conduire par la sensualité vers l'esclavage. Elle écrivait alors « *l'homme, ma bête noire* » ou encore « *le vieil adversaire* ». Dès qu'elle se sent dangereusement tentée, elle fuit. C'est le sujet de *la Vagabonde*. De celui qui lui plaît trop, elle songe : « il ne me veut aucun bien, cet homme, il me veut » ; il fait étalage de son dévouement, mais ce ne sont que mots des lèvres. En fait, qu'il parle ou qu'il se taise, « *il est question de volupté, de volupté et encore de volupté* ».

Elle pense déjà ce qu'elle écrira dans *Ces Plaisirs* : « *Sens, seigneurs intraitables, ignorants comme les princes d'autrefois qui n'apprenaient que l'indispensable : dissimuler, haïr, commander* ». Et elle se conduit comme on fait à l'égard des tyrans : on leur cède ce qui est nécessaire, on tâche d'éviter les rencontres trop prolongées.

Elle tient à préserver sa liberté. Il ne faut plus tomber dans la dépendance d'un homme. Pendant six ans, pour gagner sa vie, elle fait des tournées de mime avec Georges Wague ; elle est, malgré elle, la Vagabonde, cette danseuse qu'elle appellera dans ses romans Renée

Nérée. Ce n'est pas qu'elle aime cette fuite perpétuelle d'hôtel en hôtel, de scène en scène. « *Vagabonde qui se résigne* » les départs *m'attristent*, « *quelque chose de moi se suspend à tout ce que je traverse* », mais ils l'*enivrent* aussi. Elle est sensible, d'ailleurs, à cette chaude camaraderie de théâtre, traversée pourtant de jalousies, de rancœurs, d'hostilités.

La curiosité des autres l'habite-t-elle ? Sans doute. Mais « je ne les observe pas. Pour les comprendre, j'entre dedans ». C'est à peu près un mot de Balzac (dans *Facino Cane*). Son regard Lautrec se pose, prêt à la pitié, mais s'engageant aussi au delà de la pitié, sur ce monde jeune, misérable et illusionniste. *L'Envers du Music Hall* fait connaître les amitiés éphémères qu'elle y a glanées : acrobates, dresseurs de chiens, danseurs, et la galopante cohorte de petites femmes qui rêvent amours et miracles entre deux avortements.

Au milieu d'eux elle jouit d'un secret prestige. Durcie, volontaire, le regard d'esclave à jamais disparu, « Colettevilli » n'est pas une artiste comme les autres. Elle a écrit des livres, elle en écrit encore. C'est un cadeau de Willy : il lui avait fait don de la souffrance, mais aussi du remède. Elle n'aurait jamais songé, dit-elle, à prendre la plume, mais, au temps où il était encore son époux, ce génial négrier lui avait lancé un jour : « *Vous devriez jeter sur le papier vos souvenirs de l'école primaire* », ajoutant, fidèle à ses propres recettes, « *en n'oubliant pas les détails piquants* ». Obéissante, elle lui a remis quelques mois plus tard une série de cahiers, qu'il a parcourus d'un regard ennuyé, fourrés dans un tiroir, oubliés, puis retrouvés un jour et relus. Comprenant son erreur, il a hurlé : « *Nom de Dieu je ne suis qu'un c...* » et couru chez son éditeur : cette constatation avait été le début d'une carrière qui n'était plus la sienne. *Claudine à l'Ecole*, suivie d'autres *Claudines*, tous romans signés cyniquement Willy, connurent un succès sanctionné par la faveur du petit commerce. On vit se multiplier les lotions Claudine, les cols Claudine, les parfums Claudine [1], le prénom, auréolé de scandale, semblant garantir la vente et le succès.

Peut-être, au music-hall, ignorait-on qu'elle était l'unique auteur de ces livres déjà célèbres. On ne les avait même pas lus sans doute, non plus que *les Dialogues de Bêtes* parus pourtant sous son nom dès 1904, mais on savait qu'elle n'était pas seulement celle qui danse *la Chair*, *l'Emprise*, *l'Amour et la Chimère* et se déshabille en coup de vent, comme les autres, pendant les entractes, dans les loges sales des théâtres de sous-préfectures.

Si la considération qui s'attache à celles qui viennent d'ailleurs ne s'était pas posée sur elle, les secrètes certitudes qui l'habitaient auraient suffi pour la marquer. Les romans de cette époque, où elle se

1. Jean Larnac : *Colette*.

peint, révèlent en elle un être que sépare des autres une barrière invisible, qui juge déjà avec une lucidité infaillible, sans indulgence comme sans aversion, et dont on se demande s'il est riche d'une expérience très ancienne, ou si quelque autre monde l'a déléguée parmi les hommes.

Pourtant elle peut encore s'inquiéter et souffrir. Elle revendique le « *monstrueux plaisir d'être seule* », elle entend exercer son empire sur elle-même, « *son empire sur ses pleurs* », mais parfois ne réussit à vaincre ni la « *brute entêtée au plaisir* », ni « *l'enfant abandonnée qui tremble en moi, faible, nerveuse, prompte à tendre les bras, à implorer « ne me laissez pas seule* ».

Jugeant l'amour, elle ne le répudie pas. Il va surgir à nouveau. Elle rencontre Henry de Jouvenel et le jeu d'approche et de fuite recommence. *L'Entrave* décrit ce ballet. Elle devient sa maîtresse, elle dit « mon maître » et affirme qu'elle lui « donne son âme ». Sido n'y croit pas. Quand Colette lui annonce son mariage : « *Si je te disais tout ce que je prévois. Heureusement tu n'es pas trop en danger* » ce qui signifiait : on ne meurt que du premier homme.

Le climat de cette nouvelle union, Colette le laisse deviner [1]. Jouvenel qui lui avait donné un bureau à côté du sien, au *Matin* où il était rédacteur en chef, n'était pas insensible au charme de ses nombreuses visiteuses et, s'il faut en croire Léautaud, il traitait sans ménagement celle dont il avait fait une « Madame ». Il ne réussit pourtant à provoquer que « *des chagrins ordinaires et guérissables* » coupés « *de révoltes, de rires et de lâchetés* ». La guerre de 1914 sépara les époux ; leur humeur l'avait fait bien davantage.

Il faudrait être tout à fait résolu à observer une discrétion à laquelle Colette ne se contraignit pas elle-même pour ne pas voir dans Herbert de *Julie de Carneilhan* roman publié en 1941, soit dix-sept ans après le second divorce de Colette, un portrait aigu de Jouvenel, reflétant, avec la complicité intelligente qui avait fini par s'établir entre ces deux êtres ayant l'un et l'autre une expérience solide de la vie, une admiration persistante et une estime limitée. A l'arrière-plan de ce livre passe un tout jeune homme, Toni, le beau-fils d'Herbert, « *un gamin qui n'a pas dix-huit ans* », mais est assez amoureux de Julie pour songer à se suicider. Le véritable Toni eut-il d'aussi sombres desseins ? Cela importe moins que sa réapparition dans *Chéri*, immortelle évocation du dernier combat livré par Colette à l'amour.

Amour, pain de ma vie.

« *Pain de ma plume et de ma vie, amour* » : cette phrase de Colette justifie qu'on s'attarde à une évolution dont *Chéri* ne fut qu'une

1. Dans *Trois, Six, Neuf*.

étape. Paysanne pervertie par les soins de Willy, Colette n'a jamais accepté tout à fait ses nombreux et divers abandons à l'amour. Elle a refusé ce qu'elle célébrait : « *Femelle je suis et femelle je me retrouve, pour en souffrir et pour en jouir.* » Tel avait été le cri d'un jour, maintes fois répété, et il fallut de longues années de combat pour qu'elle parvînt à l'étouffer.

La complaisance aux polissonneries de « Monsieur Willy » qui conduit les Claudines vers toutes les fantaisies du libertinage, il ne suffit pas à Colette de s'éloigner du collectionneur de femmes, du « *philatéliste* », pour s'en délivrer. *La Retraite Sentimentale*, où surgit déjà, à l'horizon, la « citadelle » qui sera le refuge de l'écrivain, est le témoignage d'un premier combat entre une Colette-Claudine qui appartient de nouveau aux bois où elle est née et une Colette-Annie qui « *en touchant au péché aperçoit le but et la raison de sa vie* ». Cette honnête défense est d'ailleurs submergée par la scabreuse invention de l'auteur qui jette la gourmande et languissante Annie dans la chambre d'un pédéraste indigné. En cette année 1907, Willy est encore tout proche : cette invention, parmi d'autres, ne permet guère d'en douter.

Une Colette sage qui observe l'autre, une Colette qui pense « homme ma patrie », une autre qui murmure homme mon ennemi, une Colette attirée irrésistiblement par l'amour, une autre qui le fuit, voilà ce qu'on verra paraître pendant longtemps dans ses livres. Souvent la beauté du très jeune amour s'impose à elle en images magnifiques. Les jeunes amants du *Blé en Herbe* (« *ce début de la légende des sexes* », disait Benjamin Crémieux), la timide et tremblante Mitsou, jeune fille égarée dans le corps d'une petite vedette entretenue, le lieutenant bleu son complice se poursuivent et se fondent dans une blanche et impétueuse symphonie de printemps. Mais le bonheur reste insaisissable : un peu de douleur, un peu de plaisir, rien que cela, un cavalier courbé sur sa cavale, une enfant qui pleure, et l'impossible retour à la vie quand on émerge de l'abîme du plaisir : « *La nuit, mon amour, je serai toujours à peu près à hauteur de vous, pourvu que je sois toute nue dans vos bras et couchée. Le terrible, c'est qu'il faut nous relever et alors là je tremble devant vous.* » Vous qui fuyez, vous qui êtes un étranger, vous qui n'existez pas.

La peur de l'amour se confond avec la crainte devant le mâle. Toby-Chien a-t-il raison de soupirer : « *Craindre, c'est presque toujours aimer* » ? Willy avait ouvert devant Colette la porte d'un sombre pays où l'amour, la mort, la sauvagerie, le désir de souffrir, la cruauté se lient pour extraire la volupté de la douleur. Colette n'oubliera jamais le rouge plaisir de l'asservissement. L'héroïne de *la Main* baise spontanément la main de son amant, une main de tueur qu'elle ne cesse de contempler et qui lui fait horreur.

Colette, écrivain, s'avancera très loin dans le monde de la terreur et de la cruauté. Lucette d'Orgeville dans *Chambre d'Hôtel* est torturée

par des ruffians ; elle en meurt. L'amante délaissée de *Lune de Pluie* envoûte son tourmenteur et le tue, *le Rendez-Vous* conduit à un meurtre d'une extraordinaire sauvagerie. Mais passée une certaine ligne on ne sent plus la conviction de l'auteur : elle est au-delà sinon de ses rêves du moins de ses actes.

Qui est-elle ? Certes plus la Claudine provocante que Willy avait promenée dans les théâtres de Paris. Il ne lui avait jamais plu, d'ailleurs, dans ce domaine, de susciter l'attention publique et quelques observateurs pénétrants avaient manifesté qu'ils n'étaient pas dupes : « C'est vous qui mettez le smoking le soir ? lui avait demandé un jour Boldini, vous qui dansez *cosi, cosi*, toute nue ? » et il avait conclu en lui tapotant la joue : « Bonne petite bourgeoise ! » Et Sido : « Tes cheveux courts, le bleu que tu mets à tes yeux, ces excentricités... pour qu'on te croie affranchie... Je ne donne pas dans le panneau. »

« Bonne petite bourgeoise », c'était aller trop loin. La bonne petite bourgeoise était étrangement curieuse et, à ses heures, violente. Elle s'était battue avec Polaire, avec Mme de Belbœuf et même, pour des raisons moins graves, avec Renée Parny. Peut-être, comme elle l'a écrit, « sa sensualité avait-elle les yeux plus grands que le ventre », mais les yeux étaient bien ouverts, comme le prouve assez cet inoubliable arpentage des terres de l'amour, *Ces Plaisirs*. Ecrit bien des années plus tard, les amitiés qui ont nourri ce livre datent d'avant 1914 et reflètent une pensée alors dominante et qui ne devait jamais mourir en elle : il y a, d'un sexe à l'autre, une secrète et irréductible antipathie. Cette conviction eût suffi pour qu'elle traitât avec indulgence le lesbianisme qui, dit-elle, se voudrait pur, ne cesse de l'être que par accident, et mérite grande pitié, sinon considération, car il est une défense contre le « vieil adversaire », un refuge, un refuge dans la chaleur protectrice des couveuses. Autour de Renée Vivien sans doute s'enhardissait-on (et fort aisément) à des expériences extrêmes, mais Colette est toujours restée attentive à une certaine solidarité féminine, sensuelle parfois sans sexualité précise qui ne méprise pas l'homme, mal et plaisir nécessaire, mais permet aux femmes, quand il s'éloigne, de goûter une douceur de délivrance. C'est ainsi que les sœurs du *Toutounier* éprouvent, quand elles ont fini de lutter avec le mâle, la joie de se retrouver entre elles, semblables par leur ignorance de la pudeur et des dégoûts, et de pouvoir connaître, serrées étroitement, chastement, animalement l'une contre l'autre, la paix de nuits partagées.

Beaucoup de femmes, sans doute, protestent contre de semblables évocations. Pour en admettre la vérité, il faut être de celles qui, comme Colette, sont établies dans une ambivalence qu'elle ne s'est pas fait faute, elle-même, de signaler. Quand on essaie de préciser les traits de cette complexe amoureuse, on trouve tour à tour une amie de Renée Vivien, l'esclave de Willy, la frileuse du *Toutounier* et aussi

une femme qui se reconnaît « *un brin de virilité* », un « *vieux garçon* » hostile au « *culte des enfants* » (Colette traversera la maternité mais ne s'y attardera pas). *Quand j'étais jeune, si je m'occupais par exception, à un ouvrage d'aiguille, Sido hochait son front divinateur : « Tu n'auras jamais l'air que d'un garçon qui coud* ».

Cette teinte d'hermaphroditisme, il ne faut pas l'effacer du portrait de Colette si l'on veut comprendre, après le temps de la conquête de soi illustré par *la Vagabonde*, les sentiments qui dans les dernières années de son mariage avec Jouvenel, lui ont permis d'aimer, de dominer, de recréer *Chéri*.

De Chéri a la naissance du jour.

En apparence le sujet de *Chéri* et de *la Fin de Chéri* ne comporte aucun mystère. Un milieu de riches courtisanes retraitées, le dernier peloton des demi-castors ; l'une d'entre elles, cinquante ans, Léa, gourmande et bonne ménagère, est pendant plusieurs années la maîtresse d'un gigolo qui a trente ans de moins qu'elle. Il la quitte pour se marier, revient à elle, s'éloigne de nouveau, fait la guerre de 14 et la retrouve alors qu'elle a atteint la soixantaine ; il ne peut plus l'aimer mais l'aime encore : désengrené de la vie il se suicide.

Description de personnages et de milieu, scènes et dialogues, tout paraît d'abord convaincant dans ces deux livres, où Colette a pu satisfaire son goût impérieux pour les personnages « *sapides* » (par opposition aux intellectuels à ses yeux insipides qui composaient l'entourage masculin du lointain Willy). Mais lorsqu'on y regarde de près, des doutes naissent et l'on est particulièrement étonné de la rapidité avec laquelle sont escamotées les cinq années de liaison de Léa et de Chéri — et plus encore par les contradictions et la fascinante irréalité de Chéri.

Derrière les deux points d'interrogation qui surgissent ainsi se dissimulent les raccords avec la vie de Colette, ou, si l'on veut, et pour paraître moins indiscret, avec le diagramme de physio-idéologie amoureuse qui s'inscrit en marge de sa vie.

M. de Carneilhan n'a peut-être pas dominé Colette, mais il a pris l'attitude du dominateur. De plus il l'a humiliée. La voix du plus dilué des hermaphroditismes eût conseillé, après avoir subi un maître, de chercher un homme sans arêtes, facile à dominer. A cette tentation s'en joignait une autre, celle d'aimer un être jeune et de rentrer dans le climat du *Blé en Herbe*. Colette en 1917 a quarante-quatre ans. Léa en a cinquante, mais Colette a écrit que, « prémonitoire », elle s'était vue elle-même dans ce personnage. Ce n'était pas la première fois qu'elle anticipait ainsi sur la marche du temps. Dans *Claudine s'en va*, elle avait évoqué sa rupture avec Willy avant que celle-ci se fût pro-

duite et par la suite, elle devait dans *l'Enfant Malade* sonder comme pour le reconnaître d'avance, le monde de l'immobilité où sa maladie devait bientôt l'enfermer.

La merveilleuse et tragique beauté de *Chéri* est tout entière enfermée dans les scènes où Léa perçoit que l'adolescent prend conscience de l'âge de sa partenaire. Si Colette n'avait peut-être pas encore, en 1917, éprouvé la douleur de l'amour que l'âge rend impossible, elle l'avait pressentie et quoi de surprenant quand on songe que, vingt ans plus tôt, s'observant dans un miroir elle avait su dégager de son visage lisse le visage buriné de sa vieillesse? Ainsi l'essentiel de ce roman, comme de tous les romans de Colette, est d'inspiration autobiographique.

Restent les deux « énigmes » : si Colette a quasi effacé les cinq années d'intimité Léa-Chéri, c'est qu'elle ne les avait pas vécues — situation gênante pour une artiste admirable, mais qui avait peu d'imagination. Quant aux contradictions de Chéri, ce gigolo infantile, agaçant, absurde mais parfois doué d'une pénétration extraordinaire, son appartenance à un monde quasi-animal, son caractère de demi-dieu de la nature égaré chez de vieilles putains s'expliquent par le fait que, ne pouvant peindre exactement son modèle, Colette s'est plue à tracer le portrait de l'être qu'elle aurait alors voulu aimer : un faune citadin, un Daphnis à son usage, tenant de l'enfant pubère, de la mouette et du chien de chasse. Chéri appartient à l'univers second où Colette s'était déjà réfugiée en esprit depuis bien des années ; celui de la nature et de ses mystères. Lorsqu'elle était elle-même une jeune déesse des forêts, elle était tentée par la corruption de Willy ; quand elle eut été investie par le monde de Willy, elle logea sa carte du Tendre dans un pays ignoré des boulevardiers. « *Il y a des moments, pensait Léa, où Chéri ressemble à un sauvage. Un être de la jungle? Mais il ne connaît ni les plantes, ni les animaux, et il a parfois l'air de ne même pas connaître l'humanité.* »

L'irréalité ou la gratuité de ce jeune héros éclate dans *la Fin de Chéri*. Ce personnage né d'un souvenir et d'un songe, Colette, son livre fini, dut le considérer avec l'étonnement de Pygmalion voyant respirer sa statue. L'ayant fait vivre, elle voulut, comme tous les démiurges, le prolonger et le tuer. Il résista d'ailleurs à l'entreprise : et nous ne pouvons croire ni à ses indignations vertueuses, ni à sa condamnation du monde des hommes prononcée au cours d'un monologue célèbre et incertain (« *tout le monde est des salauds* »), ni à ses méditations désespérées devant les portraits d'une très jeune Léa, ni au coup de revolver qui clôt son étrange aventure. La vérité de ce livre est ailleurs : en Léa devenue définitivement paisible et bonne ménagère...

Telle en somme que Colette se verra elle-même dans *La Naissance du Jour*, ce merveilleux livre du renoncement. Colette a cinquante-cinq ans. Près de Saint-Tropez, à la Treille-Muscate, elle revit les

combats qu'elle a menés. Des visages passent dans sa mémoire ; chaque fois ses amis avaient peur pour elle : « *S'il disparaît encore celui-là, que de soins pour nous, quel travail pour l'aider, elle, à reprendre son aplomb.* » Et chaque fois, en effet, elle leur revenait « *tout échauffée de la lutte, léchant ses plaies, comptant les fautes de tactique* ». Maintenant la sagesse triomphe : « *C'en est donc fini de cette vie de militante dont je pensais ne jamais voir la fin... Il me semble qu'entre l'homme et moi une longue récréation commence. Homme mon ami, viens respirer ensemble. J'ai toujours aimé ta compagnie. Tu me réserves à présent un œil si doux. Tu regardes émerger d'un confus amas de défroques féminines, alourdie encore comme d'algues une naufragée — si la tête est sauve, le reste se débat, son salut n'est pas sûr. Tu regardes émerger ta sœur, ton compère : une femme qui échappe à l'âge d'être une femme.* »

C'en est fini du « vieil adversaire », il a pris un visage ami. « *Une des grandes banalités de l'existence, l'amour se retire de la mienne. L'instinct maternel est une autre grande banalité. Sortis de là nous nous apercevons que tout le reste est gai, varié, nombreux.* » Et, revivant le passé, celle qui a tant souffert conclut que la douleur d'amour « *ne mérite aucune considération* ».

A la *Confession délirante* d'un Chateaubriand, plainte ultime et terrifiante d'un homme qui n'avait jamais su se maîtriser, Claudine enfin morte, Colette oppose un manifeste de résignation et s'engage sur la voie de la sérénité.

Les merveilles de la terre.

La citadelle à laquelle nous avons fait allusion et qui se dresse à l'arrière-plan de *la Retraite Sentimentale*, c'est l'amour pour la nature et la terre, cet amour que n'a jamais, pour Colette, cessé de symboliser Sido. Déjà dans Claudine en ménage la jeune captive soupirait : « *J'habite ici chez un monsieur, un monsieur que j'aime, mais j'habite chez un monsieur. Hélas, Claudine, plante arrachée de sa terre, tes racines étaient donc si longues !* » Et la Vagabonde, se débattant contre la tentation de l'amour, criait dans un sursaut : « *Il n'y a rien de plus urgent que de posséder les merveilles de la terre.* »

Elle se retournait alors, au plus fort du combat, vers cette étonnante Sido qui, chaque jour entre la chatte, la serpe, les lilas et toutes les divinités subalternes du jardin, « *volait de l'abeille à la souris* », répétait, ivre d'enthousiasme « *Regarde la première pousse de haricot... Regarde la guêpe* », préférait voir fleurir un cactus que de retrouver sa fille « adorée » et, à soixante et onze ans encore, remontant chaque jour davantage sur l'échelle des heures, devait se lever à quatre ou cinq heures du matin pour posséder le commencement du commencement : le rayon horizontal et rouge que précède une pâle lueur de soufre.

De cette prêtresse de la nature Colette se jugeait l'héritière : « *Elle m'a donné la mission de poursuivre ce qu'en poète elle saisit et abandonna comme on s'empare d'un fragment de mélodie flottante en voyage dans l'espace.* » Cette mélodie, elle l'a fait entendre avec une maîtrise qui fait d'elle un des plus grands poètes de la nature. Mais il ne suffit pas de s'arrêter aux morceaux célèbres qu'on a déjà extraits de son œuvre pour les loger dans toutes les anthologies où ils imposent la présence de la rose noire, « confiture d'odeurs », du gloxinia « arriviste velouté » ou du « *petit peuple odorant et délicat des provinciales qui remuent le cœur : la benoîte, la sauge, la potentille, le lupin et le bluet poilu* » ; il faut être attentif davantage encore à ces pages où Colette, passant de la chauve-souris « fidèle » à des fleurs d'une délicatesse si exquise que la présence d'une foule humaine les fait défaillir, pâmer et mourir presque chaque soir, suggère qu'une sensibilité égale, unanime, est diffuse dans toute la nature.

En ces instants nous commençons de voir se manifester bien autre chose qu'un écrivain ou qu'une artiste : un être en état de grâce païenne, une druidesse qui, l'été, peut s'étendre dehors « *pour passer sa nuit sur le sein de la nature, par amour, uniquement par amour* », qui se sent devenue elle-même fleur, arbre ou nuit, et est littéralement possédée par la terre, comme une prêtresse : « *Les bois je leur appartiens, je gratte la terre humide avec cette pensée : cette toison d'herbe est à moi, et à moi aussi le dessous gras de la terre, le domaine profond du ver, à moi encore le roc qui n'a jamais vu la lumière, à moi si je veux l'eau prisonnière et noire dont je boirai la première gorgée à goût de grès ou de rouille.* »

Au *Centaure* de Maurice de Guérin qui a fait revivre l'esprit païen de la Grèce antique, Colette, inspirée par les terres de la mystérieuse Puisaye, a donné maintes fois une réponse celte : elle s'élançait alors vers la nature en prononçant des incantations de druidesse : « *Mon esprit court comme un sang subtil le long des veines de toutes les feuilles... se caresse à la cerise vernie et s'enroule à la couleuvre poudrée de poussière, au creux du sentier jaune* (Les Vrilles de la Vigne). *Je tremble ce matin d'essor, d'espoir sans visage, de germes d'oubli. Je tremble de jacinthes, d'aubépines et de larmes* » (Prisons et Paradis).

Pendant de longues années, en Franche-Comté, en Bretagne en Provence, Colette a été demander aux bois, aux maquis, ou aux jardins potagers plus encore qu'une leçon terrestre et païenne : un moyen de se perdre dans une vie sauvage. Un temps viendra même où elle n'aura plus besoin de fouler un champ pour capter ces forces de la terre « On ne possède que dans l'abstention. » Dans *l'Etoile Vesper* à une époque où, immobile, recluse, elle ne quitte plus sa chambre du Palais-Royal, elle évoquera avec une intensité prodigieuse, guidée par la seule force du souvenir, ou plutôt portée par quelque inexplicable prescience, l'implacable et magnifique poussée de force souterraine

qui déferle au printemps et anime, au sein de la terre, un monde de larves et d'insectes prêts, au bord de la vie, à se massacrer dans les ténèbres, comme si jusqu'au dernier instant la fureur de mourir risquait de l'emporter sur la fureur de naître.

A nouveau l'idée d'ambivalence s'impose en face de ce tableau redoutable ; aux peintures exquises, pastellisées, rassurantes que Colette a prodiguées d'un monde de fleurs et de jardins, au doux Minet-Chéri devenu cette aimable Colette dont Germaine Beaumont a dit, comme Goudeket, la bonté, s'oppose un autre être dont on sent les pouvoirs avec une impérieuse certitude. Comment ne pas songer alors à ce visage que nous avons nous-même si souvent contemplé où perçant la charmante barrière du bon accueil, des mots amicaux, la rassurante intimité des menues confidences et du guttural accent bourguignon, s'imposait, impassible et parfaitement inhumain un regard métallique, presque sauvage, un regard immobile de fauve[1] qui ne semblait vous atteindre qu'après avoir traversé des épaisseurs de temps et d'espace et pouvait inspirer la peur.

Colette et les Bêtes.

L'alliance avec les bêtes a été signée de bonne heure. Colette leur a tout de suite donné place dans ses livres. Ils y ont d'abord parlé homme, ils étaient rassurants, gais, gentils. Ce fut le temps de Toby chien, sentimental anxieux, et de Kiki la Doucette. On lisait alors leurs *dialogues* en famille et l'on riait. Puis Colette a restitué les bêtes à la dignité du silence. Ce n'était plus la chatte qui parlait homme, mais Colette qui parlait chatte. Quand elle s'adressait aux bêtes sa voix devenait plus gutturale encore et comme menaçante. Léautaud en était indigné. Elle n'aime pas les animaux, écrivait-il ; c'est une dompteuse. Le fait est qu'elle les apaisait, et établissait tout de suite avec eux une communication insolite. Sans doute pouvait-elle observer le chat qui mangeait des fraises ou, poétique, respirait des violettes, le hérisson « froussard » ou le caniche de J.E. Blanche « passionné de distinction », sans doute avait-elle demandé à l'espèce-chat des leçons de conduite (« *Je lui suis redevable d'une certaine sorte honorable de dissimulation, d'un grand empire sur moi-même... et du besoin de me taire longuement...* ») mais le plus souvent Colette avec les bêtes allait au-delà de l'intelligence et s'avançait sans hésiter car elle appartenait à leur monde.

1. « *Un regard de fauve pensif* », dit Cocteau.

A son appel des hirondelles venaient se poser sur ses épaules, l'écureuil Pitiriki vivait avec elle dans un climat de confiante familiarité, et le chat tigre Bâ-Tou, terreur des amis de sa maîtresse et des télégraphistes, avait pour elle des douceurs de chaton. Germaine Beaumont conte que traversant un chenil de policiers furieux, hurlant derrière leurs grillages, il suffit que Colette murmurât : « eh bien ! et bien !... » pour que s'établît un profond silence. Je tiens de Jean-Louis Vaudoyer qu'à Berlin, au Zoo, on vit avec terreur Colette tendre son bras nu au travers des barreaux d'une cage où une tigresse menaçante rugissait : à la stupeur des assistants le fauve s'apaisa aussitôt et lécha cette petite main puissante.

Après Balzac (*Un Amour dans le Désert*), après D. H. Lawrence, avant Marc Chadourne, Colette a dépeint la solidarité sensuelle, campée aux frontières de l'amour qui peut s'établir entre des hommes et des bêtes. La chatte Saha dans *la Chatte* est, aux côtés d'Alain, la rivale triomphante de Camille : « *Je suis ta femme tout de même*, s'indigne l'épouse, *tu me laisses pour une bête* » et l'homme se dérobe « *derrière un sourire mystérieux et renseigné.* »

Nous gravissons l'échelle des âges pour pénétrer dans le temps où la barrière n'avait pas encore été posée entre l'animal et l'homme. C'était le temps d'avant la chrétienne pitié. Sido le savait, la clémente Sido qui soignait tendrement les animaux de la maison, mais pouvait « *bannir les religions humaines* » et non seulement admettre les grands saccages de la nature mais y participer joyeusement. Un jour elle les évoqua devant sa fille : « *Dans ses yeux passa une sorte de frénésie riante, un universel mépris, un dédain dansant qui me foulait avec tout le reste, allégrement. Ce ne fut qu'un moment — non pas un moment unique.* » Puis tout à coup « *elle redevint bonne, ronde, humble, devant l'ordinaire de la vie...* »

Le temps d'avant une certaine pitié. Colette, ayant longuement observé Landru, reconnut en lui « *l'œil serein des premiers hommes* » et elle fut attentive au procès du jeune Patrick Mahon qui avait tué férocement plusieurs personnes, mais, à l'étonnement de toute l'Angleterre, « charmait » les animaux sauvages. « *Aucun être profondément civilisé ne charme les bêtes* », concluait Colette.

« *Quand j'entre dans la pièce où tu es seule avec les bêtes, j'ai l'impression d'être indiscret* », disait Henry de Jouvenel à sa femme. Et celle-ci murmure dans *La Naissance du Jour* : « *Je n'ai plus envie de me marier avec personne, mais je rêve encore que j'épouse un très grand chat.* » Et songeant aux fauves qui maintes fois dans sa vie l'avaient « reconnue » : « *Je voudrais laisser un grand renom parmi les êtres qui, ayant gardé sur leur pelage, dans leur âme, la trace de mon passage, ont pu follement espérer que je leur appartenais.* » « Follement » n'a pas dû être écrit sans hésitation.

Paganisme.

On naît sorcier. On naît sourcier. Ceux qui se découvrent détenteurs de ces dons n'en acceptent d'ordinaire la révélation qu'avec crainte — c'est Colette qui nous le dit[1] — mais quand elle apprit elle-même qu'elle était sourcière, elle éprouva une « *émotion vive et gaie* ». Et la baguette, entre ses mains : « *tourna plus énergiquement qu'entre celle des sourciers officiels* ».

Elle consultait Freya, et Freya, en face d'elle, était lucide, découvrait l'avenir. Attentive à l'invisible, Colette observait, dans ses propres demeures, sa grande chienne bas-rouge ou sa chatte qui « suivait quelque chose dans l'air ». D'après le regard de ses bêtes, elle savait si l'*apparition* était immobile ou cheminait lentement. Des inconnus de chair l'auraient effrayée. Elle n'eut jamais peur de ces « doux fantômes ». Ils étaient là : ce n'était pas grave ; seule, l'imagination littéraire aurait pu les rendre terribles ; la séparation est fragile entre la raison et l'hallucination ; Colette, maîtresse d'elle-même, *s'interdit* de la franchir : « *Il le fallait bien puisque j'habitais seule* ». Mais avec une pointe de regret elle constate, dans *Lune de Pluie*, qu'il lui manqua toujours cette sorte de compagnon nerveux et sensible auprès duquel on accepte sans hésiter la nuit de Walpurgis.

Faut-il rappeler qu'elle n'était pas chrétienne et que, justifiant d'avance les décisions que le clergé devait prendre pour ses obsèques, elle avait, enfant, « *d'instinct, ENNOBLI DE PAGANISME les fêtes chrétiennes* ». Quand le vieux curé sans malice, qui lui donna sa première communion, lui parlait de l'enfer elle songeait déjà, étonnée, à peine ironique, et bizarrement précoce, « *à l'orgueil de l'homme qui pour ses crimes d'un moment inventa la géhenne éternelle* [2] ».

Sido, qui « *fuyait l'austérité pestilentielle de la vertu* », avait eu tort de redouter pour sa fille « *les pièges catholiques* ». Sido niait le mal et « *rebaptisait de pauvres péchés qui attendent depuis des siècles leur part de paradis* » ; Colette ne douta jamais que l'homme fût innocent et pour elle rien n'était mauvais de ce qu'inspire la nature. Le vice est « *le mal qu'on fait sans plaisir* », proposition qui enchanterait les avocats, défenseurs de criminels sadiques. Mais Colette n'entendait ni défendre, ni juger. Cocteau l'en a louée dans le discours qu'il prononça à l'Académie royale de Belgique : « *Je n'insisterai jamais assez sur ceci que la grandeur de Madame Colette vient de ce que l'inaptitude à départir le bien et le mal la situait dans un état d'innocence auquel il serait indigne de substituer une pureté volontaire, artificielle, conventionnelle.* »

On peut rêver avec scepticisme sur cet « état d'innocence » ; Jean-Jacques Rousseau ne se résolut d'abord à y croire que pour étonner.

1. *En Pays Connu.*
2. *Les Vrilles de la Vigne.*

Cocteau développe : « *J'ai vu Madame Colette souffrir et refuser de prendre de l'aspirine... Elle ne refusait rien des fécondes pourritures de la vie.* » Bien, mais il faut revenir à la littérature : que Colette ait été géniale, inégalable quand elle a traduit son union païenne avec la nature, lorsqu'elle s'est révélée druidesse, et toutes les fois qu'elle nous a fait entrer dans le cercle magique d'un monde où l'intelligence ne compte plus ou pas encore, où le mot « idéal » paraît absurde, qui songerait à le nier? Mais la question essentielle est-elle là? Certes, Colette, en son « état d'innocence » a écrit en prose quelques-uns des plus beaux chants de notre littérature; mais a-t-elle réussi à intégrer ces moments admirables dans sa vision des hommes? A-t-elle fait de cette beauté le principe et le ferment de son œuvre? Valéry disait qu'il ne suffisait pas d'écrire un beau vers, qu'on en réclamait plusieurs et qu'ils se suivent. Dès lors que la grandeur de Colette apparaît avec la plus incontestable évidence quand elle accède à la grâce panthéiste et, annulant vingt siècles, nous fait respirer un air vierge de nos erreurs ou de notre idéal, sa victoire ne pourrait nous paraître totale que si, après de pareilles élévations, elle ne retournait pas elle-même, inchangée, parmi les hommes de son temps. De ce qui nous touche comme une victoire et une leçon a-t-elle su, elle qui s'est hissée parfois au niveau des plus grands, tirer et communiquer cet influx stimulant, cette sensation de libération et d'harmonie que quelques écrivains privilégiés nous ont prodiguée avec une sereine magnanimité? A ces questions que suggère une exigence dont elle est responsable, on ne saurait malheureusement apporter une réponse positive.

La Rançon d'une Métamorphose.

L'amour mène les romans de Colette. Mais est-ce vraiment d'amour qu'il s'agit? Autour de Claudine ou de Renée Nérée nous ne voyons régner que sensualité. Il est un mot qu'elle-même et ses amis ne prononcent jamais : tendresse. Les étreintes ne les conduisent à aucune ferveur, mais à des obsessions ou des désespoirs sexuels. Quarante générations d'hommes ont vu dans l'amour la voie d'accès au lyrisme ; ils l'ont presque confondu avec l'extase ou la religion. Pour Colette, il n'est que désir et promesse d'intoxication : « *Toutes les amours tendent à créer une atmosphère d'impasse.* » Et ses romans d'« amour » en effet, chavirent tous dans des échecs qui ne sont que plaintes des corps ; le plus significatif est celui qui termine *Duo* : Michel se tue, non pas exactement parce que sa femme l'a trompé, mais parce que de très précises images de volupté le hantent. Le monologue final qu'inspire ce thème met, à mes yeux, l'amour au niveau de la digestion. Une des maximes de Colette me paraît entre toutes inquiétante : « *Comprendre un être c'est le faire tomber sous notre domination et*

l'affaiblir. » C'est une profession de foi. Mais quand on ne vit pas dans l' « état d'innocence » on croit, au contraire, que comprendre un être c'est mieux l'aimer et s'apprêter, s'il le faut, à se sacrifier pour lui.

C'est précisément ce que Colette amoureuse n'a jamais pensé. Avant de faire flotter au-dessus de sa chambre le pavillon de la camaraderie, elle n'a pas aimé en égale. Ou elle est asservie, ou elle domine.

Cette conception pourrait être à l'origine de romans sans faille. Mais Colette ne s'est jamais résolue à écrire le grand livre de sensualité païenne, qui a dix fois tenté D. H. Lawrence ; sur cette voie elle s'est arrêtée dès le début à la hauteur de l'esquisse ravissante qu'est *le Blé en Herbe.* Elle n'a pas davantage accepté de faire descendre profondément ses personnages dans le gouffre des possessions sensuelles. Sans doute a-t-elle analysé avec sa pénétration coutumière don juanisme, pédérastie, lesbianisme, mais en tant que créatrice personne ne peut voir en elle le Dostoïewski de la sexualité. Les invisibles chevaux qu'elle tenait en main elle n'a jamais pu leur lâcher la bride. On dira qu'il est sans intérêt d'indiquer les routes que l'auteur de *la Seconde* n'a pas suivies, les points où elle s'est arrêtée. Mais cette abstention a limité ses pouvoirs dans les romans qu'elle a écrits et, rançon d'une métamorphose estimable, apparaît comme la conséquence de ce lent et long mouvement qui l'a fait passer de Claudine à Colette.

Tant qu'elle n'a pas réussi à se dégager de Willy, un goût pour le libertinage bien fait pour enchanter les lecteurs de *la Vie Parisienne*, a taché des œuvres où s'affirmaient déjà les dons les plus éclatants. Lorsqu'elle eut entrepris de se libérer, commencé sa propre reconquête, elle gouverna sa vie avec une volonté si âpre qu'il lui devint impossible d'en desserrer l'étreinte dans son œuvre. Comme on la vit dans sa vieillesse tenir à bonne distance ceux qu'elle accueillait le plus amicalement, ce fut son constant projet, auparavant, de ne jamais s'abandonner sans réserve à ceux qui la tentaient. Pendant ses années de « militante » elle semble n'avoir communié avec aucun être. Assiégée de postulants et d'amis, elle est seule. La volonté de conquérir son équilibre l'a déterminée à opposer en elle la lingère, la ménagère et la gourmande à la druidesse, à la ménade ; elle a coulé ses instincts violents et ses préférences bohèmes dans le cadre d'une vie d'apparence et de rythme parfaitement bourgeois. Bref elle s'est composée.

Comment aurait-elle pu abandonner cette politique de prudence quand elle écrivait ses romans ? La littérature de pleine imagination ne se propose qu'à ceux dont la vie est don et abandon : un Stendhal, un Balzac. N'étant pas de ceux ou de celles qui sont portés par leur nature à élever l'amour vers un idéal, elle n'était pas destinée davantage, s'étant elle-même domptée, à livrer totalement ses personnages à ce total emmêlement de cœur et de corps que font surgir les œuvres

pleinement vouées à l'amour, quel qu'il soit. Peut-être paraîtrait-il plus simple de dire qu'elle n'avait pas d'imagination. Mais je pense que les plus souterrains défenseurs de sa politique lui défendaient d'en avoir. En écrivant, Colette cherchait à faire en elle-même *de l'ordre.*

Aussi les liens qui unissent Renée Nérée ou Léa avec les personnages qui les entourent ne sont-ils jamais serrés. Il n'y a pas entre eux de communication véritable, ce qui eût été la condition nécessaire à la réussite totale de l'œuvre. Cette Colette des romans, comme la Colette de la vie, condamnée à une perpétuelle défense, ne *reçoit* pas autrui. Ce qui lui manque, pour y parvenir, c'est l'habitude de l'abandon, la pratique de la générosité.

Statiquement, lorsqu'il s'agit de peindre un de ces merveilleux portraits qui sont la parure de ses livres, elle étreint son modèle, mais dans le mouvement du récit, j'allais encore dire de la vie, elle s'en éloigne.

Aussi n'y a-t-il dans ses romans qu'un seul personnage qui soit vu continuellement de l'intérieur, elle-même, elle qui domine ses familiers, comme sur les bas-reliefs, les pharaons leur peuple. Ceux qui vivent auprès d'elle ont tout juste l'utilité des interlocuteurs de Socrate : ils lui donnent la réplique et des raisons d'agir — puis s'effacent de notre mémoire. Quant à ses partenaires amoureux, secrètement elle les méprise et le secret n'est pas très bien gardé.

L'abandon à autrui, la confiance en l'homme ont manqué aux romans de Colette. Ils n'ont jamais pu être « fermés », parce que, travail de mise en ordre et non mouvement de libération, ils s'offraient à son esprit comme des fragments de mémoires à peine romancés, de longs et étonnants mémoires qui resteront jusqu'à la fin de sa vie à compléter.

Ces défauts — si l'on peut appeler défaut ce qui n'apparaît tel que par confrontation avec une certaine image d'elle qui parfois s'impose à l'esprit — sont masqués par une extraordinaire puissance d'évocation qui prodigue, de seconde en seconde, de phrase en phrase la sensation du réel et de la vie. Les dialogues de Colette sont si vrais, les sensations fixées avec un art si éblouissant que le lecteur glisse de plaisir en plaisir et prête peu d'attention à l'hésitation de la démarche et du mouvement dramatique, à l'incertitude du dessin. Tout à la joie d'avoir pénétré l'univers que la sensibilité de Colette rend si frémissant, si riche, si divers, il ne s'inquiète pas de la singularité d'un spectacle où les seuls vrais vivants sont, avec Colette, les petits comparses « sapides » — copains cyniques de Willy, camarades de la vagabonde, ou vaudevillesques demi-castors de *Chéri* — le vrai partenaire, l'amant, l'être qui aurait pu vraiment *répondre* et substituer à une série de confrontations pittoresques *une atmosphère d'échange et de don* étant, lui, condamné à l'atonie, à la pénombre.

Concert de couleurs et d'odeurs.

Ce qui fait le prix, inestimable, de l'œuvre de Colette, c'est cet art, infaillible et subtil, avec lequel elle fixe ses sensations. Ce que Proust fut au monde de l'intelligence, elle l'a été au monde des sens. Elle multiplie les joies que le lecteur peut tirer du spectacle du monde et parfois elle les fait naître. Un jardin vu par elle paraît plus beau qu'un vrai jardin. Elle nous fait don de ses antennes et de son acuité. On ne peut dire qu'elle décrit, elle révèle, elle dévoile. Fête des yeux : elle propose un air *couleur de pervenche*, un *mauve pluvieux*, des surgeons de marronniers *couleur de lombric*, des ardoises *violet orageux*, une mer *trop bleue qui noircit autour d'une plaque de soleil fondu*. Éprise des concerts de nuances, quand elle fut condamnée à l'immobilité, elle fixa sa contemplation sur ses boîtes de papillons, ses écheveaux de laine, ses boîtes de cornaline et le ciel changeant du Palais-Royal.

Mais le plus infaillible, le plus pénétrant de ses sens fut toujours l'odorat. L'odeur de la pelisse de Sido, quand elle retrouvait sa mère « *lui ôtait la parole et jusqu'à l'effusion* ». Dès son arrivée à Paris elle fit une étude des odeurs rassemblées dans les magasins. « *A la toile c'est enivrant.* » Elle se demandait, en respirant la capiteuse odeur de phosphore des jeunes chiots ou l'odeur de foin du chaton bien léché si « *la bonne odeur des créatures à la mamelle n'était pas fonction du bonheur.* » Parmi les roses elle démêlait cent appels : le souvenir de cigares fins, de peau soignée, présence d'abricot, d'ananas, de ménagerie musquée et de salle de gymnastique. Et comme les personnages de Wagner apparaissent précédés de leur thème, elle écoutait la mélodie olfactive des humains. De beaux visages lui semblaient entourés d'odeurs sottes. L'odeur d'Otéro était « plus fine qu'elle-même ». Et Colette surprenait les mouvements d'humeur de ses interlocutrices aux variations de leur parfum.

Cette extraordinaire sensibilité physique a passé tout entière dans ses livres. Comme pour attester l'unité du monde, elle traitait les animaux comme des plantes, les éléments comme des oiseaux, les oiseaux comme des humains. La mer est *noir d'hirondelle*, la robe du léopard un « *vol de corolles noires sur un champ blond* », Claudine pleure « *comme une plante qui ruisselle de larmes* », la pêche « *mûrit ses joues d'un fard trop lent* », les trilles du rossignol « *brillent comme un ruisseau frémissant* ». Colette était convaincue « *qu'on n'est pas sot avec des sens fins* ». Si elle s'était souciée d'atteindre l'âme, c'est par le nez qu'elle y serait parvenue.

Cette multiplication, cette résonance, cette irradiation de la sensation dans tous les domaines font de ses livres une perpétuelle symphonie : elle cimente à longs traits les scènes disparates assemblées dans ses romans, elle donne à tous ses livres de souvenirs (*Mes Apprentissages*, *Les Vrilles de la Vigne*, *L'Envers du Music Hall*, *La Maison de*

Claudine, Sido, La Naissance du Jour, Journal à Rebours, De ma Fenêtre, Flore et Pomone, l'Etoile Vesper, le Fanal Bleu) un charme de nuit d'été, de verger en fleurs ou d'intérieur de Vuillard. Il n'est pas une page de son œuvre, qu'elle évoque les coulisses d'un théâtre, la Treille Muscate, une salle de tribunal, la maison de Renée Vivien, où l'on ne soit contraint de s'arrêter pour rêver à quelque miraculeuse trouvaille de mot qui confond d'abord d'étonnement, puis s'épanouit dans l'esprit et le remplit de plaisir.

Ce plaisir, il serait naïf de croire qu'elle-même ne l'éprouvait pas. Il avait fallu, jadis, que Willy l'enfermât pour qu'elle prît chaque jour la plume. Bien des années plus tard, elle soupirait encore : « *Ecrire, c'est un métier de forçat.* » Puis elle connut la joie de « *l'affût qui finit par charmer le mot* », de la lutte « *contre la phrase qui s'assouplit, s'assoit en rond comme une bête apprivoisée* » et, devant ses grandes feuilles de papier bleu satiné, elle finit par éprouver, absolue, parfaite, « *la volupté d'écrire* ». Aussi, quelque temps avant sa mort, confessait-elle : « *Je ne sais pas encore quand je réussirai à ne pas écrire* », reconnaissant enfin que le travail lui était nécessaire, qu'il était même le plus précieux de ses refuges.

Immortalité des Nuages.

Choisissons-nous notre destin ? Sommes-nous menés par notre nature et notre caractère ? « *Les choses qu'on n'a pu faire*, a écrit Colette, *sont celles qui étaient impossibles.* » Je ne sais si sa volonté même fut involontaire ; mais ses conquêtes du soi apparaissent saisissantes : fille sauvage, elle tissa, entre le potager et la cuisine, un poétique bréviaire de la ménagère qui, d'après Fargue, se grava, pour leur plaisir et leur commodité, dans la mémoire d'innombrables maîtresses de maison ; ne reconnaissant que la loi de la nature elle finit en stoïcienne exemplaire ; déesse des bois, danseuse de music hall, elle s'éleva, après cinquante ans de travail obstiné, à la dignité de grand écrivain national, un écrivain vers lequel convergeaient de toutes parts les hommages, les honneurs et les témoignages d'admiration.

Par la magique simplicité de son style elle s'est rangée parmi les plus grands écrivains français ; prosateur, peut-être aucune autre femme ne peut lui être comparée, et, peintre de la nature, elle ne connaît pas de rivaux. Son œuvre s'impose à nous comme une vaste anthologie. Hors les nouvelles dont quelques-unes défient toute critique : *Mitsou, le Képi, Gigi*, il n'est à peu près aucun de ses livres qui ne se ressente de la liberté un peu négligente avec laquelle ils ont été composés : une lettre retrouvée, une phrase entendue, une boîte de vieux chiffons pensivement explorée l'engageaient sans conviction extrême dans un roman où, si elle se déclarait guidée par ses person-

nages, tout s'organisait vite pour que ses personnages la ramenassent à elle. Aussi ses romans se muent-ils trop aisément en souvenirs, en essais, en chroniques, s'il est vrai que ses chroniques, par compensation, assument souvent la dignité de la méditation ou l'apparence de la nouvelle. Mais il n'est parcelle de son univers qui ne porte son impérieuse marque, nulle page de son œuvre qui n'apporte sur elle-même une précieuse révélation. Les êtres qu'elle s'est plu à dépeindre ont souvent une psychologie rudimentaire, ils sont médiocres, ils plafonnent bas, et l'on s'étonne que Colette ait pu si continuement se plaire en leur compagnie, mais on s'émerveille aussi, et davantage encore, de voir comment, confinés dans un bar, une loge sordide, ou un hôtel de grues, ils se parent, grâce à l'infaillibilité du trait qui les cerne, au naturel qui leur est imparti, à la vibration de l'atmosphère qui les entoure, d'une saisissante beauté — cette beauté seconde qui tient non au modèle, mais à la main de l'artiste ou de l'écrivain.

Sensible à l'instant, au présent, à la chaleur humaine, vouée à cette religion du « *regarde* » qui était celle de Sido, Colette s'est écartée aussi soigneusement de la philosophie que de la pensée de la mort ou des morts. C'est un de ses personnages qui s'écrie : « *Oh ! je déteste les morts. Ils ne sont pas de la même espèce que nous* », mais elle a précisé que la mort ne l'intéressait pas, même la sienne. Le trait est stoïque et s'accorde à un antispiritualisme, si libéralement répandu dans son œuvre qu'il finit par gêner même ceux qui ne se reconnaissent pas formellement chrétiens. Antispiritualisme doublé d'un antiintellectualisme qui l'éloigna vite des écrivains de sa génération, la rapprochant à la fois d'un monde très ancien et d'un existentialisme encore à naître dont elle semble l'occulte marraine. Mais ce qui la sépare de tous et reste son plus sûr titre de gloire, c'est l'expression vraiment géniale de son émerveillement, de son enivrement en face de la nature et des spectacles du monde, son aptitude à s'identifier à eux et à sublimer si somptueusement ses sensations qu'elle réussit par cette voie à s'élever vers un éther immobile où semble sommeiller l'immortalité. Devenue nuage ou plante, elle regarde indifférente se faner et s'effacer la forme éphémère dont elle est parvenue à se dégager. Peut-être la pensée qui, au travers de maintes épreuves, lui rendit toute chose acceptable est-elle enfermée dans ces mots écrits à l'approche de la mort : « *Je vogue vers ce large où ne parvient que le bruit solitaire du cœur comme un ressac. Rien ne dépérit, c'est moi qui m'éloigne, rassurons-nous.* »

MARCEL THIÉBAUT

POUR COMPRENDRE BUENOS AIRES

par R. M. Albérès

Avec 3 millions d'habitants, Buenos Aires est la dixième ville du globe, la troisième ville des deux Amériques, la plus grande de l'Amérique latine et des cités « latines ». Si l'on tient compte de l'agglomération en y comprenant les faubourgs, le Grand Buenos Aires (4 644 000) ne le cède qu'à New York (11 916 000), Londres (8 034 000), Tokyo (6 780 000) et Paris (4 934 000). C'est pourquoi Buenos Aires est avant tout un fait planétaire.

Il faut, pour l'aborder, oublier son histoire et même son rôle de capitale fédérale de l'Argentine. Le présent y a entièrement recouvert le passé, le commerce et l'industrie ont fait taire l'histoire. Buenos Aires appartient au monde moderne plus qu'à l'Argentine.

Le « centre » de la ville, que découvre en premier lieu l'arrivant, est une des grandes fourmilières de l'humanité. Des cubes de béton pour recevoir le monde entier. On y sent la présence de la finance internationale, d'un commerce mondial, des collectionneurs d'art internationaux. Il y a près du port un kilomètre carré où les mots de passe sont, plus qu'une langue commune, les noms des palaces du globe.

Cela, qui s'impose au premier abord à l'arrivant, ce n'est pas l'Argentine. Ce n'est pas non plus tout Buenos Aires. C'est une des foires du monde, que la vraie Argentine, le vrai Buenos Aires ont

Ci-dessus : vue du Palais du Congrès National à Buenos Aires (cliché Ambassade d'Argentine).

installée sur leur lisière en sacrifiant à ce cosmopolitisme qu'il leur est nécessaire d'offrir, comme une façade, à l'entrée du pays.

Ce portique, centre de l'Argentine que l'Argentine a bâti à son extrême périphérie, comme une valve sur le goulot qui la fait communiquer avec le monde, on ne saurait où le placer si l'on entreprenait de décrire le pays. Ce Buenos Aires *international* qui ne couvre pas une lieue carrée, il n'est pas une réalité argentine, bien qu'il contienne les postes de commande, ministères, banques, P.C. du commerce et de l'industrie. Il est le lieu abstrait où s'élabore le rapport entre l'Argentine et le monde ; et dans un pays qui se définit comme une fuite perpétuelle hors de soi-même, ce rapport est essentiel bien qu'étranger. Pour une nation qui est née d'apports dérivés sur l'Océan, d'alluvions atlantiques, de courants qui portent vers la côte, il est naturel que la porte d'entrée se confonde avec le cerveau.

Pourtant, ce territoire franc, ce port libre — simples images, car la douane veille — sont largement pénétrés par l'Argentine elle-même. Entre les grandes avenues Santa Fe et Corrientes, les boîtes de nuit accueillent également les financiers étrangers en tournée et en mal d'exotisme, et les employés argentins qui fêtent leur promotion au grade de chef de la comptabilité. Les hôtels cosmopolites voisinent avec les ministères où s'affirme le nationalisme argentin. A une porte à tambour, le groom obséquieux s'incline devant le métèque, à la porte voisine l'huissier devient perplexe et méfiant devant ses pièces d'identité. Car, par un paradoxe dû au prestige des lieux, l'Argentine a installé son gouvernement, tout entier fait d'autorité argentine, au voisinage même des hauts lieux du commerce où l'étranger vient solliciter et séduire. Le peuple argentin lui-même a eu son mot à dire : il a laissé là aussi des boutiques d'artisan, des logements à une pièce par famille. Tel est le « centre » de Buenos Aires, situé à un coin de la ville, celui que seul connaissent les passants.

Il faut enfoncer cette porte, qui semble ouverte, mais que le touriste ne franchit jamais. Pour cela, afin de mieux prendre son souffle avant de donner le coup d'épaule, il faut, comme tous ceux qui veulent pénétrer dans le pays, s'arrêter un instant devant elle et se laisser prendre au décor qu'elle compose. Ce n'est là que l'antichambre de l'Argentine, mais il serait aussi vain de l'oublier après l'avoir franchië que de croire qu'elle seule existe.

L'arrivée a Buenos Aires.

Négligeons l'arrivée par avion, bien que celle-ci soit, de nuit, un des spectacles qui aient le plus frappé Saint-Exupéry, lequel avait pourtant quelque expérience en ce domaine. Il est bien vrai que

l'immense damier de lumières, cinq fois plus étendu que Paris, qui bascule sous les ailes de l'avion, immensément plat, offre une géométrie lumineuse où l'œil trouve sa joie et l'esprit sa satisfaction. C'est une profusion, une réserve inépuisable, bien rangée sans excès. Pour d'autres capitales, les lumières survolées offrent une richesse chaotique ; ici l'ordonnancement domine, le sol n'offre pas d'irrégularités, il n'y a pas fourmilière de feux, ce ne sont pas perles en vrac, mais riche édilité, allongement indéfini des demeures des hommes, un spectacle de paix du haut du ciel, que l'on jugera un peu terne et un peu plat vu du sol. Mais l'avion ne mène qu'à un aérodrome comme tous les autres — Ezeiza pour les longs courriers — à trente kilomètres de la ville, dans laquelle il faudra se réintroduire par l'autostrade pour tomber sans transition dans la chambre d'hôtel, elle aussi semblable à toutes les autres, avec, si elle n'est pas médiocre, un souci américain du confort et de l'ostentation.

Il vaut mieux arriver par la vieille voie des émigrants, après dix-sept jours de navigation. La veille, Montevideo, quittée à la nuit tombée, a donné l'impression d'une grande ville un peu provinciale et un peu décevante, après la fièvre de Rio, laiteuse de brume, enserrée dans une circulation crispée, avec ses buildings prolongés dans le ciel par les montagnes vertes qui surgissent dans la ville même. Pendant la nuit, le paquebot a réduit sa vitesse, car il ne faut pas douze heures pour franchir le Rio de la Plata et l'on est parfois contraint de tourner en rond pour attendre l'heure officielle du débarquement.

Au matin, les passeports contrôlés déjà par la police argentine montée à l'escale d'Uruguay, on se trouve dans les eaux jaunes du Rio, courant lentement de balise en balise. Le navire s'est engagé vers l'ouest, dans l'échancrure de l'estuaire. A bâbord, la côte argentine est apparue, plate, basse, jaune elle aussi, ponctuée de quelques arbres dont le vert tranche. Ils font place assez vite aux fumées d'usine, à partir du port de La Plata, plus proche de la mer que celui de Buenos Aires. Le ciel est ouaté le plus souvent d'une brume légère et chaude. Pendant une demi-heure, le navire suit à une dizaine d'encablures une ligne de docks secondaires derrière lesquels se devinent des maisons basses sans toit. Puis apparaissent les profils des gratte-ciel, dont aucun jusqu'à ces dernières années n'était d'ailleurs monstrueux. Le port est bordé d'allées et de parcs ; un Argentin fait remarquer que l'on passe en ce moment devant la Place de Mai, où se trouve le siège du Gouvernement. C'est ensuite très vite le quai, puis la douane, et le débouché sur les immenses places qui prolongent le Port Neuf.

Celui qui arrive n'a pas le choix : qu'il aille directement aux grands palaces du Plaza (très américain) ou de l'Alvear (plus XIXe siècle), ou qu'il cherche une modeste pension de famille, il ne risque guère

de s'éloigner de plus de quinze cents mètres du port. Certains y restent toute leur vie. C'est le lieu où l'Argentine s'offre le luxe d'une des plus fortes densités de population, où elle a placé tout ce qu'elle avait de plus voyant. L'étranger y arrive ; l'Argentin y parvient. Le premier y a son hôtel, le second son bureau. Le rêve de l'un et de l'autre est d'habiter autre part.

Ainsi cette ville qui est une des plus étendues du globe offre ce paradoxe de ne présenter à l'arrivant qu'un condensé de ville : tout sur quatre kilomètres carrés. On connaîtra vite dès les premiers jours ce lieu privilégié. On tardera cependant à l'épuiser. Au lieu même où l'on a débarqué, la place des Anglais offre une réplique de la Tour Saint-James. Au-delà, la place San Martin, en pente — charme précieux et presque unique dans cette ville — dessinée par un Français, et qui était délicieuse avant qu'une avenue la coupât en deux et qu'un pavement la transformât en salle de bains.

Ces deux places sont la seule concession du « centre » à l'espace libre. Vers le sud-ouest, longeant le port, l'avenue Alem avec ses arcades, célèbre aux temps de la traite des blanches, encore bordée de quelques rues populaires et de magasins pour les marins en escale ; dans une odeur de friture lourde, on y trouve la *pizza* italienne, les beignets, les bistrots aux tables de marbre, le boui-boui. Mince frange de vie portuaire, d'intermédiaires, de revendeurs et de cireurs de chaussures, de plus en plus resserrée entre les grands immeubles modernes. Vers l'est au contraire, partant de l'autre côté de la place San Martin où se trouve l'Institut Français, le quartier résidentiel urbain des avenues Quintana et Alvear, fait d'appartements cossus et de rues relativement tranquilles, dont malgré les magnolias des rues, le parfum dominant est celui du brûle-ordures, signe des belles maisons. Comme le quartier du « port », ce quartier résidentiel qui lui est opposé suit — à distance — le fleuve, puisque les embarcadères se trouvent sur un coude, dans un angle de la ville.

On peut d'ailleurs prolonger sur trente kilomètres cette zone résidentielle : elle s'étend en bordure du fleuve, en amont, s'égrenant en banlieues « chic » ou moyennes-bourgeoises lorsqu'au bout de huit kilomètres elle a franchi les limites de la ville, jusqu'au delta du *Tigre*. Sur cette ligne se logent tous les étrangers relativement aisés, et c'est sur voie unique que l'on va dîner en ville.

Il est tout aussi loisible de prolonger dans l'autre sens, en aval, la zone « portuaire », en tournant à gauche après le débarcadère : on arrivera à peu près sans interruption à Quilmes, immense faubourg industriel à quinze kilomètres. Ainsi le port des long-courriers est exactement situé : sur la gauche, pour l'arrivant, vingt kilomètres de docks et d'industrie, sur la droite trente kilomètres de résidences, beaux appartements ou villas cossues. Pour compléter, tout droit devant l'immigrant, vers le sud, après avoir franchi les places des

Anglais et San Martin, la ville active, le fameux « centre », qui garnit toute la surface de l'angle obtus, entre ses deux côtés résidentiel et portuaire.

Le Centre.

Ce « centre » offre — naturellement — l'aspect d'un damier. Il est, bien sûr, logé dans un angle obtus. Mais la géographie humaine a corrigé cette irrégularité, inscrit dans l'angle obtus un angle droit : ce qui reste est d'un côté « portuaire », de l'autre « résidentiel ». Ainsi le centre des affaires, des grands magasins, des banques et des ministères, trouve sa forme géométrique de carré.

Image d'un pays qui a végété jusqu'en 1860, ce « centre » a été créé et conquis depuis cette époque. La ville fut fondée plus en aval. La place de Mai marque la limite du « centre » ; c'est du côté opposé de cette place, plus au sud, que les vieilles familles avaient leurs « hôtels », dont quelques-uns, du début du XIXe siècle et même, rarement, du XVIIIe, subsistent pour qui les cherche très patiemment. Ces vieilles familles ont d'ailleurs depuis trente ans émigré dans les zones résidentielles, urbaines et surtout suburbaines, créées par les immigrants heureux.

Le centre actuel était au début du XIXe siècle bordure de fleuve et champ de bataille lors des débarquements anglais[1]. Terrains vagues surtout. Il a été réellement conquis par les sièges de sociétés commerciales, par les banques. Ministères et commerces de luxe ont suivi, et, pour agrandir l'espace, on a gagné environ six cents mètres sur le fleuve, d'où le talus de la ville sur deux côtés de ce centre, et par exemple la Plaza San Martin. C'est donc un paradoxe étonnant du point de vue de la géographie humaine, que ce « centre » placé dans un angle, s'agrandissant par glacis sur le fleuve, imposé par des immigrants actifs qui fondaient leur ville, séparé par le Palais du Gouvernement de l'ancien centre « créole » depuis longtemps abandonné à la petite boutiquerie.

Parce qu'il est issu de la volonté des immigrants, conquérants de la fin du XIXe siècle, il contient tout : banques et grands magasins, hôtels et Universités, joailliers et ministères. Mais ses créateurs enfiévrés n'avaient pas vu grand : ses rues ont gardé l'étroitesse des rues « coloniales », et alors que Buenos Aires prévoyait en 1890 ses égouts pour six millions d'habitants en 1952 (la municipalité ne s'est trompée que de 50 %), le cœur de la ville était établi sur dix ruelles croisant à angle droit dix autres ruelles.

Aujourd'hui, à sept heures du soir, le centre est empli d'un mugissement continu : de longues rangées d'automobiles, sur une seule file

1. Au début du XIXe siècle en effet les Anglais tentèrent à plusieurs reprises de s'emparer de Buenos Aires.

dans chaque rue, sollicitent en vain le passage et le moyen de croiser tous les cent mètres une pareille file, à angle droit. Seuls les piétons circulent, non sans une forte tension nerveuse.

Il faut voir ces rues au matin, fraîches encore entre les hautes rangées de maisons grises, au long des vitrines qui garnissent tous les rez-de-chaussée ; il faut lever aussi la tête vers les façades, dont certaines sont une folie de « modern style », oriflammes de stuc, pignons, astragales, festons et statues symboliques. On suivra la rue Florida, interdite à la circulation automobile, la rue de la Paix *porteña*, avec ses magasins de luxe, où il est encore de bon ton, pour les employés de salaire moyen, de « faire le mail » après le travail. Comme ses voisines à peine plus modestes, elle mène des gares et du port du Nord jusqu'à la perpendiculaire Avenida de Mayo, limite du « centre ». On trouvera ainsi les grands et les petits magasins, l'énorme magasin Harrods de luxe et la « Samaritaine » de Gath and Chaves, puis les banques, puis les ministères. Un kilomètre suffira. On peut faire là toutes les emplettes possibles, déjeuner pour 150 ou 3 000 francs (c'est le prix maximum à Buenos Aires), obtenir un permis d'importation, câbler au bout du monde, ou voir tous les films disponibles en Argentine. Hors du « centre », tout cela sera difficile ou introuvable. Mais tout sera aussi sinon plus charmant, du moins plus paisible et plus vrai.

Les quartiers « pauvres ».

Il est aussi tels habitants de Buenos Aires qui ne font connaissance avec le « centre » que s'ils doivent obtenir une signature sur un papier administratif ; ils y demandent alors leur chemin à l'étranger. De l'usine à la maison en semaine, de la maison au stade de football le dimanche, il est nombre de voies de rocade qui ne passent pas par cet angle surpeuplé. Seuls les grands cinémas, le mouvement de la rue Corrientes, Broadway argentin, le coudoiement des filles dans les bars, y attirent parfois les jeunes gens. Quant à la camelote, on la trouve, de qualité un peu inférieure, mais beaucoup moins chère, chez les marchands de quartiers. Seuls l'argent et l'esprit d'organisation confluent vers le Centre. Le vrai « porteño » (habitant de Buenos Aires) vit en dehors, et l'on refuse de le confondre avec cette caricature de lui-même que la littérature et les journaux vont chercher près du port.

Pour entrer dans la vie du peuple de Buenos Aires, il faut effacer de sa mémoire les cubes de béton et les monstres bourgeois que sont les maisons modern style, prendre une de ces avenues infinies qui filent vers l'est de la cité, attendre patiemment qu'en cinq kilomètres (car il y a une zone de transition), s'abaisse la ligne haute des maisons qui la bordent, puis se jeter dans une rue transversale. On trouvera

alors ce qui, statistiquement, constitue la masse de la ville : les larges rues (trois fois plus larges que celles du Centre) où jouent les gamins, bordées d'arbres et de maisons à toits plats, sans étage, étriquées et agrémentées d'un jardin minuscule, d'une galerie plus ample, monotones dans l'ensemble, assez variées dans le détail. Là, les commerces sont rares.

On ne trouve plus de cafés, presque pas même de bistrots, aucun restaurant. Les magasins en sont presque absents aussi : comme à la campagne le village est desservi par le bourg, il faut ici aller chercher les magasins dans l'avenue la plus proche. Des quadrilatères de maisons alignées, de l'espace, guère de parcs certes, mais il y a la rue pavée, de dix à douze mètres, où ne passent pas d'autos, et qui sert de jardin public. Le dimanche, « le vieux » prend le frais devant sa porte, en pyjama, car c'est pour lui le vêtement du dimanche après-midi. Le gamin, à douze ans, joue au football dans la rue déserte, à dix-huit ans il est parti pour le match. Ou encore il fait à bicyclette, avec des grâces et des zigzags de coq de village, le tour du pâté de maisons, empruntant le trottoir, car en Argentine la bicyclette est faite pour le trottoir, même si la chaussée est libre. On voit peu la mère de famille, que recueille quelque œuvre religieuse ou laïque. C'est le dimanche au village, morne, paisible, vide, avec de brusques remous de troupes de gosses ou de petites bandes d'apprentis discutant à voix haute. La ville n'est pas loin. l'avenue est peut-être à cinq cents mètres ; là les cafés ont des billards, et il passe des autobus qui, en une demi-heure, peuvent vous déposer au « centre » pour le cinéma ou, plutôt, au stade.

Le contraste est absolu. Il n'y a point séparation d'un quartier ouvrier et d'un quartier d'affaires ; il y a deux villes différentes, l'une fondée sur l'espace, l'autre sur l'entassement. Entre elles, la distance est trop forte pour qu'il y ait simplement changement de quartier. Le rythme de la vie est aussi trop différent ; l'homme du centre est fébrile et instable, le porteño est lent comme un paysan. Le second a un sourire tranquille et toute la vie devant lui ; l'autre a toujours quelque chose à faire et ne sourit jamais.

On tombe là dans un autre monde, qui est défini par la « petite maison » ; la civilisation de la petite maison est aussi différente de la civilisation urbaine que l'est une civilisation paysanne. Rien de comparable non plus avec nos banlieues : sans charme, le vrai Buenos Aires est cependant infiniment plus doux que nos banlieues. Dans l'ensemble, on ne voit aucune trace de misère, sauf dans certaines « zones », et l'on a davantage l'impression d'une vie modeste que d'une vie pauvre et difficile. Il faut dire que ces larges quartiers ont remplacé fort heureusement l'ancien logement ouvrier ou *conventillo :* deux rangées de pièces, à raison d'une par famille de quatre à cinq personnes, au milieu une cour en forme de ruelle où chacun faisait la

cuisine. Le *conventillo* a à peu près totalement disparu, et dans les immenses quartiers plats que nous évoquons, il peut arriver qu'un ouvrier dispose pour son habitation d'une surface aussi vaste qu'un petit industriel logé dans un appartement des quartiers résidentiels proches du Centre, et ses enfants ont en plus de larges rues pour y jouer en paix, généreusement plantées de magnolias, de marronniers ou de palissandres.

Là est le miracle de cette ville, que les quartiers pauvres, plats et monotones certes, aient le plus souvent les avantages de l'espace, de l'air, du soleil, des arbres, de la paix, et, il faut bien le dire, de la propreté. On peut nommer bicoques ces maisons dont les murs sont faits d'assez mauvaise brique, le crépi douteux, le plan assez bizarre avec un goût immodéré des couloirs étroits, qu'ils soient corridor ou galerie extérieure couverte ou à ciel ouvert. Ce rez-de-chaussée, qui rappelle les « échoppes » de Bordeaux, a peu de grâce. On a cru devoir l'orner de moulures en stuc qui, sur une façade de six mètres sur trois, sont grotesques. Les fenêtres ne sont pas étroites, mais l'architecte à tout fait pour qu'elles le paraîssent. L'ensemble est mesquin ; il attristerait un homme qui a du goût et rendrait neurasthénique un artiste. Mais la bicoque est indépendante. Autour d'elle court une galerie, avec un lavoir. On a pu planter là quelque arbuste un peu miteux, avec plus d'esprit une vigne vierge. Jardinet ou courette offrent la vue du ciel. Devant la maison, la rue est tout un domaine doré, sous une voûte de frondaison au printemps et à l'été ; on peut y courir, y jouer, ce n'est pas une rue. L'horizon que, prise en enfilade, elle ouvre, manque de beauté et est fondé sur la répétition ; mais c'est un horizon, et Buenos Aires ne prive de ciel que les ambitieux du Centre. Certes, pour peu qu'il ait d'exigence, de sens de l'art, le touriste se désintéresse de cet aspect de la ville. Je crois qu'il a tort. Les « logements ouvriers » des villes françaises sont tout de même infiniment plus tristes que ces modestes, tranquilles clapiers à fronton de stuc. Si ceux-ci n'offrent pas à l'ouvrier *porteño* un cadre de vie exaltant et beau, ni un confort ripoliné, ils lui laissent la lumière, le ciel et l'espace, dans une époque où, si le sens artistique n'a pas disparu, le sens de l'espace est mort.

J'ai été fasciné, je l'avoue, en combien de longues promenades de douze ou vingt kilomètres dans toute cette cité monotone, par ces tranquilles rues, ces médiocres maisons, indéfiniment répétées. Je les parcourais sans ennui et sans attention pourtant ; très faible était la rumeur de vie qu'elles étalaient, vie familiale et de village, sans pittoresque aucun. Je ne sais quelle ivresse m'entraînait à les suivre, à jouer avec les médiocres secrets de ce labyrinthe fondé sur l'angle droit et sur le quadrillage. Et je crois bien qu'il s'agissait d'une ivresse de l'espace, un espace infini pour le promeneur (on peut bien marcher trois heures dans ce paysage), très doucement mesuré

et ponctué, peuplé sans excès, simplement construit, sans surprises ni changements de densité.

Il y a joie à découvrir cette forme de l'espace urbain, car ce type de ville nie ce qui fait le plus souffrir dans la Ville l'homme moderne : l'entassement, l'encombrement, le bruit, l'impression que les hommes qui habitent là sont opprimés et encagés par les chiches mesures des architectes, des urbanistes et des propriétaires. Il est certes dans nos villes des lieux de moindre densité ; mais rares, et ils dégénèrent vite en fausse banlieue, avec la lèpre et le désordre. Il y a de pauvres cahutes dans Buenos Aires ; elles ne sont pas écrasées, il leur reste la coquetterie, même ridicule, de trois grandes jarres pour arbustes dans le terre-plein qui les précède. Jamais la rue non plus ne s'étrangle ni ne dévie parce qu'un lotisseur avare a fait des calculs trop intéressés.

On ne trouvera certes point là la poésie unanimiste du Paris de Jules Romains, ni même ce que l'on appelle simplement en Europe le charme d'une ville, charme qui se paie toujours d'ailleurs par un certain nombre de logis étriqués. J'y verrais pourtant une poésie humble, sourde, sans grandeur ni prétentions, fruste et vulgaire, élémentaire et pourtant combien rare ; celle d'un petit peuple buenosairien sans art, qui n'a pas songé à construire une maisonnette qui soit « belle », qui n'a guère fait preuve d'originalité ni de goût dans la construction d'une demeure humaine et n'a point créé une architecture nouvelle, mais qui a eu l'élémentaire génie, si rare aujourd'hui, de conserver une exigence fondamentale : l'espace.

Les cuadras.

La légende — c'est-à-dire l'observation hâtive — veut que Buenos Aires soit construite en damier. Et il est bien exact que les rues, en principe, sont droites et parallèles, coupées tous les cent mètres par une rue perpendiculaire. L'espace compris entre quatre rues — dont deux perpendiculaires aux autres — est un carré de cent mètres de côté et s'appelle une *cuadra*, c'est-à-dire un bloc, ou plutôt un « carré » : forme peu avantageuse d'ailleurs, car une fois garnies les façades donnant sur la rue, il reste tout l'intérieur du bloc, où pièces et maisons seraient sans lumière si le bloc était entièrement bâti ; aussi ne sait-on jamais ce qu'il y a au centre d'un bloc, mais on y trouve, dans les meilleurs cas, des alvéoles et même des jardinets qui lui donnent une aération intérieure.

La numérotation des rues est rationnelle : le numéro d'une maison indique à combien de mètres elle se trouve du début de la rue. Ainsi la rue Maipú part de la rue Rivadavia et court vers le port ; si une porte se trouvait à l'angle même où commence la rue Maipú, l'adresse

de la maison qu'elle dessert serait : Maipú, 1. En suivant la rue Maipú, après avoir croisé douze rues perpendiculaires, on trouvera l'Institut Français, qui est logé à : Maipú 1220, parce qu'il se trouve à douze cent vingt mètres du point où commence la rue Maipú. On peut noter en passant que, dans une adresse, l'usage est d'employer le nom de la rue, Maipú, Esmeralda, sans le faire précéder du mot « rue », et de placer ensuite le numéro de la maison. La numérotation reste très rigide : si une rue est coupée par une place entre les numéros 1101 et 1200, ces numéros n'existent pas, tout simplement. Et même, si la ville forme un angle, si une rue ne commence pas au même niveau que telle autre rue parallèle, les premiers numéros disparaissent : ainsi, comme la rive est courbe, la rue Santa Fe est plus courte, dès l'origine, que la rue Rivadavia, qui lui est parallèle : il y a bien dans la rue Rivadavia des numéros de 1 à 100, mais la rue Santa Fe commence au numéro 426.

Mais Buenos Aires n'est pas un damier : elle est née dans le fond d'un vase. La base, qui longe le port, ne mesure que sept kilomètres ; mais les côtés (la côte résidentielle à droite, le petit fleuve Riachuelo à gauche) vont s'évasant jusqu'à dix-sept kilomètres. Les avenues montantes forment une gerbe et non un faisceau parallèle.

Le « centre » se trouve donc au fond du vase, alors que le centre géographique, Caballito, est un quartier sans personnalité que l'on ne traverse que par hasard ou pour gagner une sortie. La cité s'est construite en *éventail* à partir d'un fond de vase relativement étroit, la partie évasée à droite, au bord du Rio, étant résidentielle, la partie gauche au long du malodorant Riachuelo, se couvrant d'usines.

Bordée sur deux côtés par le Rio, qui forme un coude, Buenos Aires n'est pas une ville maritime ni même fluviale. Son port demeure une abstraction, défendu par une ceinture de verdure. Même sur la côte nord, le souci de ménager un passage aux voies de chemin de fer les plus importantes barre l'accès du fleuve. Il faut aller plus loin pour trouver les résidences et les jardins établis sur le talus du Rio. Au demeurant, la côte est trop plate pour que le Rio de la Plata constitue un spectacle. On peut vivre un an à Buenos Aires sans le voir, si l'on n'a un jour la tentation de suivre l'avenue côtière récemment créée pour la promenade, et dont il est difficile de trouver l'accès tant les voies ferroviaires et les installations portuaires isolent la ville de la côte.

Rien ne vient en varier l'aspect que la lente transformation, vers l'Ouest, des quartiers centraux en quartiers populaires plus paisibles. Ici l'implantation de l'homme est conquête du sol plus qu'établissement. Dès que l'on sort du centre, on sent que tout est né des grandes avenues conquérantes, Santa Fé, Cordoba, Corrientes, Ricadavia, Belgrano, San Juan. Elles gardent cet air de conquête, droites, nettes ; elles s'arrêtent, au bout d'une quinzaine de kilomètres, dans un ter-

rain vague ou sur un lacis de rues aux maisons basses, campement provisoire, colonisation du terrain. Elles rappellent ces lignes de chemin de fer en construction qui partent d'une gare solennelle et monumentale et poussent avec elles des pionniers à leur autre extrémité. Elles entraînent avec elles le petit commerce, et, très loin au bout de la ville, constituent des bourgs allongés au milieu de quartiers paysans.

Chacun des quartiers est une ville : Buenos Aires mesure quinze kilomètres de longueur (la hauteur du vase) et atteint dix-sept kilomètres dans sa plus grande largeur. L'homme de Buenos Aires a souvent de longs trajets à faire, et utilise de préférence pour ceux-ci les « collectifs » ; c'étaient anciennement des taxis collectifs, qui prenaient cinq personnes allant dans la même direction, à peu près les carrosses à cinq sols de Pascal. Ils sont devenus de petits autobus (vingt personnes assises), à forme ramassée, qui, trépidants et cahotants, courent à toute allure, s'arrêtant sur la demande du voyageur à une *esquina*, c'est-à-dire à un croisement des rues. Ils s'arrêtent du moins si le voyageur qui fait signe est une femme ; pour un homme, ils ne font que ralentir, car les Argentins mettent un point d'honneur à les saisir au vol.

Climat.

Si la vie est fébrile et exige de longs déplacements dans une ville cinq fois plus étendue que Paris, elle se déroule — hors du « centre » tout au moins — dans un relatif climat de bonhomie. Ce climat est aussi, sans jeu de mots, le résultat du climat géographique : Buenos Aires se trouve dans une aire climatologique bien marquée, où les variations du temps excitent accidentellement la nervosité, où cependant la clémence du ciel est propice à un équilibre général.

En effet, l'évolution de l'atmosphère au cours d'une journée a des répercussions sur le système nerveux, la moyenne annuelle des beaux jours, la luminosité, la douceur corrigent cet effet. Lorsque Pierre de Mendoza fonda le 3 février 1536 la future capitale de l'Argentine, il l'appela Notre-Dame-du-Bon-Vent, *Nuestra señora del Buen Aire*, du nom de la patronne des navigateurs, à laquelle sont dédiées de nombreuses chapelles en Espagne. Il ne voulait point vanter le climat de l'estuaire où il avait abordé, mais remercier la Madone des alizés, qui avait permis d'y aborder. Plus tard, le vent océanique favorable devint « Les Bons Airs, Buenos Aires » que les Français orthographièrent Buenos-Ayres, comme ils écrivaient Henry ou Roy, et cet « y » anachronique choque les Argentins et la logique, puisque nous écrivons tout de même aujourd'hui « Henri » et « roi ».

C'est évidemment un paradoxe que ce nom de « Bons airs » pour une ville assez mal située, sur la rive humide d'un estuaire, exposée au désagréable *pampero* venu du sud, éloignée des souffles océaniques plus sains, car « Buenos-Ayres » est à trois cents kilomètres de la mer, Au carrefour des vents subtropicaux et des vents polaires, des vents terrestres et des vents maritimes. Buenos Aires connaît de brutales chutes de baromètre et de température. L'atmosphère est fortement chargée d'électricité, ce qui donne lieu à de splendides orages. J'ai vu des personnes très nerveuses produire de fortes décharges d'électricité statique en touchant un bouton de porte et même provoquer des courts circuits en mettant la main sur un commutateur.

Mais il s'agit plutôt là de données pittoresques et spectaculaires : Buenos Aires ne raccourcit pas la durée de la vie humaine, si ce n'est par son activité fébrile. Même avec ses brumes et ses orages, le climat y est en fin de compte plaisant, si l'on peut s'absenter pendant les trois mois d'été, c'est-à-dire du 21 décembre au 21 mars.

La banlieue portena.

Comme toutes les grandes villes, Buenos Aires est entourée d'une énorme banlieue, satellites industriels comme la ville de Quilmes, faubourgs ouvriers, ou, en bordure du Rio, vers le nord-ouest, ce que nous avons appelé les banlieues résidentielles. Sur le talus du fleuve (que l'on nomme *barranca*), susbsistent à San Isidro quelques grandes demeures du XIXe siècle, avec de très beaux parcs. Mais dans l'ensemble, et à proximité de la capitale, à Vicente Lopez ou Olivos, c'est une banlieue de style anglais, gazon et cottages, style net et verdure, silence et monotonie, villas succédant aux villas, gazon anglais et rires de jeunes gens bien élevés, chiens promenés en laisse. L'homme d'affaires ou le moyen bourgeois y rentrent le soir en automobile, la nurse ou la bonne sont seules visibles dans les rues ; partout règnent le charme et la légère tristesse de la pelouse... Plus luxueuses, certaines habitations ont une piscine privée ; on reçoit des amis le dimanche. Tous les huit cents mètres, un collège privé ou un *club*, avec ses *courts* de tennis. C'est pourtant là que l'on trouve quelques réussites dans le style du jardin, ou, dans des proportions plus vastes et un peu plus loin, dans celui de la *quinta*, petit parc de campagne qui réunit fleurs, arbustes ornementaux, bosquets et arbres fruitiers. Comme espace et comme rôle par rapport à la ville, un Auteuil de 1830 mais rectiligne, stérilisé par l'hygiène et l'absence de toute immixtion populaire, anglicisé et surtout américanisé.

La banlieue résidentielle s'étend sur la rive du fleuve jusqu'au delta du Tigre, à trente kilomètres. Là commence une formation géographique qui fait partie de nos jours de la capitale, bien qu'elle

soit une création de la nature : le seul espace à cinq cents kilomètres de Buenos Aires qui possède quelque pittoresque. C'est là en effet que les Rios Parana et Uruguay, larges de plusieurs kilomètres, s'offrent le luxe et le charme, avant de se réunir dans un estuaire gigantesque qui sépare l'Argentine de l'Uruguay — le Rio de la Plata — de confluer en créant un réseau multiple, argileux, verdoyant, d'îles et de canaux. Il faut imaginer le Delta du Nil aménagé comme le sont les lacs du Bois de Boulogne pour avoir une idée du Tigre.

C'est un lieu idéal pour le canotage et un labyrinthe de fleuves, bras, canaux et ruisselets. Sur les îles, une végétation dense et humide, saules et peupliers, buissons et lianes, joncs et plantes aquatiques. Certes, l'eau limoneuse des grands fleuves est jaune, infiniment douce d'ailleurs si sa couleur ne rebute pas, mais le promeneur, confié à son coup d'aviron ou au moteur d'un canot qu'il loue sans grands frais, peut sillonner au soleil les eaux d'un vaste chenal ou s'égarer dans les tout petits canaux emprisonnés d'une pseudo-forêt vierge.

Là les riches Argentins trouvent un port pour leur yacht fluvial, sur lequel ils reçoivent. D'autres jouissent dans un club de tout ce qu'exigent les sports nautiques (les Anglais semblent avoir ici imposé leurs mœurs et il faut en Argentine être membre d'un Club pour louer un canot ou pour faire du tennis). Mais il existe aussi dans ces îles l'équivalent de nos guinguettes de la Marne, le populaire *recreo* : on y sert, sur des tables de bois sans nappes, la viande grillée ou le « bifteck à cheval » (bifteck surmonté de deux œufs) ; les enfants y trouvent un parc naturel, les hommes peuvent jouer aux boules.

On rencontrera d'ailleurs des *recreos* un peu partout autour de Buenos Aires, sur les bords de la route, dans la banlieue lointaine. Même dans la plaine vide ou dans de demi-faubourgs galeux, ils trouvent toujours leurs clients du dimanche, et, parfois, à la limite de la Prairie, louent des chevaux ; sur la « ligne » chic du Port au Tigre, certains se sont transformés en « boîtes », qui conservent l'appellation française, ou en « night-clubs ». Il faut avouer que, si l'on excepte le delta, et les propriétés privées où l'on peut être invité, les environs de Buenos Aires sont désespérants. On n'y trouve ni un bosquet ni un centre d'attraction.

Buenos Aires et les sports.

La « campagne » ne peut donc attirer les *porteños*, si ce n'est sous la forme du cottage. Leur vie est souvent uniquement urbaine, et elle serait bien peu saine s'ils ne pratiquaient les sports.

Faire du football dans les rues d'une grande métropole est de nos jours chose rare ; c'est pourtant le jeu favori des jeunes Argentins

de dix ou douze ans. Il arrive souvent qu'en se promenant quelques heures dans les paisibles quartiers plats du véritable Buenos Aires, on reçoive dans le dos un ballon, ou simplement une balle de caoutchouc mousse, si l'on a affaire à des gamins plus jeunes. Les rues populaires ont de douze à quinze mètres de largeur : c'est un « terrain de foot » idéal. Au demeurant, que peuvent faire dans ces rues larges comme des parcs les gamins de l'école primaire? Personne ne les y dérange dans leurs jeux, sinon l'automobile nonchalante qui s'est risquée dans le large damier des rues du « logement ». Ainsi préparé, le peuple argentin, et spécialement le peuple de Buenos Aires, a la passion du ballon rond. Les équipes de football de l'Argentine ont une classe internationale. Celles de Buenos Aires dominent dans le pays.

C'est pourquoi la rencontre entre *Boca Juniors* (équipe du quartier populaire du port) et *River Plate* (équipe plus aristocratique comme l'indique son nom anglais) est un des grands événements de la ville. Le Grand Buenos Aires a d'ailleurs des formations de football admirables, Lanus, Banfield, et qui mériteraient une plus grande renommée internationale si l'éloignement péninsulaire de l'Argentine ne leur rendait difficiles les grandes compétitions.

Les courses de chevaux concurrencent quelque peu le stade. Elles offrent l'attrait du pari mutuel et attirent la même foule, moins enthousiaste et moins unanime cependant. L'Argentine est un des premiers pays du monde pour l'élevage du cheval. Mais, son isolement l'éloigne des grandes épreuves mondiales et il est dommage que les jockeys argentins ne se produisent que dans leur pays.

Les courses d'automobiles ont pris une importance accrue. Mais là, dans la mesure où ils sont liés à de grandes firmes internationales plutôt qu'à des firmes argentines embryonnaires ; les grands *cracks* comme Fangio vont plutôt se produire à l'étranger, et il n'existe pas à Buenos Aires de grande piste pour courses d'automobiles.

Spectacles et cabarets.

Dépourvue d'environs attrayants, Buenos Aires est une ville dont on ne sort guère. C'est en elle qu'elle doit trouver son aération, par les espaces verts, par les sports, par ses rues larges hors du centre — et aussi par toute une vie urbaine de divertissement. Les cinémas colossaux — il y a à Buenos Aires sept ou huit cinémas du type Gaumont — voisinent avec les banques monumentales. On y joue un bon nombre de films américains, quelques films français, italiens ou russes, et une majorité de films argentins. En dehors des épopées natio-

nales, ceux-ci sont consacrés le plus souvent à l'analyse passionnelle et au drame bourgeois. Les cafés avec orchestre sont très nombreux, et aussi les « boîtes ». Il y a une forte vie nocturne, peut-être plus large que dans le Paris d'aujourd'hui. Le « souper » est assez répandu, même dans les classes très moyennes, sous la forme de sandwiches vers une heure du matin, après le cinéma, le match de boxe, le bal public.

Les heures de réunion sont d'ailleurs tardives, les spectacles commencent souvent vers dix heures. On dîne tard, les invitations pour neuf heures signifient qu'il faut arriver à neuf heures et demie. Peu de jours après mon arrivée à Buenos Aires, ayant eu la naïveté de ne point me faire préciser l'heure d'une invitation à dîner, je ne trouvai à huit heures et demie qu'une servante affolée qui m'introduisit dans un salon désert sans même penser à m'offrir de poser mes fleurs ; le maître de maison n'était pas encore rentré, la maîtresse de maison prenait son bain... J'étais en fait arrivé à l'heure où l'on fait manger les enfants.

Il y a aussi, comme dans toute très grande ville, une « saison », qui commence en plein mai (mois d'hiver déjà, comme novembre dans l'hémisphère nord) et s'achève fin septembre (mars). En effet, les vacances d'été traînent plus ou moins jusqu'à mars ; à peine l'activité générale reprend-elle que Pâques apparaît en avril et retarde sinon le travail, du moins la reprise de la vie sociale. En octobre, la chaleur d'été commence à se manifester, et il règne alors une certaine lassitude due à la fébrilité de la pleine saison.

Celle-ci coïncide en effet avec les fêtes nationales du 9 août, et avec les mois de juillet-septembre. C'est en effet alors le cœur de l'hiver, et aussi, fort heureusement en un sens, le moment creux pour l'hémisphère nord, que choisissent les troupes de théâtre, les artistes, les conférenciers étrangers pour venir en Argentine. Le théâtre lyrique du Colon — le troisième du monde — ouvre alors ses portes et c'est la grande saison mondaine. Tout afflue à Buenos Aires ; les artistes argentins se plaignent d'ailleurs que l'exact décalage de six mois dans le climat argentin par rapport au climat boréal livre aux étrangers les meilleurs mois de l'année pour se faire entendre.

Mais pendant toutes les saisons de l'année fonctionnent les cabarets, les cafés à attractions. En grande métropole, Buenos Aires connaît une alternance purement urbaine entre travail et détente, la détente représentant davantage une excitation nouvelle et différente qu'un véritable relâchement. Si le *week-end* est propice au sport, au match, à la vie de club ou de stade, ou simplement, pour l'employé habitant les quartiers plats, au *farniente* devant le pas de la porte, toute diversion dans la semaine est ce que l'on appelle une « soirée ». En ce sens Buenos Aires est un grand marché de divertissement, et ne ferme ses portes que tard dans la nuit.

« MON PATRON, C'EST LE SOLEIL. »

Le pittoresque de la rue est limité, mais, au fait, ne l'est-il pas de plus en plus dans toutes les capitales? Hors des portes des églises, on ne voit guère de mendiants. Pas de clochards. Un vêtement un peu original, fût-ce simplement celui d'un prêtre de l'Eglise orthodoxe, fait se retourner les passants. Pas de femmes en pantalons. Les étudiantes ressemblent à la jeune fille pauvre des romans de Theuriet, elles mourraient plutôt que d'avoir des cheveux flottants ou de porter une canadienne.

Pourtant, Buenos Aires a eu ses types pittoresques, que les livres de souvenirs évoquent avec nostalgie, le marchand d'eau, le marchand d'oublies... Il en reste quelque chose, si l'on s'éloigne du centre sévère : dans les larges rues nouvelles bordées d'arbres et de maisons à un étage circule, fringante, avec des sonnailles, la charrette du laitier. Bien plus, toute charrette dans Buenos Aires — et il en est encore un certain nombre — et même tout camion qui n'appartiennent pas à une grande compagnie industrielle, mais à un petit artisan, sont peints de couleurs bigarrées et, trait charmant, ornés d'une devise. J'en ai relevé quelques-unes : *Mon patron, c'est le soleil. Le gaucho avait un cheval, j'en ai quinze. La semaine pour les ballots, le dimanche pour les amis* (c'est le camion qui parle). On trouve naturellement plus facile : *Le Fangio des poids lourds*, plus charmant aussi toujours de la part de cette charrette : *Je n'irai pas plus vite que mon cheval.*

Mais à quoi bon chercher, comme le font les *porteños* nostalgiques, comme le font les Parisiens, les traces d'un charme désuet dans le lacis d'une métropole moderne? Si Paris garde des traces anciennes de ce charme, Buenos Aires en conserve peu et il faut la voir avec des yeux vifs et jeunes. Telle qu'elle est, illogique avec son centre affreusement surpeuplé et étroit, ses quartiers d'habitation ouvrière ou moyenne largement étalés, Buenos Aires aspire à être une ville trépidante. Malgré le privilège de l'espace qui est accordé à certains quartiers, elle l'a toujours été. Toujours on y a vendu et acheté très vite, sans réflexion, comme on joue à la loterie, pour faire une bonne affaire ou une affaire catastrophique, et aussi pour amorcer et liquider en même temps les « cycles » commerciaux saisonniers.

On passera souvent près d'un rez-de-chaussée — un magasin, mais ouvert et sans façade sur la rue — dans lequel, devant une trentaine d'assistants, un homme, derrière un comptoir, parle interminablement en ponctuant ses phrases, élevant parfois à bout de bras un objet quelconque, une valise neuve ou un tissu défraîchi, ne s'interrompant jamais bien que son discours soit coupé de coups de marteau. Il s'agit d'un *remate* ou vente aux enchères. On y solde à toute

vitesse tout ce qui peut se solder : montres, meubles, tapis, accessoires d'automobile, quincaillerie, lingerie, complets de confection, briquets, coutellerie, armurerie, que sais-je?

Le porteno.

La langue de Buenos Aires s'identifie avec l'argentin, ou du moins avec l'argentin de la région centrale, qui diffère de l'espagnol par quelques traits de prononciation. C'est ainsi que le « ll » se prononce comme un « j » français, et que *caballo* (qui se dit en espagnol « cabayo ») devient « cabajo » (mettre, naturellement, l'accent sur le second a). De même, la rue, ou *calle*, s'apelle la « caje » et les Argentins sont un peu vexés lorsque les Français de Buenos Aires, amenés à prononcer « Lavaje » le nom de la rue *Lavalle*, où se trouvent les cinémas, l'appellent plaisamment la « rue de la vache ».

Il ne sera pas très utile à un Français connaissant l'espagnol de s'être exercé à prononcer en bon castillan le « c » doux, qui exige d'appuyer le bout de la langue contre les dents pour produire un zézaiement sourd : le « c » doux (devant e, i) se prononce en Argentine comme en France. Là s'arrêtent d'ailleurs les différences essentielles entre le *porteño* et le castillan ; on n'en trouvera d'autres que dans le style populaire, en conversant avec le titi, le cireur de bottes — si répandu — le marchand de frites ou le coiffeur du port. Il faudra alors s'habituer à un rythme particulier de l'élocution, comme un étranger devrait le faire à Belleville ou à Ménilmuche ; il est évident que le porteur ou le chauffeur de taxi prononcent plutôt « recomendd' ao » que *recomandado*, pour signifier « recommandé », mais il s'agit là de ces déformations du bas peuple urbain que l'on trouve partout. Le vocabulaire espagnol est légèrement modifié, et, malgré les dictionnaires, les pêches ne s'appellent pas *melocotones*, mais *duraznos*, les noms de légumes et de fruits sont en général à reviser pour qui a appris la langue dans un livre. Il existe évidemment un argot local, un argot du port, mais on n'a guère l'occasion de l'apprécier que dans les chansons typiques ou dans les pastiches qu'en donnent les revues, comme les célèbres revues du Théâtre Maipo. On sera frappé néanmoins par l'emploi abusif dans la phrase très familière, des particules « *Che* » (Tché !) et « *Chao* » ou « Ciao ! », qui semblent venir de l'italien. « Chao » signifie : salut, au revoir, bien du plaisir. « Che » ne signifie strictement rien, mais peut intervenir de trois à cinq fois dans une seule phrase familière : « Je me promenais, che, dans Florida lorsque, che, je vois une femme qui portait des jupes jusqu'aux talons, che ! » « Che » se glisse dans l'élocution argentine comme le « nespa... » se glisse en français dans les phrases des timides et des esprits lents ; mais alors que *nespa* est une forme d'hésitation et de politesse, « che »

est une particule d'affirmation et d'exclamation qui sollicite impérativement l'attention et l'adhésion.

Dans l'ensemble, le *porteño* est un espagnol qui a été soumis à un très petit nombre de coutumes phonétiques ou sémantiques locales. Il diffère infiniment moins du castillan que n'en diffèrent les divers dialectes espagnols, et les professeurs ou les conférenciers argentins n'ont pas de peine, dans leur pays, à employer dans l'Université une langue qui reste pure et correcte aux yeux d'un Madrilène, tout en entérinant quelques modifications de la prononciation sans lesquelles ils sembleraient puristes et prétentieux à leurs compatriotes.

Humour et fatalisme.

Il existe à Buenos Aires comme dans toutes les grandes villes, une vivacité du peuple de la rue. Peu de titis, mais un esprit de bonne humeur qui n'exclut pas le mot vif. Point d'excessive familiarité, mais l'expression de l'égalité d'hommes qui sont véhiculés dans les mêmes moyens de transport ; et aussi une certaine complicité malicieuse dans la vie urbaine. Les revues d'actualité et les caricaturistes rendent d'ailleurs très bien compte de l'esprit *porteño*, montrant un mélange de débrouillardise et de fatalisme goguenard. Un des personnages favoris des petits dessins est le *vivo* (l'homme qui connaît le système D). On voit *Avivato* (de Lino Palacios) duper son chef de bureau, souffler à un ami la généreuse fille avec qui il comptait sortir ; *Piantadino*, (de Mazzone) qui dans la bande comique quotidienne s'évade toujours de la prison-modèle où il vit (et s'y retrouve le lendemain), ne scie ses barreaux et ne siffle un taxi qu'après avoir consulté le menu du jour au pénitencier. Mais, en face de la bricoleuse ingéniosité, les mésaventures inévitables, la vie quotidienne à supporter ; nombre de dessins se réfèrent à l'obligation de faire la queue pour prendre l'autobus ; et les déceptions des héros *porteños* inventés par les humoristes leur sont infligées presque toujours par des femmes. Le caricaturiste Divito s'est taillé un gros succès avec sa série des *chicas*, les jeunes filles telles qu'on les rencontre au bureau ou sur la plage : fortement charpentées, minces à la taille et aux attaches, à la fois fines et épanouies, les « chicas » font preuve d'un grand égoïsme et d'un froid esprit de calcul, tirent avec assurance des amoureux ce qu'elles en peuvent tirer, et vivent dans leur petit univers intéressé et puéril.

Avec peu d'illusions, un fort attachement aux petites joies de l'existence, un fatalisme narquois lorsqu'elles font défaut, l'humour *porteño* traduit un esprit vif, peu exigeant, mais sans amertume fondamentale, et dans l'ensemble sans cruauté. C'est l'esprit d'un peuple urbain qui ne se révolte point contre sa vie, et sait en apprécier très prosaïquement le pittoresque sec et menu.

Du tango au pericon.

Buenos Aires est une des grandes villes de la chanson ; on voit de longues queues aux portes des *auditoria* où les stations de radio admettent gratuitement des spectateurs chargés de donner, par leurs applaudissements, de la chaleur à l'émission.

Il est inutile de dire que les rythmes et les chants répandus en Europe comme « argentins », sont en réalité plus *porteños* qu'argentins, composés pour le cabaret et pour un goût citadin. Si l'on excepte un certain nombre de chansons « typiques » et nostalgiques, d'origine provinciale, et que l'on peut entendre à Buenos Aires, parfois même à la radio, mais à peu près jamais hors d'Argentine, il est aussi impossible de juger de la musique populaire argentine d'après les disques « argentins » vendus à l'étranger, qu'il le serait de se faire une idée de la vieille chanson française d'après les dernières nouveautés de Paris. Les vieux airs de danse, le *cielito* ou le *pericón*, correspondant à des danses à figures, sont bien désuets et bien oubliés, comme le *chamamé* originaire des confins du Paraguay.

Le style « argentin », tel qu'on l'imagine et qu'on le connaît hors d'Argentine, correspond donc au folklore urbain de Buenos Aires. Encore y est-il entretenu parce qu'il représente un article d'exportation. Le célèbre « tango argentin », qui si souvent chante la vie de la pampa *(Mi caballo murió... Mi alegria se fué...)*, n'a rien àv oir avec la pampa ni avec les *gauchos*, à cette restriction près que depuis une quarantaine d'années les gens des campagnes ont fini par l'emprunter aux villes.

Le nom du *tango* — mais le nom seulement — est celui d'une danse andalouse du milieu du XIXe siècle. Cette première forme, purement espagnole, du « tango », était une danse de gitane. Cependant, vers 1890, de nombreuses formes de danse populaire se créaient à Buenos Aires : *zarzuelas* ou *milongas* sont les ancêtres du « tango argentin ». Vers 1900, la démarche souple, allongée, conquérante avec autorité, obligeant la partenaire à de brusques changements de pas après une coulée, la pliant au pas du cavalier sans brutalité mais avec maîtrise, bref, le style du *tango*, caractérisait les danses des bas-quartiers et du port. C'était la danse du *guapo* ou *compadrito*, du beau garçon un peu louche, qui mène le rythme avec une affectation d'ampleur et de douceur, quelque fermeté cachée.

Il se trouva que les jeunes gens de bonne famille, lorsqu'ils lâchaient leur gourme, aimaient à s'encanailler dans les quartiers du port, à y danser, et, il faut le dire, à s'y livrer à des scandales et à des brutalités contre les conséquences desquels leurs relations les protégeaient si la police venait à intervenir. Ce furent eux qui introduisirent dans la bonne société certains rythmes de danse qu'ils étaient allés pêcher

près du port, et le hasard fit qu'aux noms populaires et peu vivaces de ces danses, ils adjoignirent sans raison le nom andalou de « tango » qui prédomina. Cela dit, le tango n'est pas dansé plus souvent aujourd'hui à Buenos Aires qu'en France...

Buenos Aires et l'Argentine.

Buenos Aires semble donc un phénomène particulier : une île flottante amarrée dans l'estuaire, nourrie certes par l'Argentine, et même administrant celle-ci, mais possédant humainement sa vie à part.

Ce n'est pas à Buenos Aires seulement qu'il faut attribuer ce fait, mais au caractère *spécifiquement urbain* de la civilisation argentine. L'habitant d'une petite ville, si sa profession est citadine, aspire à vivre dans sa petite ville comme vit le *porteño* ; il souhaite en fait que cette bourgade se développe et devienne un autre Buenos Aires.

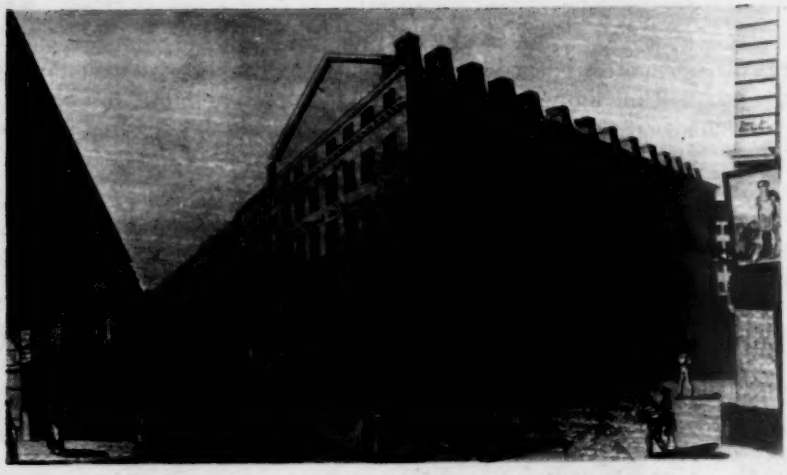
Aussi, en décrivant la civilisation *porteña*, avons-nous décrit l'image que la majorité des Argentins, en l'absence d'une civilisation rurale, se font de la civilisation ; en réalité, elle ne synthétise pas toute la civilisation argentine, puisque l'Argentine ne peut être uniquement constituée de villes. Et ici, nous devons constater que le fait humain et le fait géographique y sont considérablement divergents. L'Argentin l'a voulu ainsi, qui ne cherche pas une occupation minutieuse du sol, se résigne s'il le faut à être en pleine nature un « colon » isolé, mais, lorsqu'il le peut, refuse le village en faveur de la ville.

Entre la présence humaine et l'extension géographique le mariage est non pas difficile, mais déjà irrémédiablement différent de ce qu'il a pu être en Europe, et fondé sur des liens plus lâches. Parce que le pays et l'homme sont restés en Argentine plus étrangers l'un à l'autre, on doit considérer séparément la réalité physique et la réalité humaine. C'est seulement à ce prix et par ce contraste — pays extrêmement vaste, occupation humaine tendant au groupement — que peut apparaître le caractère très particulier, étranger à l'Europe, de leur union.

Car l'Argentine représente à la fois une civilisation de villes qui ne s'intéressent pas à l'étendue argentine, et aussi cette étendue — combien variée d'ailleurs — dont la présence muette favorise le développement des villes.

R. M. Albérès

R. M. Albérès étant surtout connu comme critique, nous devons signaler à nos lecteurs qu'il a vécu sept ans à Buenos-Aires, où il exerçait les fonctions de secrétaire général de l'Institut Français (N.D.L.R.).



PARIS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

LE SQUARE LOUVOIS ET LE THÉATRE MONTANSIER

par JEAN CORDEY

En face de la Bibliothèque Nationale, de l'autre côté de la rue Richelieu, le petit square Louvois forme comme un îlot de verdure entre les hautes maisons qui l'entourent. Au printemps, le feuillage de ses marronniers, la fraîcheur de sa pelouse ovale et le vol des oiseaux, qui s'y rassemblent, surprennent agréablement dans un quartier si central, aux rues étroites et à la circulation intense. Evoquer les origines de ce jardin c'est raconter l'histoire d'un coin de Paris dont les destinées furent diverses, parfois brillantes et même, comme on le verra, dramatiques.

Au XVIIe siècle, sur l'emplacement qu'il occupe, s'élevaient deux hôtels contigus ; au sud, l'hôtel de Jars, et, plus au nord, celui de Louvois, l'un

— Ci-dessus, ancien théâtre de l'Opéra, ex théâtre Montansier.

et l'autre en bordure de la rue Richelieu et vis-à-vis du long édifice où Mazarin avait, au rez-de-chaussée, ses écuries, à l'étage sa bibliothèque et sa chapelle.

L'Hotel de Jars.

Le plus ancien des deux était celui de Jars. Il avait été bâti vers 1660 par le célèbre architecte François Mansart pour François de Rochechouart, chevalier puis commandeur de Jars, qui songeait à s'y retirer pour finir ses jours dans la paix que n'avait guère connue sa vie aventureuse et agitée. Fort séduisant, plaisant beaucoup à la reine Anne d'Autriche, mais fort intrigant aussi, Jars avait été considéré par Richelieu comme très suspect. Au lendemain de la Journée des Dupes, il sentit même la nécessité de « prendre le large » et se réfugia en Angleterre. Il en revint en 1631, mais l'an d'après, il le passa presque en entier à la Bastille où, paraît-il, il fut interrogé quatre-vingts fois par le terrible Laffemas. Il n'en sortit que pour être envoyé à Troyes, où Laffemas, qui ne le lâchait pas, le fit condamner à mort et attendit que sa victime fût sur l'échafaud, la tête sur le billot, pour lui apprendre que par faveur spéciale, le cardinal lui accordait sa grâce. Il quitta le royaume et gagna l'Italie. Lorsqu'il fut rentré en France après la mort de Richelieu, Jars reprit ses intrigues et fut un frondeur notoire. Mais l'âge venait et avec lui le désir d'un établissement durable. Il voulut donc bâtir un hôtel sur un terrain acquis par lui dès 1648.

Cet hôtel entre cour et jardin était somptueux, confortable mais un peu austère. Ses plans, que publia Mariette dans son *Architecture française*, nous le font voir ouvrant sur la rue Richelieu par un portail monumental orné de doubles pilastres. Sa façade sous un comble brisé avait cinq fenêtres à l'étage, quatre au rez-de-chaussée, de part et d'autre d'une porte d'entrée dominant un petit emmarchement. L'hôtel comprenait une double enfilade de pièces richement décorées et une aile fort large, elle aussi, qui longeait la cour et contenait la cuisine et les communs. Sur l'autre face, les extrémités de l'immeuble faisaient saillie ; puis venait le jardin avec ses parterres de broderie, qui s'étendait jusqu'à la rue Sainte-Anne. Aux alentours d'autres jardins et des cultures maraîchères (c'étaient les « Petits Champs ») caractérisaient cette partie de banlieue encore peu habitée. Tout près se dressait la Butte-aux-Moulins.

Quant à la rue Richelieu, elle n'était alors qu'un chemin de terre sans pavés, sans entretien, et parsemé de frondrières ; les jours de pluie les lourds carrosses cahotés de flaque en flaque aspergeaient de boue les passants.

Le commandeur de Jars jouit de son hôtel pendant dix ans. Il y mourut en 1670 âgé de soixante dix-neuf ans, et sa demeure passa au cardinal de Coislin, premier aumônier du roi. Son neveu, évêque de Metz, le vendit en 1714 à Olivier de Sénozan, receveur général du clergé. Ce nouveau propriétaire, raconte Piganiol de la Force, « peu content de la

distribution de son hôtel n'en conserva que la cage et fit entièrement changer les dedans ». Le prince de Tingry le loua de 1734 à 1740. Enfin, en 1781, le chancelier de Miromesnil l'acheta, mais au début de la Révoluton, en 1792, l'hôtel fut démoli pour permettre la percée de la rue Neuve-Le-Peletier, qui, débaptisée en 1806, devint la rue Rameau.

L'hôtel de Louvois.

Le second hôtel construit au XVIIe siècle à l'emplacement du square Louvois était beaucoup plus important et plus grandiose que l'hôtel du commandeur de Jars, son voisin. Il était un peu plus récent et datait de 1669. Louvois venait de prendre possession de la charge de secrétaire d'État, dont il avait la survivance depuis longtemps déjà. Il fallait à un grand ministre une résidence digne de lui. Son architecte Chamois se qualifiait d'ingénieur ordinaire du roi et architecte de ses bâtiments, mais il était surtout celui de la famille Le Tellier, puisqu'il construisait pour elle l'hôtel de la rue Richelieu et le château de Chaville.

A l'hôtel de Louvois, une porte cochère monumentale et majestueuse donnait accès à une grande cour en partie cintrée. A droite une basse-cour, plusieurs écuries, des remises, d'autres dépendances. A gauche l'office, des salles de service, la cuisine. Au fond le palais lui-même haut de deux étages sous comble brisé, décoré d'un fronton central portant les armes des Le Tellier. Un solennel escalier occupait toute l'aile droite ; un autre escalier lui répondait à gauche. La chambre de parade était à l'étage principal. Le tout était vaste, imposant et rendu commode par de nombreux dégagements. Au jardin, qui s'étendait jusqu'à la rue Sainte-Anne, Lenôtre dessina les broderies du parterre, véritable tapis étendu au pied de la maison.

A vrai dire Louvois avait une nombreuse famille à élever : quatre fils et trois filles. Mais le ministre avait surtout une « superbe » qui exigeait beaucoup de faste. Il possédait dans son hôtel une collection d'œuvres d'art bien qu'il avouât, qu'en dépit de sa charge de surintendant des bâtiments, il n'y entendait rien du tout.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, l'hôtel resta dans la famille Le Tellier, puis en 1784, lors de la percée des rues Louvois et Lully, il fut démoli et neuf ans plus tard, en pleine Révolution, le terrain, où s'étend aujourd'hui le square, fut acquis le 7 décembre 1791 à un administrateur de la Caisse d'escompte nommé Cottin par la célèbre fondatrice et directrice de théâtre, Marguerite Brunet-Montansier.

Le Théatre National de mademoiselle Montansier.

Cette animatrice de spectacles aspirait à posséder un théâtre imposant muni d'une scène très étendue pour y monter des pièces à grand spectacle, des tragédies, des comédies, surtout des opéras.

Depuis 1791, la liberté des théâtres était absolue ; libre à chacun de piller le répertoire du voisin, de jouer ce que bon lui semblait. Bien qu'elle eût alors soixante-deux ans, aucune entreprise n'effrayait Mlle Montansier. Elle trouva des commanditaires, fonda une société et choisit pour édifier son théâtre le meilleur spécialiste du temps, l'architecte Victor Louis, auteur du grand théâtre de Bordeaux, des bâtiments qui entourent de leurs arcades le jardin du Palais Royal à Paris et qui venait de terminer l'élégante salle de théâtre où les Comédiens français, qui y sont encore aujourd'hui, allaient s'installer.

Louis se mit à l'œuvre en janvier 1792 et dès le 15 août de l'année suivante, le théâtre de Mlle Montansier, sous le nom de *Théâtre National*, ouvrit ses portes au public. C'était un bâtiment très simple à l'extérieur, sans aucune apparence et qui se remarquait peu dans l'enfilade des maisons qui bordaient la rue Richelieu, nommée alors rue de la Loi. Onze portes cintrées fermées par des grilles donnaient accès à l'intérieur. Un vestibule suivait, où se faisait le contrôle des billets. Deux escaliers fort simples en partaient pour aboutir aux premières loges et au foyer qui longeait la façade. Ses fenêtres ouvraient sur un balcon, d'où l'on pouvait contempler pendant les entr'actes le mur austère de la Bibliothèque.

Faisant contraste avec cette simplicité, la salle du Théâtre National était très brillante. Louis s'était souvenu de celle le Bordeaux. La coupole était soutenue par quatre grands arcs doubleaux reposant sur des colonnes corinthiennes accouplées, que des loges d'entre colonnes séparaient. Cinq rangs de loges, y compris les baignoires. Au rez-de-chaussée un parterre où le public, selon l'usage, se tenait debout. En arrière un amphithéâtre. La décoration était fort attrayante. Robin, décorateur du théâtre de Bordeaux, orna aussi la coupole du Théâtre National. Il y figura les arts indispensables aux représentations dramatiques, découverts par des génies, qui écartaient des nuages. Une voussure très profonde permettait l'installation de lampes invisibles qui donnaient à la coupole ainsi décorée un éclairage indirect et « d'un magique effet ». L'avant-scène ne comportait pas de loges, mais quatre statues peintes dans des niches. Ainsi les spectateurs pouvaient sans être distraits suivre avec plus d'aisance et d'illusion les péripéties de l'action.

Le rideau de manœuvre simulait une draperie bleue à grands plis ; les loges étaient parées de tentures de même couleur. Les chapiteaux, les cannelures des colonnes, et les ornements en relief le long des balustrades étaient dorés. La scène, enfin, vaste, haute et profonde permettait les grands spectacles auxquels songeait la Montansier. La machinerie était estimée très perfectionnée. Ajoutons que dans la salle en fer à cheval le public voyait assez mal, mais entendait très bien.

Pour la représentation d'ouverture du Théâtre National, Mlle Montansier composa un programme copieux : *La Baguette Magique*, prologue en un acte, *Adèle et Paulin*, comédie en trois actes, enfin et surtout une pièce à grand effet destinée à satisfaire le goût du public de l'époque pour les

spectacles patriotiques et révolutionnaires : *La Constitution à Constantinople*. Elle faisait voir l'émotion, l'attendrissement, l'enthousiasme des Français, qui habitaient Constantinople, lorsqu'ils reçurent les articles de la Constitution républicaine. On assistait d'abord à une cérémonie imposante, puis à un défilé solennel. En tête du cortège venaient des cavaliers, puis huit chevaux « superbes » tiraient un char de triomphe portant les Tables de la Loi nouvelle. Suivaient des fantassins et le cortège des inévitables vieillards, des mères, des vierges en robes blanches, des enfants et des artisans. Ils chantaient des chœurs et dansaient des rondes. Il n'y avait pas là de quoi faire verser des torrents de larmes d'attendrissement mais un excellent prétexte pour demander à la Commune de Paris une forte subvention, qui fut accordée en effet.

Du 16 août au 13 novembre, trente et une pièces nouvelles furent jouées au Théâtre National avec un succès suffisant. Mais les spectacles étaient bâclés, leur préparation trop rapide, et les acteurs médiocres. A une époque où les événements allaient très vite, il fallait à tout instant donner au public des nouveautés. On emprunta au répertoire du Théâtre Français des comédies de Molière, de Marivaux et de Regnard, des tragédies de Voltaire. On joua un opéra de Paisiello, des opéras-comiques de Pergolèse, un drame préromantique, *Les Amants anglais*, qui au moins par le lieu de l'action fait prévoir *Chatterton*, enfin des pièces patriotiques, comme la *Journée de Marathon*, *La Première Réquisition*. Un bien singulier sujet !

Tant d'activité, tant de zèle révolutionnaire n'empêchèrent pas Mlle Montansier d'avoir des envieux et des ennemis au sein de la Commune. Elle fut arrêtée comme suspecte. On l'accusait d'avoir touché de l'argent anglais pour son entreprise et de mettre volontairement la Bibliothèque Nationale en danger d'être incendiée en installant dans son voisinage immédiat un théâtre aux décors très inflammables. La Montansier fit observer que si elle avait voulu incendier la Bibliothèque, elle n'aurait pas mis la scène de son théâtre du côté le plus éloigné de la rue de la Loi, ni fait construire une salle aussi élégante, ni attendu trois mois pour allumer un incendie. C'était incontestable. Elle fut néanmoins maintenue à la Force, et le Théâtre National fut fermé. Il rouvrit pourtant ses portes quelques jours plus tard, le 24 novembre 1793, avec *Le Misanthrope*. Les acteurs avaient obtenu l'autorisation de s'associer pour poursuivre à leurs risques et périls, mais à leur profit aussi, l'exploitation du théâtre. Sur la scène des pièces patriotiques, des anticapucinades réapparurent [1]. Mais les jours du Théâtre National étaient comptés et, après une carrière brève et mouvementée, il fut fermé définitivement le 10 avril 1794. Les acteurs furent priés d'aller jouer ailleurs.

Le Comité de Salut Public obtenait ainsi ce qu'il souhaitait, la confiscation du Théâtre National en vue d'y installer l'Opéra. Celui-ci, depuis

1. *La mort de Marat*, *Les prêtres et les rois*, tragédies ; *Alisbelle ou les crimes de la féodalité*, opéra ; *Wenzel ou le magistrat du peuple*, etc.

qu'un incendie avait en 1781 détruit la salle qu'il occupait dans une aile du Palais Royal, donnait ses représentations dans un théâtre provisoire et d'une solidité que l'on croyait douteuse, près de la Porte Saint-Martin. Divers projets avaient été faits pour lui donner un emplacement définitif, mais aucun n'avait été retenu. Comme la salle de Victor Louis et sa scène vaste et bien machinée semblaient parfaitement convenir, l'État s'en était emparé en emprisonnant la propriétaire pour simplifier l'affaire et en en chassant les comédiens.

Le Théatre des Arts, rue de la Loi, ou l'Opéra, rue Richelieu, pendant la Révolution.

L'Opéra s'installa donc rue de la Loi dès que les architectes Brongniart et Raymond eurent adapté la salle à sa nouvelle destination. Ils agrandirent la place de l'orchestre, meublèrent de banquettes le parterre et peignirent à la coupole une décoration plus sévère et « plus mâle ».

Le 28 juillet 1794, la troupe de l'Opéra put occuper le beau théâtre de Louis, qui reçut le nom de *Théâtre des Arts* et, le 7 août les représentations commencèrent. Les citoyens Grétry, Méhul, Kreutzer furent à cette époque les compositeurs les plus applaudis. Leurs pièces s'inspiraient de l'antiquité grecque et romaine et des événements contemporains. Les artistes aimés du public, parurent dans *Denis le Tyran, maître d'école à Corinthe*, de Grétry, et dans la *Rosière républicaine*. Ils jouèrent la *Journée du 10 août*, où l'on vit sur la scène Louis Capet et Marie-Antoinette conversant avec Pétion et Rœderer. Ils chantèrent maintes fois le *Chant du Départ*, l'*Hymne de la Victoire*, ainsi que *La Marseillaise* ou le *Ça ira* avant de lever du rideau.

La crainte d'un incendie de l'Opéra et de ses dangers pour la Bibliothèque Nationale enrichie pendant la Révolution d'inestimables trésors, fut ressentie très vivement au temps du Directoire. L'Institut de France s'en préoccupa dès 1797 et conclut à la nécessité de transférer l'Opéra dans un autre quartier. L'an d'après, la commune de Paris proposa de transporter le Théâtre des Arts sur le terrain du couvent des Capucines, à deux pas de la place Vendôme, et de construire à sa place des maisons d'habitation. L'Institut examina ce projet. L'architecte Peyre, membre de la classe des Beaux-Arts, lut en séance publique un mémoire qui fut imprimé.

De son côté, l'ancien architecte de la Bibliothèque, François-Joseph Bélanger, soumit au gouvernement en l'an VIII (vers 1800) un projet personnel [1]. Il fit graver par Berthault, d'après un dessin original actuellement au musée Carnavalet, une grande et fort curieuse estampe pour démontrer les services que rendrait une profonde citerne creusée dans

1. Il est l'auteur de Bagatelle, de la coupole en fonte de la halle au blé et de plusieurs charmants petits hôtels offerts à des actrices de l'Opéra et d'autres théâtres par des amis fortunés.

la cour de la Bibliothèque. A l'aide de pompes, il serait loisible de lancer des jets d'eau protecteurs non seulement sur la Bibliothèque, mais sur le Théâtre des Arts lui-même. Cette estampe n'est pas seulement curieuse, elle est aussi fort précieuse, car elle nous présente en coupe plusieurs salles de la Bibliothèque dans les corps de bâtiment occupés aujourd'hui par la réserve des imprimés, la salle des Manuscrits, le cabinet de l'administrateur général et les locaux voisins.

Il semble bien que cette citerne ait été effectivement creusée sous la cour de la Bibliothèque, mais l'Opéra ne fut pas déplacé. Il continua à donner ses représentations trois fois par semaine à six heures du soir, se conformant au goût toujours très vif du public pour les pièces d'actualité.

L'Opéra, du Directoire a la Restauration.

En effet, sous le Consulat et l'Empire, les allégories théâtrales se succédèrent sur la scène, célébrant les victoires de Bonaparte, les traités de paix, le sacre de Napoléon, la naissance du roi de Rome. Sous la Restauration encore, les mêmes artistes, Lays et Lainez, qui avaient chanté avec conviction et éclat la mort des tyrans, le triomphe de la raison, puis les conquêtes de la Grande Armée au milieu de « divertissements guerriers », célèbrèrent avec non moins de conviction et d'éclat « l'heureux retour » des Bourbons, la fête du roi et la naissance du duc de Bordeaux.

Mais si l'antiquité et la mythologie fournissaient toujours le fond du répertoire, on perçoit, dès 1814, les premiers symptômes du Romantisme naissant, d'un goût nouveau et d'idées différentes. Dans les décors, et surtout dans les costumes, on constate un effort vers la couleur locale et la vérité historique.

Les plus importantes créations faites au temps où l'Opéra voisinait avec la Bibliothèque sont des opéras de Spontini : *La Vestale*, *Fernand Cortez*, *Olympie*, et deux ballets, la *Dansomanie* de Méhul et *Nina ou la Folle par Amour* de Persuis.

La Vestale avait tous les caractères du grand opéra tel qu'on l'apprécia au long du XIXe siècle ; mise en scène magnifique, peuple de figurants, et toute une cavalerie sur la scène, cortèges, contrastes, coups de théâtre. A la première représentation, l'impératrice Joséphine assistait et l'affluence dans la salle était grande. L'engouement du public pour *La Vestale* maintint longtemps au répertoire de l'Opéra cette œuvre qui, en 1830, atteignit sa deux centième représentation.

Fernand Cortez eut une tout autre carrière. Napoléon qui, en 1808, venait de déclarer la guerre à l'Espagne, demanda à Spontini, par Fouché, un opéra qui justifiât cette campagne, en somme une pièce de propagande. Mais le résultat fut totalement différent de celui que l'empereur souhaitait. Spontini mit si bien en évidence la fierté, le courage, l'énergie des Espagnols que l'admiration des spectateurs allait sans réserve à ceux

qui à ce moment même tenaient tête à Napoléon et mettaient en échec ses armées. Les représentations étaient donc un perpétuel contresens, et le ministre de la Police dut arrêter en plein succès la carrière de cet opéra.

Napoléon avait pour l'Opéra des soins tout particuliers. Il voulait que la magnificence des spectacles, l'élégance et le nombre des spectateurs attestassent devant le monde entier le bien-être, le luxe, la satisfaction béate de ses sujets et la prospérité de son empire. Il lui accorda donc des subventions considérables, des privilèges importants. Mais il goûtait plus particulièrement la musique italienne, facile, légère de Paisiello, de Paer et de Cimarosa au Théâtre Italien. Pourtant, en 1800, étant Premier Consul, il échappa à un attentat préparé contre lui à l'Opéra même, lors de la première représentation des *Horaces* de Guillard et Porta, et deux mois et demi plus tard, il faillit être victime d'un nouvel attentat, celui resté célèbre, de la rue Saint-Nicaise. Une « machine infernale » avait été placée sur son passage alors qu'il allait à l'Opéra, la veille de Noël, entendre la *Création* de Haydn.

Ces attentats manqués n'eurent aucune influence sur la carrière de l'Opéra de la rue Richelieu. Il n'en fut pas de même sous la Restauration. Un crime dont la victime fut le second fils de Charles X, le duc de Berry, mit aussi fin à l'existence du théâtre élevé par Victor Louis en face de la Bibliothèque Nationale.

L'assassinat du duc de Berry.

Le dimanche gras, 13 février 1820, l'Opéra donnait un ballet, le *Carnaval de Venise*, un opéra, *Le Rossignol*, et les *Noces de Gamache*. Dans ce ballet-folie, un danseur, nommé Elie, allait débuter et se proposait, disait-on, de surpasser Mérante, premier danseur et chorégraphe de l'Opéra. L'affluence était grande. Le duc et la duchesse de Berry assistaient à la représentation. Vers onze heures, la duchesse se retira ; le duc l'accompagna jusqu'à sa voiture. Il allait regagner sa loge, lorsqu'un homme, sellier dans les écuries de Versailles, s'élança et d'un coup de stylet lui transperça la poitrine. Le prince fut aussitôt porté dans une salle de l'administration, tandis que l'assassin, qui s'était enfui par la rue Richelieu, était arrêté sous l'arcade Colbert, aujourd'hui disparue, à l'angle de la Bibliothèque.

Prévenus, le roi et la famille royale accoururent des Tuileries. Plusieurs médecins, dont Dupuytren, s'empressèrent aussi. Le duc, qui se sentait frappé à mort, rendit l'âme après six heures d'agonie.

Le deuil en France fut général, l'indignation unanime.

Les journaux célébrèrent les vertus du défunt et pendant les dix jours qui précédèrent la date des funérailles dans la basilique de Saint-Denis

les théâtres furent fermés. Mais l'Opéra ne rouvrit jamais ses portes rue Richelieu. Très vite, l'opinion se manifesta dans la presse qu'il était impossible de continuer à danser et à chanter dans un lieu où s'était passé ce crime néfaste pour la dynastie. On suggéra de démolir le théâtre. Dans la *Quotidienne*, le comte de Marcillac proposa bien curieusement de transformer l'Opéra en un hospice, la chambre où mourut le duc de Berry devant en être la chapelle, afin de synthétiser en quelque sorte la piété et la charité du prince. Cette proposition n'eut pas beaucoup d'écho. Un autre personnage suggéra que la rue Rameau, théâtre du crime, s'appelât désormais la rue de la Douleur, et qu'un monument commémoratif, un groupe allégorique au-dessus d'une fontaine, y fût édifié. On écarta aussi l'idée d'une statue du duc de Berry au milieu d'une place, et l'on décida de démolir l'Opéra pour construire au même lieu une chapelle commémorative.

Une commission responsable fut nommée et les démolisseurs se mirent immédiatement à l'ouvrage. Le théâtre de Victor Louis, où depuis 1794 cent vingt-six opéras et ballets avaient été joués, ne fut bientôt plus qu'un monceau de décombres. Toutefois, la salle si réussie et si justement admirée survécut ; par suite d'une décision des plus heureuses, elle fut démontée, panneau par panneau, colonne par colonne, même la coupole et la vaste scène avec tout son équipement de treuils, de poulies, de contrepoids, avec ses trappes, ses dessous et ses cintres. Le tout fut remployé fort habilement par l'architecte Debret dans le théâtre provisoire qu'il construisait pour l'Opéra à l'angle de la rue Le Peletier et de la rue Pinon (la rue Rossini actuelle).

En attendant que ce nouveau théâtre fût achevé, la troupe de l'Opéra se réfugia salle Favart, où, dès le 19 avril 1820, elle recommença ses représentations. Mais elle revint jouer deux fois rue Louvois, en face de son ancien domicile. C'était dans le Théâtre Louvois que Brongniart avait bâti en 1791. La façade était en style dorique simple et sévère ; dans la salle dominait le ton bleu ; à la coupole un velum décoratif était simulé. Cette salle fut restaurée en 1901 par Peyre et Clément, et un peu plus tard par Delannoy.

Le Théâtre Louvois changea souvent de propriétaire ou d'occupants et, plus souvent encore, de nom. Tout à côté, l'Opéra avait acquis en 1811 une maison pour lui servir de magasin de décors. Il communiquait avec elle par une passerelle mobile en fer qui fut longtemps regardée comme une merveille. On la faisait voir aux étrangers.

La présence de l'Opéra rue de la Loi, qui redevint Richelieu, avait amené naturellement bien des artistes à se loger dans le voisinage ; ainsi, rue Richelieu, numéro 67, Mlle Bigottini, étoile de la danse, acquit en 1819 un immeuble où elle habita jusqu'à sa mort, en 1850. Le numéro 65 était l'adresse de Mme Branchut, première cantatrice. Au numéro 69, Stendhal et la chanteuse Mme Pasta habitèrent. Rue Rameau, au numéro 6, logeait le grand ténor Nourrit, qui n'avait qu'à traverser la rue pour aller répé-

ter. Au numéro 5 de la rue Louvois, Donizetti habita en 1838. Il y avait pour voisin son confrère, le compositeur Adolphe Adam.

Ainsi, pendant plus de vingt-cinq ans, la Bibliothèque baigna dans une atmosphère de musique et de danse. Les conservateurs, engoncés dans d'immenses cravates et courbés sur leurs pupitres, s'en étaient-ils émus ? Lorsque l'Opéra fut démoli et qu'elle n'eut plus sous ses fenêtres qu'un chantier sans poésie entouré de palissades, la Bibliothèque bénéficia de plus d'air et de plus de lumière dans ses galeries.

La chapelle expiatoire.

Dès 1820, une souscription publique fut ouverte pour la construction de la chapelle expiatoire. Le 15 août, elle avait déjà rapporté 162 819 francs 80 centimes. L'architecte Malpièce en donna les plans. Une aquarelle d'Auguste-Sébastien Bénard, au musée Carnavalet, fait voir que la chapelle projetée était très importante. Elle devait occuper toute l'étendue du théâtre détruit et aurait ressemblé à un temple romain avec un péristyle surélevé, un escalier et un fronton. Sur le toit, une sorte de sarcophage était prévu.

La construction put être commencée en 1826 et les éléments décoratifs commandés au sculpteur Charles Dupaty, alors très apprécié, étaient déjà entrepris [1]. Lorsque Dupaty mourut en 1825, son confrère, Jean-Pierre Cortot, se chargea d'achever ses sculptures, de même qu'il termina la statue équestre de Louis XIII que Dupaty avait commencée pour la place des Vosges.

En 1830, les Orléans vinrent remplacer sur le trône de France les Bourbons partis pour l'exil. Les travaux furent alors interrompus. Il ne fallait pas attendre du nouveau roi et de sa famille beaucoup d'empressement pour terminer un monument commémorant un membre de la dynastie précédente, ni beaucoup de larmes le jour de l'inauguration. Il fut bien au contraire question de faire de la chapelle expiatoire un monument à la gloire des victimes de la Révolution.

Pendant qu'on discutait, l'accumulation de belles pierres entassées et laissées à l'abandon tenta des amateurs. Il y eut des vols suivis de procès. Et en fin de compte on résolut d'arrêter définitivement la construction, de raser la chappelle commencée et d'en utiliser ailleurs les matériaux. Quant aux sculptures de Dupaty et de Cortot, elles furent transportées dans un couloir de la crypte de Saint-Denis. Elles y sont encore aujourd'hui.

1. Le sculpteur James Pradier exécuta un groupe allégorique en marbre représentant le duc de Berry assassiné et mourant dans les bras de la Religion. Ce groupe fut transporté dans la chapelle Saint-Charles de l'église Saint-Louis de Versailles.

La place Louvois.

En 1836, il ne restait plus rien du mausolée ébauché pour le duc de Berry. La place une fois déblayée, nivelée, devint la place Louvois. Pour l'orner, le Gouvernement commanda à l'architecte Visconti une grande fontaine décorative. Le sculpteur Jean-Baptiste Klagmann, qui jouissait alors d'une grande estime, moula les groupes sculptés qui furent coulés en fonte par le fondeur Calla. Le 17 novembre 1839 eut lieu l'inauguration, par le préfet de la Seine.

Les habitués de la Bibliothèque connaissent bien cette fontaine, son grand bassin de pierre octogonal, les enfants chevauchant des dauphins adossés à la pile centrale, la grande vasque à masques et à godrons qui les abrite, les quatre statues de fleuves qui symbolisent la Garonne, la Seine, la Loire et la Saône à l'étage supérieur, et un vase de style Renaissance qui couronne le tout.

En 1840, des arbres furent plantés le long des trottoirs et, dans les intervalles, des bancs sans dossiers furent placés. La place Louvois eut donc un peu l'aspect de la place Saint-Sulpice actuelle. Sur les estampes de cette époque qui la représentent, on reconnaît le long de la rue Louvois quelques immeubles locatifs qui existent encore et l'ancien magasin des décors de l'Opéra, devenu celui de l'Opéra-Comique. Le long de la rue Lully, deux maisons sans style, qu'un immeuble moderne est venu remplacer.

La place Louvois resta sans grand changement pendant vingt ans. Toutefois, en 1848, au lendemain de la Révolution, un arbre de liberté y fut planté vers l'angle de la rue Lully et de la rue Rameau. C'était un peuplier, qui devint un fort bel arbre. Il vivrait encore si, à une date récente, on ne l'avait abattu, à la demande, paraît-il, du propriétaire de l'hôtel.

Le square Louvois.

Sous le Second Empire, en 1859, la place fut transformée en un jardin et, sous l'influence des modes londoniennes, un square fut établi. La fontaine de Visconti reçut dans ses parties métalliques un revêtement galvanoplastique, tous les ouvrages en fonte furent revêtus, « à l'aide de procédés électriques, d'une enveloppe de cuivre coloré du ton des bronzes florentins ». Une inscription sur la grande vasque rappelle ce travail : « Cuivrage galvanique de L. Oudry, 1859. ». Mais depuis longtemps déjà, le ton des bronzes florentins a disparu.

Autour de la fontaine une pelouse ovale fut établie. Une allée assez large permit d'en faire le tour. Des arbustes furent plantés en bordure des

rues et une grille à hauteur d'appui fut fixée, dont la forme évasée et le dessin sont assez caractéristiques.

L'inauguration de ce square eut lieu le jour de la fête de l'empereur, le 15 août 1859, en même temps que celle du pont Solférino. « La place Louvois, annonçait l'*Illustration*, a été comme par enchantement transformée en un square élégant », et elle publia une gravure sur bois qui le représente, alors que pour la première fois des dames en crinoline et des messieurs à favoris, en redingote et en chapeau haut de forme, s'y promènent.

Aujourd'hui, nous en reconnaissons tous les éléments, tels qu'ils étaient jadis. Les arbres ont prospéré ; dans la pelouse, des corbeilles de fleurs sont à peu près à la place où Alphand les fit dessiner ; les massifs de verdure et les mêmes grilles limitent et protègent le petit jardin rectangulaire.

Voici donc comment, à l'endroit où résidaient le fastueux Louvois et le commandeur de Jars, revenu de ses aventures, où la Montansier jouait des pièces à grand spectacle, où Napoléon écoutait la musique de Méhul et de Cherubini, où Joséphine applaudit *La Vestale*, où, enfin, périt tragiquement le duc de Berry, aujourd'hui les enfants du quartier viennent jouer au ballon, les moineaux piaillent dans les buissons et les pigeons boivent avec dignité dans les vasques de Visconti.

JEAN CORDEY

CHRONIQUE DES LIVRES

NOUVELLES PERSPECTIVES EN MICROPHYSIQUE

par Louis de Broglie *(Albin Michel)*

Aucun homme de science, aucun philosophe, aucun « honnête homme » ne se méprendra sur l'importance capitale de ce livre. Il illustre à la fois l'étonnant virage de la microphysique actuelle et la magnifique loyauté scientifique du grand savant français. Pendant vingt-cinq ans, en effet, avec ses confrères du monde entier — sauf, notamment, Einstein et Schroedinger — M. Louis de Broglie enseigna l'interprétation probabiliste de la mécanique ondulatoire, elle-même couronnée, si l'on peut dire, par l'écroulement sensationnel de l'idole déterministe. Imprégné d'une « nostalgie secrète de la clarté cartésienne », ébranlé par des objections de mieux en mieux fondées, il en vint pourtant à reconnaître les défauts de cette interprétation statistique. Il expose, dans ces pages, l'évolution qui l'amène aujourd'hui à la théorie opposée. Tableau saisissant de la victoire du vieux déterminisme, de la mécanique classique, d'une physique « réaliste » opposée aux conceptions quasi mystiques de naguère ! On y lira aussi des études sur l'histoire et la philosophie des sciences. Félicitons-nous que M. Louis de Broglie, l'un des deux lauréats Nobel dont puisse encore s'honorer notre pays mette ainsi son haut savoir à la portée de tout homme cultivé.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 168.)

par THIERRY MAULNIER

THÉATRE DES NATIONS

L'ANNÉE théâtrale est finie, tout au moins l'année théâtrale parisienne, car elle va pendant quelques semaines encore jeter ses derniers feux de projecteurs sur ces « festivals » chaque été plus nombreux, et de qualité très inégale, qui sont devenus un objet d'émulation pour les villes et les châteaux de France. Les théâtres de Paris ont presque tous fermé leurs portes, si l'on en excepte une demi-douzaine, qui comptent sur la solidité d'un succès acquis — *Dialogues des Carmélites* — sur la science des techniciennes du déshabillage — spectacles de *strip-tease* — sur la diminution momentanée du nombre de leurs concurrents et sur l'afflux des provinciaux et des étrangers pour maintenir jusque dans le creux redoutable du 15 août une exploitation à peu près « rentable ». Les grands triomphes de la saison 1957 — *Patate* de Marcel Achard au Théâtre Saint-Georges, *L'Œuf* de Félicien Marceau à l'Atelier — sont déjà inscrits aux programmes de la saison 1958 et les directeurs qui n'ont pas eu le flair ou la bonne fortune (le hasard fait au théâtre plus que le profane ne croit) de mettre la main sur *Patate* ou sur l'*Œuf* en 1957 cherchent de tous côtés pour 1957 ou 1958 un *Œuf* ou une *Patate*. Le théâtre français, qui ne souffre pourtant pas d'une crise des spectateurs — je ne serais pas surpris que le nombre total des entrées dans les salles parisiennes ait été cette année supérieur au total de toutes les années antérieures — est acculé par des conditions de travail anormales au choix entre la sécurité des commandites (dites pudiquement « coproductions ») ou même des locations pures et simples, et la mise sur le triomphe commercial, aussi hasardeuse, mais aussi riche d'espérances, qu'un tiercé de Grand Prix.

On sait du reste que, grâce au Théâtre des Nations, c'est en fin de saison l'art dramatique étranger qui prend la place principale à Paris. Dès le 15 mai, le temps des grandes « créations » françaises est achevé, et la fièvre des générales ne s'allume plus que pour le Berliner Ensemble, les Ballets Soviétiques, Laurence Olivier ou Frederic March. Cette année était pour la grande entreprise de M. A. M. Julien au théâtre

Sarah-Bernhardt l'année de l'épreuve décisive. Le Festival international de Paris devenait une institution annuelle, son cycle passait d'une durée de six à huit semaines à une durée de trois mois, certaines des troupes invitées prolongeaient jusqu'à dix ou même quinze jours la durée de leurs spectacles. On peut dire que la partie a été gagnée. Quelque cent représentations ont réuni quelque cent mille spectateurs. Beaucoup d'invités sans doute parmi ces cent mille spectateurs, qui n'ont assurément pas couvert les frais gigantesques imposés par le voyage et le séjour à Paris de troupes souvent très nombreuses, venues parfois d'outre-Atlantique ou du Japon. D'importantes subventions françaises ou étrangères comblent le déficit, ce qui est tout à fait normal pour une entreprise où, du côté des invitants comme du côté des invités, le soin de la propagande et du prestige l'emportent de très loin sur les considérations commerciales. Félicitons-nous, une fois encore, de voir Paris ajouter aux autres éléments de son rayonnement cette magnifique confrontation annuelle des peuples dans l'exercice de l'art dramatique, cet inégalable instrument de culture théâtrale.

Le bilan de cette année est très riche. Pour la première fois, il comporte, conformément à un vœu que j'avais énoncé ici les années précédentes, une participation française brillante, sous la forme d'une reprise de *Partage de Midi* de Claudel par la compagnie Madeleine Renaud - Jean-Louis Barrault. Il est donc mis enfin un terme au paradoxe qui faisait que, dans un tournoi théâtral universel organisé par elle et chez elle, la France était absente. La qualité de l'œuvre et la qualité de la troupe les faisaient tout à fait dignes de prendre place auprès de spectacles étrangers dont certains ne sont pas à l'heure présente surpassés dans le monde. Comme il convient pourtant, en pareille matière, de n'être jamais tout à fait satisfait, je dirai qu'il faudrait chaque année, au Théâtre des Nations, non pas un mais trois spectacles français : l'un demandé à l'une de nos grandes troupes subventionnées ou permanentes, Comédie-Française, T.N.P., Compagnie Madeleine Renauld - Jean-Louis Barrault ; un autre demandé à l'un de nos meilleurs animateurs parmi ceux qui travaillent dans les théâtres privés au régime commun ; un autre encore apporté par quelque troupe dite « d'avant-garde ». De ces trois spectacles, l'un pourrait être la reprise d'une œuvre incontestée du répertoire — comme *Partage de Midi* — ou d'un classique, l'autre une grande « création » dont la carrière pourrait se poursuivre au cours de la saison suivante, le troisième un des meilleurs de la saison écoulée, encore à l'affiche ou l'ayant à peine quittée, qui serait admis au programme du Théâtre des Nations pour quelques soirées supplémentaires. Mais c'est peut-être beaucoup demander.

Revenons à ce que nous avons vu cette année. Les trois spectacles du Théâtre de Bochum ont confirmé l'extraordinaire révélation qui nous avait été apportée l'an dernier : le metteur en scène Hans Schaller et

l'extraordinaire Hans Messener, peut-être le plus grand acteur vivant dans son emploi, et des camarades dignes de lui ont fait de la troupe d'une ville ouvrière de la Ruhr l'égale du *Berliner Ensemble*, du *Schillertheater*, et de ce que dans les autres nations l'art du théâtre peut à notre époque nous apporter de plus admirable. Le *Berliner Ensemble* reste égal à lui-même, sans nous convaincre pourtant que son grand auteur-metteur en scène disparu, Bertolt Brecht, est, comme voudraient nous le faire admettre ses admirateurs frénétiques, *nescio quid majus*, je ne sais quoi de plus grand que Shakespeare. Piscator, qui nous avait déçus l'an dernier avec *Guerre et Paix* en dépit de trouvailles de mise en scène d'une étincelante audace, nous a déçus une fois encore avec le *Requiem pour une Nonne* de Faulkner, dont il a simplifié et vulgarisé la signification par un parti-pris de démonstration politique. La mise en scène de Peter Brook pour le *Titus Andronicus* de Shakespeare, en dépit d'un dispositif de décors à transformations un peu étriqué, de costumes discutables, de quelques mouvements trop lents et complaisamment décoratifs, nous a donné de superbes leçons : soin extrême du détail, science — trop souvent négligée en France — des lumières, ordre rigoureux dans la confusion apparente des mouvements collectifs, tact et habiletés suprêmes dans le traitement de scènes mélodramatiques semées de pièges. Nous ne sommes pas près d'oublier la saccade de tout le corps de Laurence Olivier lorsque la hache lui tranche la main, la danse tragique de Madame Vivien Leigh dessinant sur la terre, avec un bâton pressé contre sa poitrine par ses bras mutilés, les noms de ses tourmenteurs.

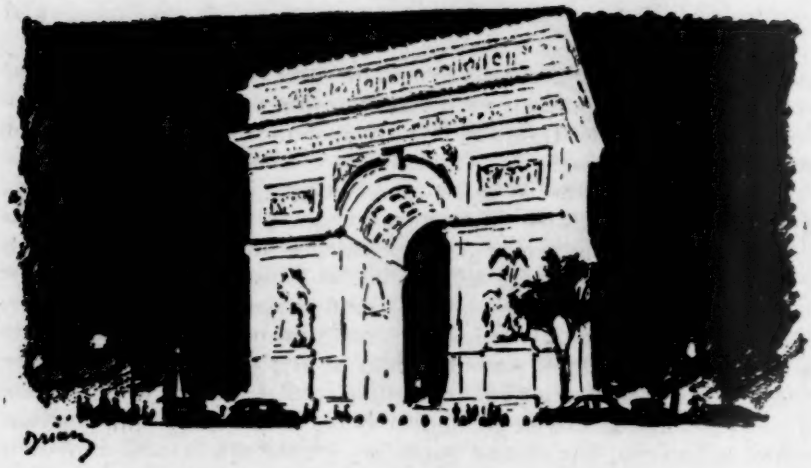
La longue Journée de Voyage dans la Nuit d'Eugène O'Neill n'était peut-être pas la pièce qui convenait le mieux pour une représentation en langue étrangère, encore qu'il y ait eu à Paris assez d'Anglo-Saxons, et de Français connaissant la langue anglaise, pour lui fournir un public nombreux pendant deux semaines. Cette œuvre très longue et très lente, où un sentiment tragique, désespéré, est sécrété peu à peu, sans le secours d'aucune action, par des conversations de famille autour d'une table, ne pouvait être soutenue que par des acteurs de tout premer plan. Il est difficile d'imaginer qu'elle eût pu être mieux jouée que par ses trois principaux interprètes américains. On a, paraît-il, l'intention d'en donner à Paris, la saison prochaine, une version française. La distribution n'en sera pas facile.

Les spectacles du Nô japonais ont été donnés devant des salles pleines, où il ne se trouvait peut-être pas une demi-douzaine de personnes capables d'en pénétrer l'esprit, et d'en déchiffrer les symboles. Au Japon même, le spectacle aristocratique du Nô, fixé depuis des siècles dans ses traditions rigoureuses, retranché hors du monde et du temps, immuable dans son décor, dans ses mouvements et ses attitudes, dans ses couleurs, dans ses intonations même peut-être, ne s'adresse qu'à des cercles très restreints de raffinés. Imaginons ce que

pourrait être, représentée dans le texte intégral de ses trois mille vers, avec ses tirades de quatre et cinq pages, devant notre public du « boulevard », une tragédie française de la Renaissance, jouée selon le rituel qui était celui des spectateurs des collèges aux environs de 1550 à supposer que les règles de ce rituel soient venues jusqu'à nous, et nous aurons à peu près l'idée de la distance qui sépare le Nô du Japon actuel : à plus forte raison, des spectateurs de Paris. Pourtant, en dépit de ce fossé impossible à franchir, les Nô joués devant nous avec leur lenteur processionnelle dans les mouvements, la pulsation insolite et poignante de leur musique d'éternité, leurs masques, leurs symboles incompréhensibles pour qui n'avait pas pris la précaution de consulter d'abord une notice explicative, sont parvenus à créer dans la salle profane de Sarah-Bernhardt ce recueillement, cette émotion devant le mystère, que répand parmi les spectateurs le culte d'un dieu inconnu.

Le Théâtre Habimah de Tel-Aviv nous a proposé deux spectacles. L'un d'eux, la *Médée* de Robinson Jeffers, avait sans doute été mal choisi. Il n'est pas certain que l'acteur ait apporté dans ce thème d'Euripide ce renouvellement qui a justifié, en France, les entreprises analogues de Cocteau, de Giraudoux, d'Anouilh. Même jouée, il y a un an ou deux, par une très grande comédienne des États-Unis, cette *Médée* ne nous avait pas tout à fait convaincus. Encore la qualité incontestable de l'écriture de Robinson Jeffers y restait-elle perceptible, alors qu'elle disparaît, tout au moins pour nous, dans la version du théâtre Habimah. Il ne reste qu'un mélange de Grèce antique, d'Amérique et d'Israël où chaque élément se trouve comme dénaturé. En revanche, le *Dibbouk* laissera dans nos mémoires une empreinte forte et durable. La représentation de cette pièce originale et forte, qui atteint à l'universel tout en puisant son suc et sa vertu dans ce qui rattache le plus fortement une race, ses traditions, sa foi, son esprit aux particularités originelles, a été de celles, déjà nombreuses dans la courte histoire du Festival international, devenu Théâtre des Nations, qui nous ont donné l'occasion d'un plaisir et d'une admiration sans réserves. Rien n'a été changé, nous dit-on, à la première mise en scène, qui fut réalisée il y a un bon quart de siècle à Moscou, avec une influence visible du grand style de Stanislawsky. Il me semble douteux que les acteurs d'alors aient pu être supérieurs à ceux d'aujourd'hui, tout particulièrement dans les scènes d'ensemble. Les chants et les danses des mendiants et des mendiantes du deuxième acte constituent une inoubliable leçon de rythme théâtral et atteignent à une splendeur atroce et misérable digne des cauchemars de Jérôme Bosch et des cours des miracles de Breughel. C'est ce *Dibbouk*, et non *Médée*, qui ont donné à mes yeux, à la très belle saison du Théâtre des Nations en 1957, une conclusion vraiment digne d'elle.

THIERRY MAULNIER



LE MOIS A PARIS

A l'Hôtel Biron. — La Bible de Chagall. — Gromaire à la Maison de la Pensée française. — Rodin, las des réunions hébergées à l'hôtel Biron sous prétexte de « Jeune Sculpture », las des poncifs d'étirement ou d'hypertrophie, des aérolithes de l'*art brut* et des carcasses abstraites, reçoit, dans l'intimité de ses jardins et de sa chapelle, ses maîtres — Barye, Carpeaux, Carrier Belleuse — ses collaborateurs et ses amis.

On peut dire que c'est une goutte de la semence de Rodin qu'ont reçue tour à tour Desbois, Halou, Constantin Meunier, Schneeg, Joseph Bernard, Despiau, Wlerick, Dejean, Drivier, et tout ce qui apparut de plus valable en sculpture à la fin du XIXe siècle. Même ceux qui semblent avoir réagi le plus vivement contre son emprise, contre la sensualité de son modelé — Maillol, Bourdelle ou Pompon — que n'ont-ils appris d'un génie qui paraît aujourd'hui paradoxalement aussi méconnu dans sa gloire que Tintoret ou Rembrandt Malgré tout ce que lui doivent, indirectement, un Laurens, un Gimond, un Auricoste, un Raymond Martin, une Germaine Richier.

A l'admiration des sculpteurs on eût pu joindre celle des peintres. Quelles leçons de concision et de dynamisme Matisse, Picasso, Rouveyre, Pascin, Segonzac ont tirées de ces merveilleux dessins que Rodin multiplia vers la fin de sa vie à peine lavés d'aquarelle, où la passion de Michel-Ange se joint aux voluptueuses inflexions d'Outamaro !

— La présentation à la Bibliothèque nationale de deux cent trente-

sept gravures de Marc Chagall coïncide avec la publication de cette « somme » qu'est la *Bible* (éditions Teriade), commencée dès 1931 à la demande de Vollard. La Bible de Chagall n'a rien d'une illustration qui suivrait pas à pas l'Ancien Testament depuis la Genèse. Elle n'a fixé que des épisodes ou des figures rêvées dès l'enfance. C'est de la vie des ghettos de la Russie Blanche, de souvenirs antérieurs à lui-même, de tout un folklore hébraïque que sont nés ces patriarches et ces prophètes. Entre le céleste et l'humain aucun contraste. Dieu le Père, les Rois ont la même difficulté à se mouvoir que les séraphins, les mêmes extrémites grasses que le commun des mortels. L'histoire sainte est contée avec l'humour à fond triste d'une « histoire juive » mêlée d'épices orientales.

L'exposition de la rue Richelieu débute avec les premiers essais sur bois, sur cuivre ou sur pierre exécutés à Berlin vers 1922. Ils contiennent en germe les illustrations gravées peu après pour les *Ames mortes* de Gogol et les *Fables* de La Fontaine. Alors que tant de ses contemporains n'ont demandé à la gravure qu'un moyen de multiplier leurs dessins, l'imagination candide du visionnaire trouve dans la complicité de la pointe et de l'encre, des tailles et du papier, de nouvelles sources d'étrangeté et de séduction.

— Sonart — et c'est ce que confirme une seconde exposition chez Maeght qui ne comprend que des peintures — mêle, comme son regard, la candeur à l'astuce. Sans parvenir au sublime de Rembrandt, à l' « invu » de Redon, Chagall éprouve ce regret des paradis perdus qui lui confère un incomparable accent de tristesse, En vain les couples enlacés tendent, comme les bouquets, à rompre leurs attaches terrestres. Le cocasse, presque toujours, l'emporte ici sur le surnaturel, bien que la part de l'inconscient et de la fraîcheur enfantine domine toujours celle du raisonnement et de l'ingéniosité manuelle.

— Gromaire, à la maison de la Pensée française, résume trente-quatre ans de fidélité à soi-même (1923-1956). Dès ses débuts, nous le voyons unir la passion à la rigueur et cacher son feu comme un silex. La ville est gothique et légendaire ; les arbres sont taillés dans la pierre et le fer. Les *Poilus dans la Tranchée* ressemblent aux *Alignements de Carnac*. Mais, derrière cette tension et cette défensive, quelle loyauté sans fissure et quel don de soi !

L'aspect de vitrail qu'ont souvent ces toiles compartimentées n'est pas seul à leur donner ce qui manque à la plupart des œuvres d'aujourd'hui, même conçues pour des églises : une résonance mystique.

CLAUDE ROGER-MARX

Le Massacre des sites de France de Boulogne à Saint-Jean de Luz. — La nécessité d'un ministre des Beaux-Arts et du Tourisme qui défendrait — notamment contre ses collègues — et mettrait en valeur notre patrimoine monumental et naturel, se fait de plus en plus sentir. On s'aperçoit qu'un sous-secrétaire d'État est, dans ce domaine, absolument impuissant.

M. Cornu a attaché son nom à la défense de Versailles. Mais Versailles n'avait à se défendre que des injures du temps et non de celles des hommes. A quoi M. Bordeneuve attachera-t-il son nom ? A la défense de nos châteaux que leurs propriétaires ne peuvent plus entretenir et qui tombent en ruines ? A celle de nos anciennes abbayes transformées en fermes et qui sont au dernier degré de la décrépitude ? A la défense de nos sites ? Il peut, dans ces trois domaines, se couvrir de gloire s'il fait preuve de quelque initiative et de quelque courage.

On pourrait croire qu'un site classé est désormais à l'abri de toute atteinte. A condition, toutefois, que des parlementaires ne se mettent pas en tête de le déclasser. J'ai déjà parlé ici du magnifique domaine de Bellevue, à Boulogne, un parc absolument admirable, aux essences rares, que la Commission supérieure des Sites a dû, à trois reprises, défendre contre un absurde projet d'hôpital qui le massacrerait irrémédiablement. Que peut M. Bordeneuve contre son propre ministre et celui de la Santé publique qui, pour faire plaisir au député-maire de Boulogne, veulent déclasser le parc ?

Il pourra, s'il le veut, défendre avec plus d'efficacité le site de la Pointe-Sainte-Barbe, à Saint-Jean-de-Luz, encore que là aussi, paraît-il, un parlementaire serait intéressé à la construction d'un hôtel particulièrement indésirable.

A Saint-Jean-de-Luz également, il s'agit d'un site classé. Cette pointe boisée et verdoyante à laquelle les promeneurs accèdent par une digue-promenade, ferme harmonieusement la baie de Saint-Jean-de-Luz. Des villas entourées d'arbres et de jardins s'élèvent tout le long de la presqu'île au bout de laquelle se dresse un phare. Les propriétaires des différentes villas ont accepté le classement du site qui était protégé dès 1944. Mais, en 1956, une société immobilière s'était rendue acquéreur des deux villas Chaliapine et présentait au ministère de la Reconstruction le projet d'un immeuble à appartements de huit étages qui fut repoussé. En mars dernier, elle présentait un autre projet tout aussi indésirable, bien que les huit étages fussent réduits à six. La masse du bâtiment et des constructions annexes romprait l'harmonie de ce site particulièrement agreste et lui retirerait tout son caractère. Aussi, la Commission supérieure des Sites s'est-elle élevée à l'unanimité contre ce projet.

M. Bordeneuve ne peut que suivre l'avis de cette Commission qui reste le dernier rempart opposé au flux des intérêts particuliers. C'est sur elle qu'il doit s'appuyer s'il veut être digne des fonctions qui lui sont confiées. En attendant que nous ayons le ministre qui aurait toute l'autorité nécessaire pour défendre une véritable politique des arts et du tourisme.

GEORGES PILLEMENT

P.S. — Mon précédent article a suscité diverses réactions. Tandis que Guermantes le citait dans le *Figaro* et que M. Sudreau, Commissaire à la Construction et à l'Urbanisme pour la région parisienne, voulait bien m'écrire : « En quelques lignes, vous avez fait plus pour l'urbanisme que de nombreux discours officiels », M. Billères, Ministre de l'Éducation nationale, écrivait une lettre de protestation, déclarant que l'Hôtel Vouillemont n'avait pas été acheté, mais pris en location temporaire et que : « Les travaux effectués se sont élevés à vingt millions — et non quarante — consacrés pour une bonne partie à l'installation téléphonique ainsi qu'à la réfection de l'électricité. »

Il me semble que dépenser vingt millions dans un hôtel en location soit encore plus grave que si l'immeuble avait été acheté. Vingt millions pour le téléphone et l'électricité dans un hôtel de luxe où il y avait déjà un central téléphonique, le téléphone et l'électricité dans toutes les chambres, cela peut paraître excessif.

Mais je suis confus de dire à M. le Ministre que les chiffres que lui ont fournis ses services ne sont pas complets. Les avant-projets de l'architecte, qui tablait sur trente-cinq ou quarante millions, ont sans doute été dépassés. Tous les mémoires ne sont pas encore remis et je crains bien que le chiffre de quarante millions que j'ai avancé ne soit que trop exact.

G. P.

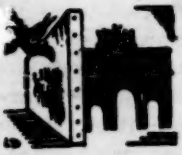
Roger Vailland. — Durant une dizaine d'années — *Drôle de jeu* ayant paru en 1945 et *Beau Masque* en 1954 — Roger Vailland n'avait pas cessé de justifier la confiance de ceux qui l'avaient tenu d'emblée pour l'un des meilleurs romanciers de sa génération. Pour ma part, je regrettais seulement qu'il ne parût point oser, encore gêné par un souci de démonstrations partisanes, s'affranchir de tout dogmatisme. Nos lecteurs comprendront donc (et partageront, je l'espère) le plaisir que j'ai éprouvé à voir l'auteur de *La Loi* (Gallimard) obéir enfin franchement à sa vocation naturelle.

Comme l'indique le titre du livre, le ressort dramatique des intrigues qui se déroulent, en trois journées d'août 1956, à Manacore, petit

port des Pouilles, c'est le jeu de la Loi. Il est terriblement cruel puisque les perdants, désignés par les cartes ou les dés, doivent supporter en silence, pendant toute la partie, les insultes et les brimades de ceux que le sort a favorisés en les faisant « patron » et « sous-patron ». Or, de même qu'il se pratique dans les tavernes, le jeu de la Loi réglera, non moins impitoyablement, les rapports entre les habitants de Manacore. Giuseppina, fille d'un quincaillier, impose sa loi au commissaire Attilio, comme Francesco Brigante à l'orgueilleuse donna Lucrezia, épouse insatisfaite du juge Alessandro. Et l'héroïne du roman sera l'astucieuse Mariette qui offrira sa virginité à son complice, le jeune chef des apprentis gangsters, après s'être refusée au racketeer Matteo Brigante qui terrorise la petite ville, comme au riche propriétaire terrien, don Cesare. Ce qui ne l'empêchera nullement ensuite, devenue l'héritière de don Cesare, de s'associer avec Matteo pour fonder un « ensemble touristique », comprenant une maison de plaisir qui leur rapportera gros.

Entraînant sa troupe d'acteurs dans une ronde frénétique, Roger Vailland a construit *La Loi* avec la souplesse et le brio d'une pièce de la *Commedia dell'Arte*. Néanmoins, entre tous ces êtres livrés à la fatalité de leurs instincts, se détache le personnage du vieux don Cesare. Il mérite ce nom d'*uomo di cultura* par lequel Vailland nous proposait, dans son *Eloge du Cardinal de Bernis*, de remplacer le titre, pompeux et vain, d' « intellectuel ». En la compagnie de don Cesare qui s'est désintéressé de lui-même pour assister à ce qu'il appelle « la portugalisation » de la France et de l'Italie, Roger Vailland s'affirme comme un de nos vrais romanciers-moralistes, s'inscrivant dans la lignée de Laclos et de Stendhal. Avec, au surplus, ce trait original qu'il n'a nul besoin de pasticher Stendhal pour qu'on évoque à son propos le patronage d'un tel maître.

RENÉ LALOU



Henri Rousseau le Douanier, ou le mauvais exemple. — Pour beaucoup d'amateurs de peinture, les tableaux d'Henri Rousseau, dit le Douanier Rousseau, sont l'œuvre d'un pauvre crétin, aussi naïf qu'inculte, ou peut-être d'un farceur. Pourtant, les collectionneurs de tous les pays se disputent à coups de millions les plus petites toiles de ce « crétin » et les plus célèbres musées du monde exposent avec fierté ses toiles.

Henri Perruchot, dont les biographies de Van Gogh et de Cézanne font autorité, a tenté dans un petit essai fort bien documenté une mise au point. Ce critique n'aime pas les légendes et il s'est consciencieusement efforcé de détruire celle qui du Douanier. Peut-être a-t-il eu tort. J'ai interrogé jadis beaucoup des contemporains du Douanier : les

Tharaud, Robert Delaunay, Max Jacob, Fernande Ollivier (qui fut l'amie de Picasso), Picasso lui-même et surtout Guillaume Apollinaire, qui l'avait bien connu et beaucoup aimé.

Malgré sa ruse et son orgueil, je puis affirmer qu'Henri Rousseau n'était pas un « faux naïf ». Il était convaincu, non sans raison, qu'il était un grand peintre. Il était absolument persuadé d'autre part qu'il suivait fidèlement les leçons de Gérôme et de Bouguereau dont il admirait sans restriction les toiles les plus « pompier ». Pour lui, Picasso, qu'il qualifiait d' « Égyptien », n'était qu'un amateur. Je pense donc — et je regrette que M. Perruchot ne l'ait pas signalé — que le peintre de la *Bohémienne endormie* fut et continue à être victime d'un malentendu.

Et ce malentendu continuera. Je serais tenté de m'en réjouir. L'œuvre du Douanier doit demeurer une provocation, car elle pose le problème de la peinture telle qu'elle est en 1957 appréciée. Les amateurs à notre époque spéculent sur les toiles et je me demande si l'armateur gréco-américain qui a acheté 104 millions plus les frais une nature morte de Gauguin savait ce que ce tableau représentait en réalité.

Henri Perruchot a parfaitement raison d'affirmer que le Douanier fut un grand peintre, mais je crois que c'est parce qu'il fut sincère et naïf qu'il nous plaît et nous séduit toujours.

Il est certainement réconfortant qu'un critique aussi consciencieux et aussi bien informé qu'Henri Perruchot ait acquis la conviction que le Douanier méritait la prodigieuse faveur dont jouissent actuellement ses œuvres, même les plus déconcertantes pour les tenants de la tradition. Ce qu'il importe de souligner, c'est qu'Henri Rousseau est une exception, un « cas » particulier et que les conséquences de son succès ont été souvent fâcheuses. Les faux naïfs qui imitent Rousseau, même s'ils sont gardes champêtres, mineurs ou frotteurs, ne méritent certainement pas l'importance qu'on leur accorde ni les prix demandés par leurs marchands pour leurs toiles. Le « naïvisme », si j'ose ce néologisme, risque d'entraîner la peinture vers une impasse.

PHILIPPE SOUPAULT

Charles Morgan. — Le décor du nouveau roman que Charles Morgan vient de nous offrir sous le titre de *Défi à Vénus* n'est plus cette terre de France pour laquelle l'auteur de *Fontaine* nous a tant de fois montré son attachement — attachement que notre pays lui rend, on le sait, avec générosité. Le cadre est, cette fois, l'Italie, ce qui n'est pas non plus une nouveauté pour le créateur de *Sparkenbroke*. Une Italie, d'ailleurs, qui est presque une pro-

vince anglaise, ou du moins une province de cette Angleterre romantique qui plane comme un visage du Millenium au-dessus de l'île malmenée par les vents et les brouillards.

L'Italie de *Défi à Vénus* se limite à une petite ville située à la frontière de la Toscane et de l'Ombrie, peuplée de quelques descendants épars d'une aristocratie qui fut toute-puissante et d'une populace républicaine, hostile et sans intérêt. Parmi ces aristocrates se détache une incarnation de Psyché ; une mortelle qui, pour avoir osé rivaliser avec Vénus, est nécessairement vouée au malheur. Nous savons cela depuis les bancs du collège : *dementat quos vult perdere Jupiter*. Sans raison apparente, la belle principessa (« d'amour me font, belle marquise... » et la suite) s'éprend d'une passion irrésistible pour un petit bourgeois anglais qui n'échappe à la médiocrité commerciale de ses origines et de ses occupations que par une taille de géant, une passion pour l'Italie (de la bonne époque, bien entendu) et surtout une toison de feu. Quel pourrait être le mobile qui pousse Psyché-Fiammetta à se jeter dans les bras de Fiery sinon — outre le caprice du maître de l'Olympe — une réminiscence transposée des noces mythologiques de Vénus et de Vulcain ? Fiery, en effet, de par la grâce de l'étymologie, fait penser à quelque Dieu inférieur, artisan des forges. Mais qu'on se rassure. Le bon sens latin de Fiammetta l'emportera sur la folie de son amant, et Jupiter aura somme toute bien perdu son temps. Les deux partenaires reprendront chacun la voie de la sagesse avec, seulement, une gerbe de souvenirs — souvenirs des joies et des souffrances engendrées par Éros.

Tout ceci est charmant, léger, lyrique, mystérieux à souhait. Ou, plutôt, à contre-souhait. Car on ne peut, en lisant ces pages, que penser avec nostalgie au platonisme de *Fontaine*, à l'esthétisme de *Sparkenbroke*, et surtout à l'alchimie d'un style qui avait le secret jadis de combiner en corps nouveau des mots connus. Hélas ! ici, le magicien a échoué. Et une prose sans pouvoir aligne ses parades vaines autour de ce qui fut le cercle enchanté.

RAYMOND LAS VERGNAS

Une Révélation. — Depuis quelque temps, on nous a sursaturés de fillettes prodiges, auteurs de contestables chefs-d'œuvre. C'est peut-être pour cette raison que l'admirable livre de la petite Berthe Grimault, *Beau Clown* [1], composé à l'âge de quatorze ans et découvert par un voisin, facteur rural en retraite, est passé presque inaperçu. Ce relatif insuccès doit être dû aussi à la sauvagerie de l'histoire, à son innocence implacable bien faite pour inquiéter les adultes douillets.

1. Julliard éditeur.

Maintenant, Berthe a dix-sept ans et son second livre vient de paraître. Il est intitulé *Tuer son Enfant*, comme pourrait l'être un roman de gare, et il surpasse encore l'ouvrage précédent parce que l'action y est plus rigoureusement nouée, l'intérêt concentré sur un moins grand nombre de personnages. L'ivrognesse qui pousse en zigzaguant la voiture de son petit-fils ou le garçon de l'Assistance publique qui a peur des filles sont aussi inoubliables que l'héroïne, meurtrière de son nouveau-né que le remords pousse progressivement à la folie et au suicide. Inoubliable aussi, la narratrice, laideron passionnément cynique et dont les haines ne sont que la contrepartie d'un fervent loyalisme familial.

Beau Clown était le récit d'une enfant extraordinairement douée en proie à un cauchemar, d'une adolescente brutale et hypersensible chez qui la vocation prit d'abord la forme de la mythomanie. *Beau Clown* était la manifestation d'un merveilleux âge ingrat. *Tuer son Enfant* est la réussite d'un écrivain parvenu à dominer et à diriger ses démons.

Dans l'un et l'autre livre, les phrases ont une brièveté et une simplicité de manuel de lecture : c'est la perfection du *style blanc* que Gide estimait supérieur à tout autre. Le cadre demeure celui où vécut jusqu'à présent Berthe Grimault : une ferme sale et pauvre dans le Poitou. Sur une trame d'un réalisme tout imprégné d'involontaire poésie, avec une étonnante virginité de vision, comme d'un être venu d'une autre planète, la petite vachère à l'imagination shakespearienne construit des drames qui se développent selon la même nécessité que la croissance des plantes. L'auteur de *Beau Clown* jeune femelle farouchement éprise de la vie, transpose en péripéties tragiques ou drôles le paradoxe de la condition humaine.

Dans son village, quand on a su que ses histoires étaient imprimées, les gamins ont jeté des pierres à cette dangereuse excentrique, à cette renégate du mutisme paysan. Heureusement, la directrice d'une école anglaise, intéressée par l'exceptionnelle personnalité de Berthe Grimault et la situation difficile où la mettait cette tare : l'inspiration, lui a offert un an de séjour dans son établissement. La jeune fille s'est adaptée avec beaucoup d'amusement et de rapidité à sa nouvelle manière de vivre.

Les quelques admirateurs de Berthe Grimault craignaient que des études, et une formation de « civilisée », n'arrêtent son élan créateur. Mais le souffle est trop puissant pour qu'un changement de situation puisse l'étouffer. Il faut oser le dire, cette enfant a du génie. S'il arrive qu'elle se taise jeune, comme Rimbaud, ce sera parce qu'elle aussi aura terminé sa tâche. Mais souhaitons qu'elle nous emmène souvent encore, et de plus en plus loin, dans son univers neuf.

BÉATRIX BECK

Jean-Louis Curtis. Françoise des Ligneris. Jean Cayrol. — Jean-Louis Curtis a bien de l'esprit ; il vient d'écrire un pastiche de Proust (*A la Recherche du Temps posthume*, Fasquelle) qui lui a permis, sans cesser de nous divertir, de faire connaître son jugement sur certaines modes littéraires de notre siècle — jugement qui n'est pas trop tendre, bien que quelques louanges caressantes atténuent souvent l'aigu de ses pointes. Le prétexte de ce récit, où l'auteur a heureusement saisi la musique et le mouvement des périodes proustiennes, est une réception imaginaire donnée en 1957 par la fille de Robert de Saint-Loup et de Gilberte Swann, réception à laquelle assiste Proust lui-même et qu'il se charge de commenter.

Les rôles sont bien distribués autour des petits fours. C'est à Proust que revient le soin de situer Paulhan, qui est du nombre des invités. Il l'admire, cela va de soi, mais il juge que l'auteur des *Fleurs de Tarbes* a mêlé dans ses ouvrages assez de sagesse et d'obscurité pour égarer la moitié d'une génération ; il a rendu plus déroutante que jamais la confusion des valeurs, étourdi beaucoup d'esprits incertains et « *sa route est jonchée de cadavres* ». Paulhan lui-même prend pied, d'ailleurs, dans cette réunion pour célébrer un tableau de Dubuffet : *quelques briques collées sur un enduit de goudron* ; après en avoir vanté le charme il entreprend un éloge d'André Theuriet, assez logique en somme quand on songe qu'il a dû épuiser le plaisir de louer Sade et Pauline Réage.

Quelques tasses de thé plus loin, André Malraux, discourant avec une agilité acrobatique, rapproche les sibylles de la Sixtine « *des cuirs repoussés des nomades de l'Asie centrale et des masques polynésiens de Kili-Kili* ». Aucune des « personnalités » présentes ne s'étonne de ce complément sardoniquement apporté (par les soins de Curtis) au *Musée Imaginaire*, non plus que des propos fort lucides d'un jeune homme, résolu à ne voir en Camus qu'un distributeur de truismes (par exemple : la fin ne justifie pas les moyens) doué d'assez d'esprit pour avoir donné à ces rengaines le nom de Révolte.

Proust, méditatif, s'en prend, à son tour, à l'école surréaliste qui fait profession de mépriser la littérature mais n'est finalement entendue que par les seuls littérateurs. Dommage que les messagers de l'inconscient ralliés autour d'André Breton suggèrent moins vivement l'idée du mystère que Racine ou Mme de Sévigné !

Relayant l'assaut, un jeune écrivain tire sur les amis de Robbe-Grillet qui refusent d'admettre des caractères dans les romans et n'accordent le droit de cité qu'aux personnages-objets, *opaques, impénétrables*. Proust approuve, nie l'utilité des descriptions photographiques et des indications données sur la hauteur des immeubles, concluant que s'il s'était proposé d'évoquer la société nouvelle où l'amabilité de Curtis

vient de l'introduire, il aurait « *peut-être pu communiquer un peu de sa vivante essence, si, au mépris de toute vérité de surface et de ce qu'on appelle « la soumission à l'objet » il l'avait décrite telle qu'il était capable de la métamorphoser en lui-même* ». Ainsi ce petit livre se termine par une motion de confiance en faveur de l'art subjectif.

J'admire l'adresse et la légèreté de touche avec lesquelles Curtis a su adapter au ton d'un dialogue fantasque ces remarques méditées. Le respect pour le style, les personnes, l'originalité d'esprit de tels auteurs qu'ils n'approuvent pas neutralise, ou attiédit, trop souvent les objections des critiques. Il est bon qu'un écrivain, profitant des libertés offertes par le dialogue imaginaire, rappelle parfois que, si toutes les générations applaudissent leurs meneurs de jeu littéraire et considèrent avec faveur leurs catéchismes les plus paradoxaux, leurs tours les plus déconcertants, elles n'en font pas moins de silencieuses réserves et ne sont pas tout à fait dupes.

— La première partie du roman de Françoise de Ligneris, *Fort-Frédérick* (Grasset) est excellente. Une vieille fille, pas tellement vieille, règne sur un vieux château et un reste de domaine. Traqué par les gendarmes, Gédéon, qui a violé et assommé une petite fille, se réfugie chez elle. Françoise décide de le sauver et le sauve. Ce jeu policier est mené avec adresse, avec talent. Mais à ce moment on entre en « psychologie ». Françoise est une dominatrice de l'espèce la plus inquiétante. Sous prétexte de sauver Gédéon, elle l'habille en servante et le réduit en esclavage. Parfaitement sadique, l'audacieuse châtelaine trouve en cet assassin un masochiste qui accepte avec gratitude les plus singulières épreuves. Elle en est si charmée qu'elle renonce à un prétendant honorable pour poursuivre en paix le cycle de ses cruelles fantaisies.

Un tel sujet est déplaisant, mais on est parfois contraint de prendre en considération des intentions déplaisantes ; une seule condition exigée : on doit sentir la sincérité de l'auteur. Ce n'est pas le cas et je ne crois pas à cette Françoise bourreau. Son audacieuse aventure se développe comme un exercice littéraire, conçu avec plus de complaisance que de compétence pour satisfaire une certaine mode. Ainsi se dégrade un bon roman. Mais on n'oubliera pas ses premières pages et l'on suivra avec curiosité la carrière de cette jeune romancière.

— *La Gaffe* de Jean Cayrol (Le Seuil) est un étrange roman qui s'empare du lecteur comme une inquiétude personnelle. Un étudiant en médecine, Jean, arrive dans un port breton. Petit hôtel, bavardages entendus, l'atmosphère de M. Hulot règne. Récriminations des promeneurs, disputes des familles, tout cependant rend un son bizarre. Autour de Jean les hommes apparaissent disloqués, absurdes, inquiétants. Il est taraudé lui-même par un tourment dont nous apprendrons, par bribes, l'origine : Jean avant de quitter Paris a tué sa maîtresse, Sergine. Pour se fuir, il s'accroche aux inconnus qu'il rencontre

comme à des bouées, à Christiane par exemple, une jeune fille cueillie sur un golf miniature qui lui a adressé des paroles amicales. Un ami parisien de Jean surgit, Félicien ; il pourrait deviner le crime ; comme absent de lui-même, Jean le fait tomber d'une falaise, le tue. Terrifié par ses actes, et laissant soudain paraître un double de lui-même timoré et douillet, cet impulsif sauvage se réfugie en suppliant auprès de Christiane. Amour physique, dernier refuge. Il ne lui est pas refusé... Ces quarante-huit heures de la vie d'un homme traqué se ferment sur une double surprise : Jean n'a tué ni Sergine, ni Félicien : il l'a cru, mais c'était une erreur.

Devant cette révélation le lecteur a le sentiment d'avoir été joué ; mais sa protestation ne dure pas. Il s'agissait de montrer un homme perdu, quitté par sa raison, qui ne voit plus autour de lui qu'un monde hostile, détraqué, incohérent, où la folie le guette. Qui n'a pu constater qu'au cours de certaines crises l'univers, soi-même, tout paraît livré à la gratuité, à la sottise, et hérissé de menaces? Ce naufrage intérieur, Jean Cayrol l'a parfaitement évoqué dans ce récit lucide, où le sens du comique s'allie à une sûre intuition des effets de la peur. Un livre remarquable.

MARCEL THIÉBAUT

Politique intérieure. — En votant, le 9 juillet, par 342 voix contre 239, la ratification des traités européens qui organisent le marché commun et l'Euratom, l'Assemblée nationale a largement confirmé les avis qu'elle avait été appelée à formuler en cours de négociations. Il n'y a donc là aucune surprise. Du moins, la discussion a-t-elle apporté un enseignement : c'est la nécessité de mettre à profit les dix-huit mois qui nous séparent de la mise en route du marché commun, pour rétablir notre économie. Ainsi, avant même son entrée en vigueur, l'organisation européenne se présente comme un stimulant.

Défalcation faite des 149 communistes et progressistes dont on sait trop bien à quelles instructions ils obéissent, l'opposition qui s'est détachée de la majorité nationale se ramène pratiquement à deux fractions : l'une, qui croit mieux sauvegarder l'intégrité française en l'isolant systématiquement au risque de la voir s'étioler dans un monde où la compétition est pour le moins, à l'échelle continentale ; l'autre, qui s'est simplement ralliée aux vues d'un secteur industriel constamment hanté par la crainte d'évolutions économiques trop rapides. Mais il est juste de souligner l'adhésion donnée par les organisations professionnelles agricoles. Elle est caractéristique des espoirs que représente le marché commun.

*
* *

Le deuxième élément de l'actualité politique en juillet a été, une fois de plus, le problème algérien. Il s'est présenté sous un double aspect : les pouvoirs spéciaux et le projet de statut.

Le simple renouvellement à M. Robert Lacoste, ministre pour l'Algérie de M. Bourgès-Maunoury, des pouvoirs que détenait le même M. Robert Lacoste dans le ministère Guy Mollet aurait été une question de pure forme si le besoin ne s'était fait sentir d'une extension partielle à la métropole où l'activité subversive des rebelles se donne maintenant libre cours. Il n'en a pas fallu plus pour réveiller certains scrupules, ceux des républicains populaires notamment, particulièrement sensibles depuis le froissement d'amour-propre qui leur a valu la récente crise ministérielle. Les modérés, quant à eux, trouvaient le projet trop faible par ses moyens et trop grave par ses atteintes aux principes du droit criminel.

Répondant aux objections, M. Bourgès-Maunoury s'est engagé formellement à soumettre au Parlement dès la rentrée parlementaire, et peut-être même au cours d'une session spéciale qui précèderait de quelques jours cette rentrée, un projet de statut algérien, dit de loi-cadre.

L'expression a fait aussitôt penser à la récente loi-cadre pour l'Afrique noire, mais l'analogie s'arrête à cette terminologie. Il ne peut être question de bâtir un système institutionnel de type soudanais ou gabonnais en Algérie, où vivent un million deux cent mille Français d'origine européenne.

Les solutions ébauchées depuis dix-huit mois sont multiples. Mais, plus on avance dans leur examen, plus on s'aperçoit que la seule véritable difficulté consiste à définir l'articulation politique entre la métropole et l'Algérie. L'idée fédéraliste qui avait, l'an dernier, progressé, paraît maintenant rétrograder. Elle suppose en effet une force attractive à laquelle sont soumis les divers éléments constituants, alors que le drame algérien est l'effet d'éléments de désagrégation.

Les principes nouveaux étant arrêtés sur le plan gouvernemental, M. Bourgès-Maunoury devra, pendant l'intersession parlementaire, rechercher l'accord des groupes. Sans pacte large, tout projet de statut demeurerait fragile.

MARCEL GABILLY

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

LES PLUS BEAUX TEXTES SUR LE SAINT-ESPRIT

recueillis par Madame Arsène Henry
(La Colombe)

VOICI un important ouvrage (372 pages) sur un magnifique sujet peu connu. Nous devons à l'érudition de Mme Arsène Henry (née Y. d'Ormesson) le relevé des plus beaux textes de l'Ecriture Sainte sur le Saint-Esprit, aussi bien que ceux des Pères de l'Eglise et des mystiques (Saint-Bernard ou Angèle de Foligno). Mme Arsène Henry rappelle dans un avertissement que si « la révélation claire et explicite de l'existence du Saint-Esprit au titre de Personne divine, comme celle de la Trinité elle-même appartient au Nouveau Testament... dès les premières lignes de la Genèse, l'Ancien Testament met en cause l' « esprit de Yahvé », « l'esprit de Dieu », « son esprit-saint ». (Le terme hébreu « Ruah » a été rendu en grec par *pneuma*, en latin par *spiritus*.) Sans doute nous fait-on remarquer, « ces expressions traduisent-elles surtout une force divine, une manifestation de l'action multiforme de Dieu : Providence veillant sur le monde, inspiration prophétique, etc. Mais l'Esprit-Saint lui-même auteur principal des Ecritures — dont les écrivains sacrés ne sont en quelque sorte que l'instrument — n'a-t-il pas voulu amorcer ainsi l'ébauche de sa propre Personne? Les Pères et les commentateurs l'ont affirmé ».

Dans son Encyclique *Divinum Illud Munus* consacré au Saint-Esprit et à la Trinité divine, le pape Léon XIII, après avoir souligné que le Christ Rédempteur a remis au Saint-Esprit le soin de parfaire l'œuvre que le Père lui avait confiée, a écrit : « Peut-être y a-t-il encore aujourd'hui des Chrétiens qui, interrogés comme ceux auxquels l'Apôtre demandait jadis s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, répondraient comme eux : *Mais nous n'avons jamais entendu dire qu'il y eût un Saint-Esprit...* » Pour beaucoup de croyants et d'incroyants le livre de Mme Arsène Henry offre la possibilité de satisfaire le désir de s'instruire et de recevoir « un rayon de lumière ».

Un chapitre spécial traite de la liturgie sacramentelle (baptême, confirmation, sacrement de l'ordre). Un lexique des mots peu usuels, un index alphabétique et une abondante bibliographie complètent ce recueil dont son Eminence le Cardinal Valerio Valeri a reconnu dans une remarquable préface, l'excellence du plan en même temps que « l'opportunité et l'utilité ».

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

PARIS

de Léon Bopp *(Gallimard)*

NUL écrivain ne sait mieux parler de Paris, que celui qui n'y est pas né et n'y a pas grandi. Pour en avoir, durant sa jeunesse, entendu fréquemment vanter le charme et les beautés, il y apporte cette part d'imagination alliée au souci de confronter le rêve au réel, sans laquelle il n'est pas de pleine connaissance. Tel est le cas de M. Léon Bopp. Citoyen suisse, de mère française, il ne vint s'installer à Paris qu'à l'heure de ses études à la Sorbonne et à l'Ecole Normale de la rue d'Ulm. Jusqu'alors il n'avait que vécu en pensée dans la Capitale, que « soupçonné » la Capitale à laquelle il consacre aujourd'hui un livre séduisant. « On ne connaît jamais parfaitement que ce que l'on a commencé par deviner », a dit je ne me rappelle plus quel moraliste.

Ce livre n'est ni un « guide » artistique, ni un tableau historique, ni quelque paraphrase plus ou moins lyrique. Il est tout simplement une promenade aux multiples détours, aux perspectives variées. Certes, à l'auteur pourrait être donné le titre de « piéton de Paris », accordé naguère à Léon-Paul Fargue (autre Parisien d'adoption). Moins poète que ce dernier, cependant doué d'un très vif esprit d'observation, Léon Bopp a parcouru infatigablement notre cité, en quête de remarques, de réflexions, de méditations, sur ses monuments, ses habitants, ses mœurs.

Si peu méthodique que soit sa promenade, Léon Bopp ne laisse rien échapper. De tout, d'architecture, d'urbanisme, de cuisine, de toilettes féminines, de l'Opéra et de la Comédie-Française, du théâtre des Boulevards et des music-halls, de la Bourse et des Halles, de quoi encore? Il traite de tout, en artiste, en philosophe. Ainsi qu'il écoute dans la rue, dans les cafés et le métro, telles conversations qu'il nous apporte, nous l'écoutons converser et disputer de toutes choses avec son « double » appelé par

lui *Minos*. Le dit Minos admire et aime Paris, mais point de façon extatique et aveugle. Devant tant de merveilles et d'agréments qui composent l'âme et l'arôme parisiens, il garde son entière liberté de jugement. Il dit ce qui devrait être corrigé, changé, perfectionné. Il note ce « peu de Marseille » qu'il y a à Paris, ce goût déjà dénoncé par Voltaire des Parisiens pour l'exagération.

Au cours de ses randonnées, Léon Bopp nous conte beaucoup de souvenirs personnels sur le Quartier Latin, la Sorbonne, l'Ecole Normale; il nous trace nombre de portraits de ses confrères de Lettres. Sur quelques-uns de ceux-ci, qui furent illustres entre tous et sont demeurés « tabous » aux yeux de certaine Critique (Claudel, Valéry, Gide, Giraudoux...), Minos ne se prive pas de porter des appréciations affranchies de tout conformisme. Son portrait de Gide, dont il reconnaît qu'il eut « toutes les qualités mineures », est même assez féroce.

MARTIAL-PIECHAUD

LE RIDEAU DE SABLE

par Geneviève GENNARI *(Pierre Horay)*

Le roman a pour cadre une petite république du Moyen-Orient où s'affrontent les passions politiques — nationalisme arabe et tentation de l'Occident — qui déchirent présentement cette région du globe. Sur cette toile de fond l'auteur brosse l'aventure d'une jeune Française, femme d'un professeur à la Faculté de Grenoble, qui étouffe un peu dans l'ombre tutélaire d'un mari qu'elle respecte, mais a cessé d'aimer. Les vacances terminées dans un pays où les séductions du climat et sans doute la curiosité avaient attiré le couple, elle décide de rester pour vivre une double expérience : expérience de la solitude, expérience d'un travail personnel (il s'agit d'un travail d'archéologie).

L'aventure d'abord enivrante se révèle dangereuse pour une Française isolée, environnée d'une hostilité qui ne cesse de s'affirmer à compter du moment où elle résiste aux entreprises d'un séduisant médecin noir qu'un trop long séjour en Occident a dépaysé dans sa propre patrie et qui ne rêve que d'épouser une femme blanche.

Les difficultés s'accumulent, l'angoisse s'empare de l'héroïne qui essaie cependant de pousser jusqu'au bout sa tentative. L'aventure se terminera par le retour inopiné d'un mari libéral mais inquiet et qui arrive à temps pour sauver sa femme d'elle-même et des autres.

Sur le plan de la technique romanesque, Mlle Gennari, en usant des formes classiques, reste à l'écart des récentes tentatives de renouvellement : mais elle a tenté, et non sans bonheur, de greffer une expérience psychologique — intéressante en elle-même — sur les problèmes politiques et les conflits des races qui occupent aujourd'hui les esprits. C'est la partie originale d'un livre que n'alourdit en rien la documentation sérieuse qu'a dû rassembler l'auteur.

SOLANGE DE LA BAUME

CROISEURS AUXILIAIRES
I. - CAP AU SUD

par P. PARQUIN *(Regain édit., Monte-Carlo)*

Ancien aumônier de la première division de croiseurs auxiliaires, l'abbé Parquin raconte ses souvenirs de la campagne 1939-40.

Ces trois bateaux de la ligne d'Afrique du Nord, *El Djezaïr, El Kantara, El Mansour* ont été armés en croiseurs auxiliaires et ont pris sous les ordres de l'amiral Cadart une part glorieuse à la campagne de Norvège. Mais ce premier volume — car il y en aura un second — ne nous amène pas encore aussi loin. Il nous raconte seulement les débuts de la division. C'est attendrissant de gentillesse et un peu ennuyeux... Attendons le second volume pour savoir si l'action aura davantage inspiré la plume de ce fidèle témoin.

J. M.

NOTES INTER-ARTICLES

Le Sang peut-il vaincre la mort, par Hubert LARCHER, p. 31. — *La physique moderne et son interprétation*, par Paul CHAMBADAL, p. 31. — *Attitudes Anglo-Saxonnes*, par Angus WILSON, p. 51. — *Nouvelles perspectives en microphysique*, par Louis DE BROGLIE, p. 151.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Graul Sala, Malcléa, Claude Tolmer, Livia Dubreuil Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bret, et R. Caillaux.)

IMP CHAIX. 20. RUE BERGÈRE. PARIS. — 2272-J 48-7-57.

LES ANNALES

Sommaire d'Août

JACQUES NICOLLE
Louis Pasteur, ou le génie de l'investigation

ROLAND-MANUEL
Comment écoutez-vous la musique?

ADRIEN DANSETTE
Si la bombe d'Orsini avait tué Napoléon III...

RENÉ LALOU
Avec quatre lauréats du Prix Goncourt

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES
N° 4 JUILLET-AOUT 1957

Wilhelm Hausenstein
par JEAN DU RIVAU

★

La littérature allemande à l'étape du repos
par HANS H. BRAEM

La condamnation de la guerre dans le roman
par ROLF ROSTOCKER

★

Danse macabre 1945
par MICHAEL HORBACH

Autodafé
par JENS REHN

Un homme de quarante ans
par HANS PILLE

De Stalingrad à Moscou
par THEODOR PLIEVIER

Les pêcheurs japonais
par WOLFGANG WEYRAUCH

★

Et des chroniques politiques, économiques religieuses et bibliographiques

Le numéro : 240 fr., franco de port

Abonnements : France : 6 mois 675 f. - un an 1.200 f
Étranger : 6 mois 750 f. - un an 1.350 f.

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

REVUE DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue, Paris-8e
Tél. : TRU 42-13
C. C. P. Paris 13.253-54

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE
75 % de réduction à partir de la 3e personne.
Parcours minimum : 300 km retour compris.
VALIDITÉ : 40 JOURS.

UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL
30 % de réduction une fois par an.
Parcours minimum : 200 km retour compris.
VALIDITÉ : 3 MOIS.

UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire
20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour.
30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour.
VALIDITÉ : 2 MOIS. Coupon aller non valable la veille et l'avant-veille du dimanche des Rameaux; la veille et l'avant-veille du dimanche de Pâques; du 25 juillet au 15 août.

UN BILLET COMBINÉ FER-AUTOCAR
Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar.
VALIDITÉ : 2 MOIS.
Arrêts possibles sur le parcours fer;
Un exemple : Paris-Évian en chemin de fer;
Évian-Nice en autocar;
Nice-Paris en chemin de fer.

PIERRE DANINOS

Les Carnets

Le Secret
du major
THOMPSON

1 million
d'exemplaires
vendus en France

HACHETTE

ARMAND LANOUX

Prix Interallié 1956

YODODO

Un modèle du récit français

Un volume : 500 F

LES TEMPS ET LES DESTINS

JEANINE DELPECH

L'AME DE LA FRONDE

MADAME DE LONGUEVILLE

Des barricades à Port-Royal

Un volume : 750 F

FRANÇOIS QUILICI

LE PÉTROLE ET LA HAINE

CHOSES VUES EN TERRES D'ISLAM

Une vaste fresque du Proche-Orient

Un volume : 1 000 F

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

QUELQUES ESSAIS RÉCENTS

ARTS

ANTONINA VALLENTIN

PICASSO

« Son livre rend caducs tous les autres. »
G. CHARENSOL (Les Nouvelles Littéraires).

Un vol. in-8° ill. 1.500 fr.

LETTRES

ROGER IKOR
(Prix Goncourt 1955)

MISE AU NET

Pour une Révolution de la Discrétion

« Voilà donc une mise au net qui est un acte. Puisse t-il être de bon augure. »
Henri CLOUARD (Arteban).

Un vol. in-16 480 fr.

RAYMOND LAS VERGNAS

LA FLÈCHE D'IOLAS

Un vol. in-16 360 fr. *Un vibrant plaidoyer pour la vie et pour une esthétique du beau.*

ANDRÉ THÉRIVE

CLOTILDE DE VAUX

ou La Déesse Morte

«... Un des livres à la fois les plus singuliers et les plus réussis qu'on puisse imaginer. » **JULES ROMAINS, de l'Académie Française** (L'Aurore).

Un vol. in-8° 825 fr.

MUSIQUE

VLADIMIR JANKELEVITCH

LE NOCTURNE

Fauré - Chopin et la nuit - Satie et le matin

Un vol. in-16 570 fr.

MUSIQUE

PHILIPPE FAURÉ-FREMIET

GABRIEL FAURÉ

Nouvelle Édition

Le grand musicien évoqué par un témoin privilégié : son fils, lui-même musicologue de talent.

Un vol. in-8° 570 fr.

HISTOIRE

JEAN BABELON
Conservateur en chef du Cabinet des Médailles à la Bibliothèque Nationale

IMPÉRATRICES SYRIENNES

Un vol. in-8° ill. 900 fr. *Quatre fascinantes figures d'Orientales qui exercèrent le pouvoir à Rome.*

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

NAM KIM

NAM & SYLVIE

PRIX LOUIS BARTHOU 1957
sélection du comité des annales

" Nam et Sylvie " ne mourra jamais
ARTS

plon

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur vingt-quatre ou trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur huit, douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises
Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Des Etudes complètes ou des Notes sur les Grandes Affaires Françaises et Étrangères : Antar — Electrotube Solesmes — Bazar de l'Hôtel de Ville — Dollfus-Mieg & Cie — Péchiney — Ateliers de Construction du Nord de la France — Central Mining — Blanzy-Ouest — S.O.G.E.F. — Établissements de la Risle — Moisant-Laurent-Savey — Forges et Ateliers du Creusot.

ABONNEMENTS : 6 mois : 5.500 fr.

Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS

plon

Pensez-vous à lui ?

Lui pense à vous. . .

VICTOR ALEXANDROV

L'UKRAINIEN KHROUCHTCHEV

Les secrets de l'extraordinaire destinée de l'homme public n° 1 de l'Union Soviétique.
Des révélations sensationnelles sur le fameux " rapport K ".
Cet ouvrage remporte actuellement un succès considérable en Grande-Bretagne, en Italie et en Allemagne.

sous couv. ill. 763 Fr. t. l. i.

FERNANDO NAMORA

LE BON GRAIN ET L'IVRAIE

Traduit du portugais par PAULETTE DEMERSON
Préface de PIERRE HOURCADE

Un pays austère dont le caractère presque africain explique la solitude, la torpeur, la violence...
Une histoire vigoureuse et âpre de la campagne portugaise.

864 Fr. t. l. i.

Collection " FEUX CROISÉS "

VIRGINIA WOOLF

LES VAGUES

Préface et traduction de l'anglais par MARGUERITE YOURCENAR

Le chef-d'œuvre de Virginia Woolf interprété en " haute fidélité " par l'auteur des " Mémoires d'Hadrien "

976 Fr. t. l. i.

J U L L I A R D

Livres de voyages

J.-P. BENOIST

KIRDI
AU BORD DU MONDE

Un médecin lyonnais au Cameroun

★

LOUIS-FRÉDÉRIC

L'INDE
JOUR ET NUIT

La vie quotidienne d'un grand peuple

★

ATTILIO GAUDIO

LA RÉVOLUTION
DES FEMMES EN ISLAM

Un passionnant périple à travers la vie morale et sociale des pays musulmans

★

PAUL ICHAC

L'AFRIQUE ET MES AMIS

12 histoires vécues qui vous feront pénétrer le mystère de la vieille Afrique

RJ

J U L L I A R D

les grands problèmes actuels

FÉLIX GARAS

CHARLES DE GAULLE

seul contre les pouvoirs

Préface du Général CATROUX

JEAN-JACQUES SERVAN-SCHREIBER

LIEUTENANT EN ALGÉRIE

"Un écrivain qui ne doit rien à aucun maître. Son talent est sorti tout armé de sa rencontre avec la guerre."

FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française

DAVID SCHŒNBRUN

AINSI VA LA FRANCE

" L'ouvrage le plus lucide...
La sévérité des jugements de M. SCHŒNBRUN sur notre pays est le fait de son amitié pour nous. "

LE FIGARO

LOUIS VALLON

L'HISTOIRE S'AVANCE MASQUÉE

Préface de René CAPITANT

RJ

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

GRANDS SUCCÈS DE L'ÉTÉ 1957

KATHRYN HULME

Au risque de se perdre

" Cet extraordinaire roman vécu. "

(LE FIGARO)

44e mille

CHARLES MORGAN

Défi à Vénus

" La complexe et pathétique expérience de deux êtres humains. "

René Lalou (NOUVELLES LITTÉRAIRES)

18e mille

JESSAMYN WEST

La loi du Seigneur

" En toute bonne foi le Jury du Festival de Cannes a cru décerner la " PALME D'OR " à un film, alors qu'il la donnait à l'excellent roman de Jessamyn West. "

G. Charensol (NOUVELLES LITTÉRAIRES)

12e mille

VICKI BAUM

Bataille de femmes

Sur les côtes du Mexique. Un passionnant roman d'amour et d'aventures...

16e mille